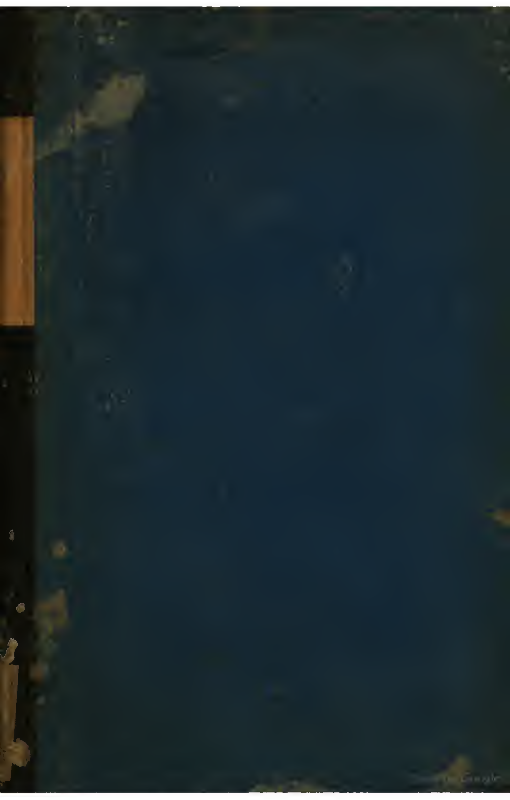
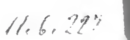
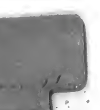





11.6.227



DU

BERCEAU DE L'ESPÈCE HUMAINE,

SELON

LES INDIENS, LES PERSES ET LES HÉBREUX.



Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce du département de la Somme.

DU

BERCEAU DE L'ESPÈCE HUMAINE,

SELON

LES INDIENS, LES PERSES ET LES HÉBREUX,

Par J.-B.-F. OBRY,

Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce du département de la Somme.

Ab Oriente lux!



PARIS,

AUGUSTE DURAND, Libraire, rue des Grés, n° 5.
A. FRANCK, Librairie française et étrangère, rue de Richelieu, n° 67.

1858.

INTRODUCTION.

La Genèse hébraïque contient dans ses chap. II et XI deux récits traditionnels d'une haute importance, je veux parler de la plantation du paradis terrestre après la création de l'homme, et de la dispersion des peuples après le déluge. Dans le premier, l'auteur sacré nous entretient d'un jardin de délices, planté à l'*Orient* dans la contrée d'*Eden*, et destiné à l'habitation d'Adam et Eve, jardin arrosé par une source unique qui de là se partageait en quatre bras ou canaux, appelés *Phison*, *Gihon*, *Hiddeqel* et *Phrath*, et arrosant quatre régions dont trois seulement sont désignées, *Havilah*, *Kouch* et *Assur* (1). Dans le second, il rapporte qu'après le déluge, les descendants de Noé, lors de leur émigration de l'*Orient*, trouvèrent une plaine au pays de Sennaar où ils s'arrêtèrent; qu'ils y bâtirent une ville (Babylone) et une haute tour (Ba-

(1) *Genèse*. II, 8-14.

bel) ; mais qu'ayant voulu élever cette tour jusqu'aux cieux, Jehovah confondit là leur langage et les dispersa par toute la terre (1).

Ces deux narrations ont de tout temps appelé à bon droit l'attention des exégètes, des éthnologues, des géographes, des historiens et des philosophes, de tous ceux, en un mot, qui ont voulu remonter à l'origine des traditions de l'ancien monde et fixer le point de départ des premières migrations des races humaines. La seconde a été récemment l'objet d'une discussion intéressante entre MM. Ewald (2) et Lassen (3), d'une part, et MM. E. Burnouf (4), et F Nève (5), de l'autre, au sujet de l'origine aryenne ou sémitique des récits indiens sur le déluge. MM. Ewald et Lassen se sont également préoccupés de la première (6), et leurs aperçus nouveaux sur la situation d'Eden, de son jardin et de ses quatre fleuves, ont été acceptés en France tant par M. le baron d'Eckstein (7) que par M. E. Renan (8), ancien lauréat et aujourd'hui membre de l'Institut.

(1) *Ibid*, XI, 1-8.

(2) *Geschichte des Volkes Israël*, I, p. 302-20, 1.re édit.

(3) *Indische Alterthumskunde*, I, p. 528-9 et 539-40.

(4) *Bhâgavata-Pourâna*, III, préface, p. XXIII-LI.

(5) Voyez les quatre articles insérés dans les *Annales de philosophie chrétienne* de M. A. Bonnetty, de janvier à avril 1851, 4.e série, t. III, p. 47-63; p. 98-115; p. 185-201, et p. 256-73. Voyez aussi les deux précédents articles du même indianiste publiés antérieurement dans les mêmes annales, avril et mai 1849, 3.e série, t. XIX, p. 265-79, et p. 325-44.

(6) Voyez leurs ouvrages ci-dessus cités, aux mêmes pages.

(7) D'abord dans l'*Athenæum français* des 22 avril, 27 mai, 19 août 1854, ensuite dans le *Correspondant* du 27 juillet, même année, et enfin dans le *Journal Asiatique* de 1855.

(8) *Histoire générale des langues sémitiques*, liv. V, chap. II, §. V, p. 447-63. Paris, 1855, in.8.° — *De l'origine du langage*, ch. XI, p. 219-36. Paris, 1858, in-8°.

Le point de savoir si la tradition indienne du déluge serait originairement étrangère à l'Inde, reste controversée. M. E. Burnouf la considérait comme une importation Sémitique ou Chaldéenne. M. Lassen a fini par se ranger à cette opinion (1); mais M. Ewald a persisté dans la sienne (2), et, comme le remarque très-bien M. E. Renan (3), les récents travaux de R. Roth (4), A. Weber (5), Fr. Windischmann (6), A. Kuhn (7), fondés sur l'étude des Vêdas, semblent lui avoir donné gain de cause. Il paraît en résulter que les récits indiens du *Çatapâtha-Brâhmana* (8), du *Mahâbhârata* (9) et du *Bhâgavata-Pourâna* (10), sur le déluge de *Manou-Vâivasvata*, ne seraient que les échos partiels, plus ou moins altérés, de la tradition générale sur le grand cataclysme.

Les anciens interprètes de la Bible pensaient généralement que l'Orient du premier récit génésiaque était le même que celui du second, et qu'en conséquence il fallait chercher le jardin d'Eden à l'Est des possessions sémitiques, et même au delà de l'ancien empire des Perses, c'est-à-dire, soit au Nord de l'Inde dans la chaîne de l'Imaüs (l'Himâlaya), soit

(1) *Ind. Alterth.*, I. Anhang, p. XCIII.

(2) *Gesch des Volk. Isr.*, I, p. 361, 2.e édit., et *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, IV, 1852, p. 227.

(3) *Hist. gén. des langues sémitiques*, I, p. 458.

(4) *Münchener Gelehrte Anzeigen*, 1849, p. 26 et suiv.; 1850, p. 72.

(5) *Indische Studien*, I, 1850, p. 161 et suiv.

(6) *Ursagen der Arischen Vœlker* (München), 1852), p. 4 et suiv.

(7) *Zeitschrift für Vergleichende sprachforschung*, IV, p. 88 (1854).

(8) Oupanichad extrait par M. A. Weber du *Yadjour Véda blanc* et traduit en français par M. Nève dans les *Annales de Phil. Chrét.*, cah. de janvier 1853, p. 57-8.

9) Episode édité par M. Bopp en 1829, et traduit en français par M. Pauthier, *Revue de Paris*, année 1834, t. XLII, p. 205-10.

(10) Traduction de M. E. Burnouf, III, p. 359-70.

au Sud dans l'île de Sérendib (l'île de Ceylan) (1). A la renaissance des lettres, les commentateurs adoptèrent d'abord cette corrélation. Mais dans la suite, ayant remarqué que l'arche de Noé s'était arrêtée sur les montagnes de l'Ararat (2), et que la plus ancienne géographie historique des Sémites se rapporte à l'Arménie, à la Gordyène et à la Médie-Atropatène des Grecs, où on les voit campés depuis le temps d'Arphaxad, l'un des ancêtres d'Abraham (3), ils firent volte-face; ils partirent de l'hypothèse, déjà admise avant eux, que, dans le grand cataclysme, l'espèce humaine avait trouvé une planche de salut dans les lieux mêmes qui avaient abrité son berceau (4). D'où ils conclurent que le jardin d'Eden devait être cherché dans la région montagneuse où le Phase, l'Araxe, le Tigre et l'Euphrate prennent leurs sources (5). Il est vrai que, pour arriver à cette conclusion, il fallait méconnaître le sens que la Genèse applique toujours au mot hébreu ***Mqdm***, ou ***à l'Orient***, qui figure dans les deux récits génésiaques comme déterminatif topographique. C'est aussi ce qu'ils ne manquèrent pas de faire. Pour cela ils mirent à profit la double acception de ce terme circonstantiel, signifiant, dans les textes hébreux, tantôt ***à l'Orient***, et tantôt ***au Commencement***, comme si le Pentateuque contenait un seul verset où ***Mqdm*** serait appliqué au temps, et non à l'espace (6).

(1) Voyez là-dessus le résumé de D. Calmet, *Bibl. de Vence*, I, p. 332-5, in-4°.

(2) *Genèse*, VIII, 4.

(3) Sur cet antique séjour des Sémites, voyez les observations de M. E. Renan, *Hist. des langues sémitiques*, p. 25-30 et 449-5.

(4) Ce point de vue, critiqué par Malte-Brun, *Géographie universelle*, III, p. 17, édit. de M. Cortambert, est encore suivi de nos jours par quelques exégètes d'Allemagne.

(5) Sanson, Reland, D. Calmet, le p. Romain-Joly, etc. Voy. *Bibl. de Vence*, ubi suprà, p. 339-53.

(6) *Mqdm* y signifie partout *ab oriente*, comme *Qdmh* y veut dire *orien-*

Le docte évêque d'Avranches a réfuté cette erreur dans son *Traité du Paradis terrestre* (1), et depuis ce temps elle n'a pas été reproduite, à ma connaissance du moins.

L'hypothèse qui place le jardin de délices et l'arche diluvienne sur le même groupe de montagnes a été adoptée par les Indiens, et il n'y a guères d'apparence que ces peuples Aryens l'eussent empruntée aux nations Sémitiques. La simple liaison des idées pouvait également y conduire les uns et les autres, tant elle semble naturelle! Mais en la prenant pour base, on peut aujourd'hui se demander si l'Ararat de la Genèse (2) était le même que l'Ararat des livres bibliques subséquents (3), ou, en d'autres termes, si cet ethnique, d'origine douteuse (4), ne reproduisait pas, en l'altérant, un terme aryen, c'est-à-dire zend ou sanscrit, *Aryâratha*, char des Aryas, désignant vaguement une montagne septentrionale, située ailleurs qu'en Arménie, et, par exemple, au nord de la Médie, de la Perse, de l'Inde ou même de la Bactriane, comme le conjecturait déjà, au siècle dernier, le savant abbé Millot (5) : montagne ainsi nommée parce qu'à sa cîme était censé tourner le char des sept

tem versùs. Voyez les exemples cités dans le *Thesaurus linguæ hebr.* de Gesenius, p. 1193-4,

(1) Voyez ce *Traité*, p. 38 à 53.

(2) *Genèse*, VIII, 4.

(3) Voyez II *Rois*, XIX, 37 ; *Isaïe*, XXXVII, 38 ; *Jérém.*, LI, 27.

(4) Les Arméniens le prétendent syncopé d'*Arayi-Arat*, tache ou flétrissure d'*Arayi*, leur ancien roi, battu dans la plaine d'*Aïrarad* par l'armée de Sémiramis (Gesenii *thes. ling. hebr.*, t. I.er, p. 155, A); mais, dans cette supposition, n'aurait-on pas écrit et prononcé en arménien *Arayiarat*, au lieu d'*Aïrarat?*

(5) *Mémoires de l'anc. Acad. des inscript.*, LXV, p. 48-9, édit. in-12.— Avant lui, Gorope Bécan, W. Raleigh et Schuckfort avaient émis les mêmes opinions. Voy. à ce sujet l'*Hist. univ. des Anglais*, I. p. 194, in-4°.

Mahârchis Brâhmaniques, des sept Amschaspands persans et des sept *Kôkabim* chaldéens, c'est-à-dire le char des sept astres de la grande Ourse.

Cette question ne paraîtra point trop hasardée à ceux qui savent : 1.° qu'en sanscrit le titre d'Aryas, les illustres, les nobles, les vénérables, se donnait aux plus grands dieux du Panthéon védique (1); 2.° que les sept astres ou *Richis* de la grande Ourse étaient du nombre (2) ; 3.° que cette constellation portait aussi les noms de *Vâhanam* et de *Ratha*, chariot (3) ; 4.° que les récits indiens du déluge font naviguer les sept *dévas* qui la composent, dans l'arche diluvienne avec leur Noé (Manou-Vâivasvata), non-seulement pour lui tenir compagnie sur l'immense Océan des eaux débordées, mais encore pour l'aider à amarrer son vaisseau à l'un des plus hauts pics de l'Himavat, appelé tantôt *Nâubandhanam*, attache du navire (4) et tantôt *Manoravasarpanam*, descente de Manou (5) ; 5.° que les Chaldéens partageaient ces idées mythiques, comme le prouve la complainte d'Isaïe sur la chûte de l'orgueilleux monarque de Babylone, de cet astre du matin, fils de l'aurore, de cet oppresseur des nations qui s'était vanté de ne pas descendre, à l'exemple des autres rois, dans les profondeurs du *Chéol*, mais d'aller s'asseoir

(1) Voyez la table du *Rig-Véda*, traduction Langlois, *in Verbo*.

(2) Voy. *Ibid.* au mot *Richis*.

(3) Colebrooke, *Miscell-Essays*, II, p. 357. — A. Kuhn, *Zeitschrit für die Wissenschaft der Sprache*, I, p. 154-60, Berlin 1846.— F. Nève, *Essai sur le mythe des Ribhavas*, p. 306. Paris, 1847. — Sâyana, dans le *Rig-Véda* de M. Wilson, I, p. 16.

(4) *Mahâbhârata*, III, 187, v. 127-93 et suiv., I, p. 665.

(5) *Çatapâtha-Brâhmana*, trad. de M. Nève, dans les *Annales de Philos. chrét.*, 4.° série, III, 1851, p. 58. Cet autre nom rappelle celui de la *Naxuana* de Ptolémée, *première descente*, ville située à 3 myr. Sud-Est de l'Ararat de nos cartes. Voyez là-dessus les *Mém. sur l'Arménie* de Saint Martin, I, p. 267.

au-dessus des étoiles du Dieu fort et de prendre place à côté du Très-Haut sur la montagne de l'assemblée (en hébreu Har-Môad), sous-entendu des *Chébâ-kôkabim* ou des sept astres de la grande Ourse, au flanc septentrional (1). Remarquons d'ailleurs que ces conceptions Chaldéennes se sont perpétuées chez les Tsabiens de la Mésopotamie qui mariaient le culte des sept planètes à l'adoration des sept astres de la grande Ourse dans leur célébration des mystères du Nord sur leur haute montagne du septentrion, réputée séjour du seigneur des lumières, du père des génies célestes, et nommé *Schemâl*, le Haut-Dieu, synonyme de l'hébreu *Elión* (Alioun), le Très-Haut (2).

D'un autre côté, on se rappelle que Ptolémée mentionne une ville d'*Aratha* dans la Margiane, à l'Est de la mer Caspienne (3), et le Mahâbhârata une nation d'*Arattas* dans le Pendjâb (4). En faisant précéder ces deux noms de l'éthnique *Har*, montagne, à la fois zend et Hébreu, on pourrait en

(1) *Isaïe*, XIV, 4-20.— St. Théodoret (*Interprét. sur Isaïe*, II, p. 64), dit très-bien à ce sujet : « On rapporte qu'il y a au Nord des Assyriens et des Mèdes une haute montagne qui sépare ces peuples des nations scythiques, et que cette chaîne est la plus haute de toutes les montagnes de la terre. » [C'est sans doute une allusion à l'*Albordj* des Perses, séjour d'Ormuzd et des Amschaspands, placé d'abord dans les monts Belour-Tag, au Nord de Bactre, puis dans les monts Elvend au Nord de Persépolis.] L'explication de Théodoret a été adoptée tant par Michaelis, *Orient. Bibl.*, V, p. 191, et *Supplem. ad Lexica hebr*, p. 1112, que par Gesenius, *Commentar. über den Iesaia*, I, p. 403-4, et II, p. 316-26, et *Thesaur. linguæ Hebrææ*, p. 606, B.

(2) Voyez l'extrait du *Fihrist-El-Vlûn* de Mohammed Ben-Ishâg-in-Nedîm, publié et traduit par le D.r Chwolsohn, dans son livre intitulé *die SSabier und der SSabismus*, II, p. 1 et suiv. (St.-Petersbourg, 1856, in-4o), ou bien la note de Gesenius, sur Isaïe, II, p. 324.

(3) *Géogr.* VI, C. XII.

(4) Voyez l'extrait donné par M. Troyer dans la *Râdja-Taranginî*, I, p. 565 et suiv.

tirer les composés *Hararatha*, montagne d'*Aratha* et *Harâ-rattas*, montagne des *Arattas*, puis, en supprimant les désinences *a* ou *tas*, en déduire les formes sémitiques *Hararath* ou *Hararat*, (texte Samaritain *Hrrt*), désignant des peuples ou des pays placés sur de hauts plateaux au Nord de l'Inde ou de la Perse.

Il est vrai que le texte hébreu n'a point l'*H* initial et que les Arméniens écrivaient *Aïrarat*, ce qui suppose un composé zend *Airyaratha*. Il est vrai encore que les ethniques *Ariarathus*, *Ariarathis*, *Ariarathia*, *Ariarathæa* et *Ariarathira*, relevés par Bochart (1) et par Cellarius (2), tant pour la grande Arménie que pour la petite, c'est-à-dire pour la Cappadoce, induisent à penser que les Bactro-Mèdes, en étendant leur domination sur ces contrées, mi-partie aryennes, mi-partie sémitiques, ont pu appliquer à la première ce nom zend d'*Airya-ratha*, raccourci par les Sémites en *Ararat*, tout aussi bien que celui de *Har-Aratha*, abrégé également par eux en *Ararat*, en sorte que l'Arménie resterait en possession de la montagne diluvienne. Mais n'oublions pas qu'après le déluge, les descendants de Noé étaient venus de l'Orient dans la plaine de Sennaar, et que l'Ararat de nos cartes est au Nord de cette plaine. Il faut donc que le premier rédacteur de la Genèse ait eu en perspective quelque sommet gigantesque situé à l'Est de Babylone, car c'est là nécessairement qu'il se place par la pensée lorsqu'il parle d'émigration de l'Orient et d'arrivée au pays de Sennaar (3).

(1) *Phaleg*, I, t. 3.

(2) *Geographia antiqua*, II, p. 21 et suiv.

(3) Von Bohlen (*die Genesis*, p. 94), et, après lui, M. Benfey (*Monatsnamen*, p. 197), faisaient venir *Ararat* du sanscrit *Aryâ-Varta* (séjour des hommes honorables), nom par lequel les *lois de Manou*, II, 22, désignent l'Hindoustan propre. Mais l'étymologie pèche en ce qu'elle

On n'ignore pas, d'ailleurs, que les anciens n'étaient pas unanimes sur la situation de l'Ararat diluvien. Si la plupart des interprètes le plaçaient en Arménie, quelques auteurs désignaient le Caucase (1), d'autres une montagne de Phrygie (2), d'autres encore l'un des monts Gordyéens ou Carduques, au centre du Kourdistan (3). Ce dernier Ararat, prôné par les Chaldéens et admis par les Juifs de la Babylonie, conviendrait mieux que celui de l'Arménie adopté par les Juifs de la Palestine et de l'Egypte (4), comme étant situé à l'Orient de Babylone. Toutefois, il pèche encore en ce qu'il s'élève non pas à l'Est, mais au Sud de Ninive; car les Persans, les Afghans et les Boukhares, convertis à l'Islamisme, étendent l'Ararat de la Genèse, les premiers au mont *Elvend* près d'Hamadan, l'ancienne Ecbatane de Médie (5), les se-

supprime arbitrairement le *V* radical de *Varta*. On ignorait alors que l'*Iran* des Perses s'était appelé en zend *Qaniratha-Bâmi* (haut char orné), nom altéré par Anquetil en *Khounnerets-Bâmi*, et synonyme, à ce qu'il semble, du sanscrit *Tchâitra-ratha* (char peint), désignant le jardin du dieu des richesses, planté au nord de l'Inde, et qu'en substituant *Airya* à *Qani*, on pouvait facilement arriver à *Airya-ratha*, arménien *Aïrarat* (le char illustre ou des illustres).

(1) Josephe Ben-Gorion, *Historia Judaïca*, VI, p. 96.

(2) *Sibyll. Orac.*, p. 159, édit. de Serv. Galle. — Cedrenus, *Histor. compend.* II, p. 10 D.-Moses khoren., dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, II, p. 849.

(3) Bérose, Alexandre Polyhistor, St.-Epiphane, Jonathan-Ben-Ouziel, etc., etc. Voyez la *Geographia Sacra* du savant Bochart, qui approuve ce sentiment, *Phaleg*, I, ch. III, p. 19-20, ou les *Mém.* de Saint-Martin *sur l'Arménie*, I, p. 260-8, et notez les noms de *Baris*, *Masis*, *Korkoura*, *Kibôtos*, c'est-à-dire *arche*, *navire* ou *vaisseau*, donnés à ces divers monts d'*Ararat*.

(4) On désignait deux à trois monts d'Ararat dans la Gordyène et autant dans l'Arménie. Voyez là-dessus les détails fournis par Saint-Martin, *ubi suprà*.

(5) Kazwini, dans Ritter, *Asien*, VI, 92-5.

conds au mont *Kouner* ou *Nourgil* (mont lumineux) de l'Afghanistan propre (1), et les derniers au *Noura-Tag* (mont lumineux encore) de la grande Boukharie (2). Il est probable qu'au temps de la domination des Arabes dans l'Hindoustan, les Kachmiriens leur montrèrent le mont *Nâubandhanam* [attache ou lien du navire], pic énorme des monts Himâlayas qui s'élève à trois journées de marche du district de Lar (3), et revendiquèrent également pour leur vallée le *Gan-Eden* [jardin d'Éden] de la Genèse. Leurs voisins n'étaient pas en reste avec eux sur ce second point. Les Persans montraient la vallée de *Scheb-Baovan*, dans le Farsistan, près du désert de *Naubendan*, et les Boukhares la vallée de *Sogdh* (4).

Du reste, les deux traditions du Paradis terrestre et du Déluge ne sont pas tellement liées entre elles que l'une ne puisse marcher sans l'autre. Aussi les livres Zends, qui font mention de la première, ne disent-ils rien de la seconde.

Notons ici qu'en adoptant les idées généralement reçues en cette matière, les Perses auraient transporté leur *Al-Bordj*, pour *Har-Bordj, mont élevé* (5), successivement de l'Est au

(1) A. Burnes, *Voyage à Bôkhara*, traduction de M. Albert Montemont, p. 76 et 80 ; ou *Travels in Bôkhara* (texte anglais), I, p. 117.

(2) Baron de Meyendorff, *Voyage d'Orembourg à Boukhara*, traduction de M. Jaubert, p. 97, 149-50.

(3) Wilford, *Asiat. Researches*, VI, p. 522. — Vigne, *Travels in Kasmere*, etc., I, p. 272. — MM. Troyer, Burnouf, Lassen et Nève ont mal-à-propos, ce me semble, élevé des doutes sur l'antiquité de ce nom, donné par le *Mahâbhârata* et qui paraît se retrouver dans celui des *Nabannai* de Ptolémée. Aussi M. H. Kiepert l'a-t-il maintenu sur la carte de l'Inde antique dressée pour le grand ouvrage de M. Lassen.

(4) D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 336, 352, 658 et 797.— Le désert de *Naubendan*, situé au Sud du mont Damavand qui le domine, tire-t-il son nom de celui de *Nâubandhanam*, qu'aurait porté autrefois cette montagne volcanique ?

(5) En Zend *Berezat-Gairi*, (masc.), *haut mont*, ou *Hard-Berezaiti*, (fém.), *montagne élevée*.

Sud, puis à l'Ouest de la mer Caspienne, depuis le Belour-tag jusqu'au Caucase, tandis qu'à l'inverse les Juifs et les Arabes auraient transporté leur Ararat de l'Ouest au Sud, puis à l'Est de la même mer, depuis le Caucase jusqu'au Belour-tag. Mais s'il est vrai de dire, avec l'auteur de la Genèse, que les anciens peuples ont suivi dans leurs premiers déplacements la marche journalière du soleil, ce grand régulateur de leurs migrations successives, l'opposition ci-dessus signalée ne sera-t-elle pas purement imaginaire? Ne faudra-t-il pas admettre que les Sémites, en retournant dans les contrées orientales d'où ils étaient venus à l'origine, y ont tout simplement retrouvé, reconnu et ressaisi les noms de leurs anciens sites? Et ne sera-ce point le cas de répéter après le Psalmiste : *Et Jordanis conversus est retrorsum?* C'est ce que pensaient les anciens Pères de l'Eglise, et je ne vois pas de motifs suffisants pour m'écarter de leur opinion.

Avant la découverte des livres zends et sanscrits, nombre d'exégètes avaient cherché le paradis terrestre, non seulement dans la Colchide vers les sources du Phase et de l'Araxe, comme je l'ai dit ci-dessus, mais encore soit dans la Syrie Damascène, entre le *Khrysorrhoas* et l'*Oronte* (1), soit dans la Palestine, vers les sources du *Jourdain* (2), soit dans l'Arabie-Heureuse, entre le fleuve *Salé* et l'*Akhana* de Pline (3), soit enfin et surtout dans la Babylonie, à l'endroit où l'*Euphrate* et le *Tigre* se réunissent pour former le *Chât-El-Arab*, puis se partagent en deux bras avant de se jeter dans le golfe Persique (4). Les partisans de ce dernier système avaient

(1) Leclercq, le P. Abram, etc.

(2) Heidegger, Lakemacher, etc.

(3) Jean Herbin et le P. Hardouin.

(4) Calvin, E. Morin, Bochart, Huet, les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, le P. Brunet, etc., etc.

compris que le *Gan-Eden* de la Genèse devait avoir été planté à l'Est et non pas au Nord ou au Sud de la Judée (1). Malheureusement leur hypothèse, au lieu de quatre fleuves sortant d'Eden, en donnait deux qui y entrent. En outre, elle supposait, contrairement aux données de la Géographie ancienne, que le Tigre et l'Euphrate se rendaient autrefois à la mer par une seule embouchure (2). Enfin elle avait le défaut de ne pas avancer assez loin dans les pays réputés Orientaux par rapport aux peuples Sémitiques.

De nos jours on a senti la nécessité d'en revenir aux indications des pères de l'Église, quelque vagues qu'elles fussent (3), en s'arrêtant de préférence aux montagnes situées au Nord de l'Inde ; car la mention de l'île de Ceylan, placée au Sud, ne paraissait être que le résultat d'un mal-entendu provenant soit de l'équivoque des dénominations, soit de la similitude des récits traditionnels (4). On a comparé les écrits des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans à ceux des Brâhmanes, des Bouddhistes et des Mazdayaçnas, inconnus dans les siècles passés, et l'on en est arrivé à reconnaître que le Jardin d'Éden avait dû être placé à l'Orient de Babylone, de Suse, de Ninive, d'Ecbatane et de Persépolis. On penche à croire que les Sémites, après leur émigration de l'Orient, ont, par esprit national, substitué le Tigre et l'Euphrate à deux fleuves plus orientaux, et que, par cette intrusion, ils

(1) Huet, *de la situation du Paradis terrestre*, p. 38 et suiv.

(2) Voyez là-dessus D. Calmet, *Bible de Vence*, I, p. 336.

(3) Cependant Schulthess, Tuch, Rosenmuller et Gesenius ont persisté à placer Éden au Nord-Ouest de la mer Caspienne, tout en adoptant l'Indus pour le *Phison*. Voy. le *Thesaur ling. hebr.* du dernier, p. 282, 606, 995 et 1096.

(4) Les Indiens eux-mêmes avaient reporté dans cette île des fables d'abord propres aux monts Himâlayas. Voyez les articles *Ravana* et *Siva* de la Biogr. univ. de Michaud, partie mythologique.

ont gâté la tradition primitive (1). Du reste on avoue la difficulté de retrouver sur la carte et les deux anciens fleuves remplacés par *Hiddeqel* et *Phrath* et les deux autres appelés *Phison* et *Gihon*.

Les hésitations des investigateurs proviennent de ce que l'Inde et la Perse peuvent également bien fournir chacune quatre grands fleuves pour remplir le cadre génésiaque ; car désormais il semble que c'est entre ces deux régions orientales que le débat doit se concentrer. L'Assyrie et la Babylonie sont à écarter, en ce sens du moins que leurs fleuves (le Tigre et l'Euphrate), ne figurent là que comme deux traits d'union entre les Sémites et les Aryens ou Japhétiques. Même en acceptant ces deux derniers cours d'eau, les deux autres n'en resteraient pas moins à déterminer. Jusqu'alors les savants se sont presque tous arrêtés pour ceux-ci, les uns au Gange et à l'Indus (2), les autres à l'Oxus et à l Iaxarte (3), et d'autres à l'Indus et à l'Oxus encore (4). Cette dernière solution est en vogue aujourd'hui, parce qu'elle a l'avantage de marier les traditions persanes avec les récits hindous. Mais il reste beaucoup à dire là dessus. Avant tout, il s'agit de savoir si le Gan-Éden des Hébreux répond au Mérou des Indiens ou à l'Albordj des Perses, ou à l'un et à l'autre à la fois ; question d'autant plus difficile à résoudre d'une manière complète et satisfaisante, que sa solution dépend de celle de quatre ou au moins de deux autres *inconnues* dont on ne peut la dégager qu'après les avoir elles-mêmes résolues.

(1) H. Ewald, *Geschichte des Wolkes Israël*, I, p. 376-7, note 2, 2e édit. ; et E. Renan, *Histoire générale des Langues Sémitiques*, I, page 451.

(2) Les pères Philippe de la Ste-Trinité, Georgi et Paulin de St-Barthélémy, etc.

(3) G. Wahl cite à ce sujet Ibn-Batouta et Ahmed Ben-Effendi.

(4) Benfey, Lassen, Ewald, baron d'Eckstein, E. Renan, etc.

Le travail qui va suivre date déjà de plus de 24 ans. Il a été lu à l'Académie d'Amiens dès 1834, puis retouché, modifié et relu à la même compagnie en 1842, et enfin refondu en 1854 pour entrer dans un plus grand ouvrage, interrompu par suite de grands malheurs de famille et qui, probablement, ne verra jamais le jour. Cet essai arrive un peu tard, je le sens. Il paraîtra bien long à ceux qui ont lu sur la question les deux courts résumés de M. E. Renan, de ce jeune et vigoureux athlète qui tient aujourd'hui chez nous, dans la littérature orientale ou Sémitique, le rang que E. Burnouf y occupait naguères dans la littérature Aryenne ou Sanscrite En me décidant à le livrer enfin à la publicité, mon dessein a été de développer, d'éclaircir et de rectifier les aperçus de mes devanciers. Que cette intention me serve d'excuse!

J'y traiterai d'abord du *Mérou*, puis de l'*Albordj*, ensuite du *Gan-Éden*, en même temps que de leurs quatre fleuves respectifs, et enfin, dans une 4.e section, de quelques points accessoires qui se rattachent à ce séjour primitif des deux races de Japhet et de Sem. Si je passe à peu près sous silence la troisième race, celle de Kham, c'est qu'elle s'est mêlée de bonne heure aux deux précédentes et que ses souvenirs se confondent avec les leurs (1).

(1) D'après la *Genèse*, x, 21, des trois fils de Noé, Japhet était l'*aîné*, Sem le *cadet*, et Kham le *dernier-né*.

PREMIÈRE SECTION.

LE MÊROU ET SES QUATRE FLEUVES.

Les Pourânas indiens désignent sous le nom de Mêrou un groupe montagneux placé *au Nord de l'Inde* (1), dans l'une des trois chaînes parallèles de l'Himâlaya, du Kouen-Lun ou des Thian-Chan, reliées entre elles à l'Ouest par la chaîne méridienne du Belour-Tag. On sait que celle-ci règne sous diverses dénominations entre les deux Turkestans, et que celles-là séparent : la première l'Indoustan du Tubet, la seconde le Tubet de la petite Boukharie, et la troisième la petite Boukharie de la Kalmoukie ou ancienne Dzoungarie.

Le Mêrou de l'Himâlaya est le *Mâha-Pantha* ou grand chemin (du ciel), qui domine la contrée de Gorhval ou Garhval, célèbre par ses cinq montagnes ou *Pantchaparvata*. Mais il paraît d'invention relativement moderne, et sa renommée n'a pas franchi les frontières de l'Inde (2).

Le Mêrou du Kouen-Lun ou plutôt du groupe montagneux du *Kaïlas*, en Tubétain *Gang-disri* (mont couleur de neige),

(1) Je me sers principalement pour ce chapitre d'un curieux mémoire de Wilford, imprimé dans les *Asiatic Researches*, VIII, p. 245-367, édition in-4.°, sous le titre suivant : *An essay on the sacred isles in the West.*

(2) Von Schlegel, *Ind-Biblioth.*, I, p. 387. — Ritter, *Asien*, II, p. 947-52. Christ. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, p. 49-50.

situé entre le Kouen-Lun et l'Himâlaya, jouit d'une bien plus grande réputation. Il se concentre dans le *Kailâsa*, séjour des pics (1), qui domine la région de *Nga-ri* ou des cinq montagnes (2), environné qu'il est par quatre cîmes énormes, au centre desquelles brille son sommet doré, comme Agni entouré d'une ceinture de feux (3). Il porte dans les pays d'alentour les divers noms de *Kaïlas*, *Gangdis-ri*, *Kentaisse* ou *Kantisse*, *Raldang*, *Rirou*, *Richi-lunbo* ou *Righiel-lunbo*, *Moly*, *Men-Moly*, *Kouen-Lun*, *Aneouta*, *Oneouta*, *Oneouto*, *Oneuto*, etc., etc. (4), empruntés aux langues des nations voisines. Car les traditions des Indiens, des Tubétains, des Tartares, des Mongols et des Chinois s'accordent à placer sur sa cîme gigantesque les palais des grandes divinités Brâhmaniques, Bouddhiques et Tao-sse.

Enfin le Mêrou des Thian-Chan se résumerait, selon Wilford, dans le groupe central et culminant de cette chaîne, appelé en Mongol Kalmouk *Boghda-oola*, la sainte montagne (5). Ce groupe est célèbre en effet par ses trois pics énormes, couverts de glaces et de neiges éternelles, et semblables à des colonnes de cristal qui percent la voûte céleste. Nombre de prodiges y éclatent, si l'on en croit les indigènes qui l'ont en grande vénération (6). Mais ce Mêrou conjectural de Wilford est inadmissible ; car il serait difficile, pour ne pas

(1) Lassen, *ubi suprà*, p. 34, note 1.

(2) En tubétain *Nga* signifie cinq et *ri* montagne abrupte, selon Klaproth, *Journal asiat*, 2.ᵉ série, p. 306 et 321.

(3) *Bhâgavata-Pourâna*, II, p. 429, II, 28.

(4) Sur tous ces noms, voyez Klaproth, *Magazin asiatique*, II, p. 235-6 et 284-6. — Desbauterayes, *Journal asiat.*, VII, p. 150 et suiv. — Paulin de St.-Barthélemy, *Systema Brahmanicum*, p. 291, etc., etc.

(5) *Asiat. Res.* VIII, p. 310-1.

(6) *Diction. géogr-univ.*, aux mots *Bokda-oola* et *Thian-Chan*. — A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 356.

dire impossible, de trouver autour du *Boghda-oola* les sources des quatre grands fleuves paradisiaques, les rivières qui s'en écoulent étant toutes de maigre apparence.

Je ne dirai rien ici d'un quatrième Mêrou qui paraît avoir existé entre la chaîne méridienne de l'Hindou-Kouch et la rive occidentale de l'Indus, au-dessus d'Attok et de Pakheli, dans une région montagneuse où les compagnons d'Alexandre ont cru découvrir le *Mêros de Zeus* dans lequel leur *Dionysos* avait été renfermé après le foudroiement de sa mère, et la *Nysa* qui avait servi de berceau au jeune dieu (1). Je le passe, quant à présent, sous silence parce que, d'une part, il n'est mentionné que par les auteurs grecs et romains, et que, de l'autre, on y chercherait vainement l'origine des quatre fleuves.

Nous verrons plus loin, soit dans cette section soit dans la suivante, que le Mêrou primitif des Aryas (2) de l'Inde doit être cherché au Nord-Nord-Est du prétendu Mêrou des Macédoniens, entre la grande et la petite Boukharie (les deux Turkestans de nos cartes), dans la chaîne méridienne du Belour-Tag, à laquelle aboutissent vers l'Ouest les trois chaînes parallèles de l'Himâlaya, du Kouen-Lun et des Thian-Chan, soit que l'on remonte à son extrémité Nord-Est, appelée *Mouz-Tag*, d'où s'écoulent le Sir et le Kachgar-daria, soit que l'on descende à son extrémité Sud-Ouest, nommée *Hindou-Kouch*, d'où s'échappent le Kokcha et le Kameh, soit enfin que l'on s'arrête à son point central sur le célèbre plateau de *Pamer* ou mieux *Pamir*, vers les sources de l'Amou

(1) Voyez là dessus l'*Ind. Alterth.* de M. Lassen, II, p. 133-6.

(2) Les *Aryas* par *a* bref sont à proprement parler les hommes de la classe très-nombreuse des marchands et agriculteurs, comme les *Âryas* par *â* long sont les hommes des deux premières classes, les prêtres et les guerriers; mais la première forme s'emploie en sanscrit pour désigner la nation toute entière. Le zend ne connaît pas la seconde. Voyez E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 460-2, note 325.

et du Yarkand-daria. Nous verrons aussi que ce Mêrou originaire correspond à la fois et à l'*Al-Bordj* des Médo-Perses et à l'*Oneouto* des Bouddhistes chinois. Mais, quant à présent, nous n'avons à nous occuper que de celui du Kouen-Lun, ou plutôt du Kailâsa, le plus renommé de tous et le seul que les Pourânistes paraissent avoir en vue.

Les Pourânas racontent des merveilles de leur Mêrou-Kailâsa, et les livres Bouddhiques renchérissent encore sur leurs descriptions. Les uns et les autres le prennent à la fois pour la partie la plus élevée du monde terrestre et pour le point central du ciel visible, confondus par l'ignorance de la véritable constitution de l'univers (1). Le fait est que si, dans les plus anciens livres sanscrits, le Mêrou représente le pôle-Nord (2), appelé *Soumêrou* (bon Mêrou), en opposition au pôle Sud, nommé par ironie *Koumêrou* (quel Mêroû !), il désigne généralement dans les écrits postérieurs le centre de la terre habitable ou du *Djamboudvîpa*, à la lettre, du continent de l'arbre *Djambou*, c'est-à-dire de l'arbre de vie (3), continent pris par les uns pour l'Inde elle-même (4), par les autres pour une région qui y confine au Nord, telle que le Tubet (5), et par d'autres enfin pour le très-vaste périmètre qui embrasse l'Inde, la Perse, les deux Turkestans et la Chine (6).

(1) A. de Rémusat, *Journal des savants*, année 1833, p. 608. — E. Burnouf, *Introduction à l'hist. du Bouddhisme indien*, I, p. 599. — Langlois, *Rig-Véda*, I, p. 566, note 92.

(2) C'est ce que pense M. Lassen, *Ind. Altherth.*, I, p. 847 et 547, note 2.

(3) Selon le *Dict. sanscrit* de Wilson, *in-V°*, ce nom est composé de *Djam*, manger, et de *Bouh*, fruit, littéralement fruit bon à manger. C'est le *Thoub hâts lmakl* de la Genèse, III, 6.

(4) Wilford, *ubi suprà*, p. 318.

(5) *Dict. sanscrit* de Wilson, au mot *Mêrou*.

(6) Hiouen-Thsang, dans les *Voyages des pélerins Bouddhistes*, traduction de M. Stan. Julien, I, p. 273 et 437. — Le premier volume, pu-

Avant de résumer les conceptions indiennes sur le Mêrou central, il importe de rappeler et de faire bien entendre que les quatre grands fleuves sont réputés sortir d'une source unique et s'écouler vers les quatre points cardinaux. Voilà, qu'on ne l'oublie point, les deux conditions essentielles de la tradition, tant chez les Brâhmanes que chez les Bouddhistes, (et chez les premiers depuis la période vêdique, ainsi qu'on le verra à la fin de cette section); j'ajoute tant parmi les Tao-sse que parmi les Mazdayaçnas, sauf quelques variations quant au point de départ. Les Grecs en avaient une connaissance confuse, car Aristote (1) parle d'un mont *Parnasos* (pour Parnisos) de l'Asie centrale, qui partage les eaux vers le Nord, vers l'Ouest, vers le Sud et vers l'Est; et Strabon (2) présente comme fort ancienne l'idée de la division de la terre en quatre parties, répondant aux quatre vents du ciel, selon Aulu-Gelle (3).

Maintenant, si nous voulons nous faire une idée du mythe indien, représentons-nous, au centre d'une vaste surface, plane et très-haute, entourée de diverses rangées de montagnes, un bloc gigantesque, colonne et axe du monde, élevant sa tête superbe au plus haut des cieux d'où tombe sur sa cime, au pôle-Nord, la divine Gangâ, source de tous les fleuves, laquelle s'y épanche dans un lac idéal, puis fait sept fois le tour de la montagne en descendant du séjour des sept Richis de la grande ourse (4), pour déverser ses eaux -

blié en 1853, porte le titre d'*Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages*, et le second, publié en 1857 avec une excellente carte de M. Vivien de Saint-Martin, celui de *Mémoires sur les contrées occidentales*. — Comme les deux volumes qui ont paru jusqu'à ce jour ne contiennent que les récits des pérégrinations de *Hiouen-Thsang*, je me bornerai, pour abréger, à l'indication de son nom.

(1) *Météorol*, I, 13.

(2) *Géogr*. I, p. 59, édit. de 1707, Amst.

(3) *Noct atticæ*, V. p. 22.

(4) *Wishnu-Purâna*, p. 170 et 227-9. — Bhâgav. P. II, p. 431-3.

dans quatre lacs distincts, placés sur quatre sommets voisins de cette immense pyramide et servant d'arcs-bontants à ses quatre côtés. Supposons que sur la cîme de chacun de ces quatre soutiens du Méron, tonrnés vers les qnatre points cardinaux et nommés portes de l'Est, du Sud, de l'Ouest et du Nord, croît et s'élève, dans un jardin enchanté et près de son lac spécial, un arbre merveilleux, appelé du nom génériqne de *Kalpavrikcha*, *Kalpadrouma*, *Kalpatarou*, arbre des désirs ou des périodes, qui semble être à la fois arbre de vie, comme le *Djambou*, et arbre de la science du bien et du mal, en ce qu'il prolonge les jours en comblant tous les vœux (1). Supposons encore que les quatre lacs, alimentés par les eaux de la céleste Gangâ, alimentent à leur tour quatre rivières terrestres qui s'échappent de là par les têtes, gueules on bouches de quatre animaux précieux; que ces quatre cours d'eau deviennent quatre grands fleuves arrosant quatre régions distinctes, nommées *Mahâ-dwîpas*, grandes îles (2), et allant se décharger dans quatre mers opposées, à l'Est, au Snd, à l'Ouest et au Nord du Méron central, et nous aurons nn abrégé de la Géographie mythique des Indiens (3); je devrais dire de leur Cosmographie mythique, car le Mêrou, tel qu'ils le conçoivent, le Mêrou,

(1) Le mot sanscrit *Kalpa*, racine *Klip*, comporte les deux sens indiqués ci-dessus. Voyez le *Dict. sanscrit* de Wilson, *in-V°*.

(2) *Dvî-pa* est syncopé de *Dvî-âpa* (persan *douâb*), deux eaux, par suppression de *â* et allongement de *î*. Ce mot ne désigne donc, à proprement parler, qu'une région arrosée par deux fleuves qui lui servent en même temps de limites, une véritable *Mésopotamie*. Voyez Lassen, *Ind-Alterth.* I, p. 785.

(3) J'ai emprunté ce résumé des légendes indiennes sur le Mêrou, à la courte mais substantielle analyse que M. Guigniaut en a faite dans les *Religions de l'antiquité*, I, 2.e partie, p. 582-4. On peut consulter aussi dans le *Journal général de l'instruction publique* du 8 mai 1836, vol. v, n.° 55, p. 437-8, son intéressant article sur la *Géogra-*

ce roi des montagnes, cet immense géant, embrasse et réunit les trois mondes; il a sa tête dans le ciel, son corps dans l'atmosphère et ses pieds dans les profondeurs de la terre. La source unique qui en découle est souvent confondue avec la voie lactée (2), et à ce titre appellée la ceinture des cieux (3). Aussi la représente-on comme arrosant successivement les trois mondes, d'où ses surnoms de *Triçrôtas*, aux trois sources, de *Tripathagâ*, aux trois voies, et de *Trigamyâ*, aux trois canaux (4). Mais comme chacun de ces trois mondes se divise en quatre parties, répondant aux quatre points cardinaux, on suppose que cette rivière par excellence (Richikoulyâ) irrigue par ses quatre canaux les quatre régions célestes, les quatre contrées aériennes et les quatre continents terrestres. Il paraît même, par les lés legendes plus modernes, qu'après avoir baigné ces derniers, elle va revivifier les habitants de l'empire souterrain des morts, compté pour un quatrième monde, et également divisé en quatre grands districts dans lesquels figurent quatre éléphants monstrueux, placés aux quatre points cardinaux pour soutenir sur leur dos le poids de l'univers (5). Il va sans dire que les quatre

phie mythique des Hindous, sujet que le docte professeur a traité de nouveau l'hiver dernier dans une de ses leçons au Collége de France. — Pour être juste, je dois renvoyer également au curieux sommaire de M. Parisot, inséré au mot *Siva* de la *Biographie universelle* de Michaud, *partie mythologique*, III, p. 456-61.

(2) Chézy, *Sakountalâ*, p. 255, note 157. — Wilson, *Vishnu-Purâna*, p. 229.

(3) *Fragm. du Mahâbhârata*, traduits par M. Th. Pavie, p. 247.

(4) Lassen, *Ind-Alterth.*, I, p. 50, note 4, donne encore d'autres titres curieux à consulter.

(5) Voyez à ce sujet le récit grandiose du *Gangâvataram* ou descente de Gangâ sur la terre, extrait soit du Râmâyana par M. Guigniaut (*Religions de l'antiquité*, I, 2.e partie, p. 614-5), soit du *Mahâbhârata* par M. Th. Pavie (*Frag.* 4, p. 227-48), soit enfin du *Çiva-Pourâna* par M. Parisot (*Ubi suprà*, au mot *Gangâ*, II, p. 301-8.)

pics qui entourent le Mêrou et les quatre animaux qui donnent issue aux quatre fleuves sont de quatre métaux différents et de quatre couleurs analogues à celles des quatre castes de l'Inde, c'est-à-dire ceux de l'Est blancs ou d'argent, pour les Brâhmanes; ceux du Nord rouges ou de cuivre, pour les Kehattriyas; ceux de l'Ouest jaunes ou d'or, pour les Vâiçyas, et ceux du Nord bruns ou de fer, pour les Çoudras; qu'en outre les quatre lacs, les quatre fleuves et les quatre océans se composent de diverses liqueurs également en rapport avec les quatre castes, et que celles-ci sont réputées être parties des quatre flancs du Mêrou, pour aller peupler toute la terre (1).

Il est entendu aussi que le Mèrou et ses quatre grands contreforts s'élèvent au milieu d'un continent central ou *Madhyadvîpa* très-haut, auquel on donne les noms de *Svarga-bhoumî*, terre céleste, *Souvarna-bhoumî*, terre d'or, *Akrîda-bhoumî*, terre des divertissements, *Touchita-bhoumî*, terre de joie (2), et plus généralement ceux d'*Ilâ-varcha*, *Ilâ-vrita*, *Ilâ-varta*, section, province ou région d'Ilâ, fille et femme de Manou, considérée comme mère du genre humain (3).

(1) Pour ce dernier trait, voyez l'*Histoire des Banians*, de Henry Lord, p. 5, et pour les autres le mémoire de Wilford, *Asiat-Res.*, VIII, p. 315-7, 343-5 et 349, ou le *Vishnu-Pur*, p. 167-8. — Les Bouddhistes qui ne s'arrêtent pas aux quatre castes, remplacent le cuivre et le fer par le saphir et le cristal de roche. Voy. *Foe koue ki*, p. 36-7.

(2) Voyez Wilford, *Ubi Suprà*, p. 311. — Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 841, note 1, et suppl., p. XXXIX.

(3) Voyez le même Wilford, *Ibid.*, p. 296, 314, etc. Mais ce n'est là que le côté populaire. Dans le *Çatapâtha-Brâhmana* (traduit par M. Néve, *Annales de Philos. Chrét.*, n° de janvier 1851, p. 57-8), la filiation d'*Ilâ* et son union avec Manou ont pris un caractère ascétique. *Ilâ* y figure comme la prière ou la louange. On y lit, Sl. 10, que Manou vécut avec elle priant, louant, et se mortifiant, désireux de postérité, et que par elle il engendra cette race qui est appelée aujourd'hui encore généra-

Enfin, il est bon de rappeler que les quatre fleuves, depuis leurs sources aux quatre flancs du Mêrou jusqu'à leurs embouchures respectives dans les quatre océans où ils se déchargent, sont sous la garde de quatre dieux principaux, appelés **Lôkâpâlas** ou protecteurs des régions (célestes, aériennes et terrestres) (1), et entourés chacun de sept autres dieux qui chantent leurs louanges, d'où résulte un ensemble de 32 personnages divins, lesquels, avec le Dieu-Suprême, trônant sur le Mêrou central, forment le groupe des *Trayastrinchadêvas* ou des trente-trois dieux, si célèbres dans la mythologie brâhmanique (2).

tion de Manou (Manohpradjâti).— Sur les divers sens d'*Ilâ* dans la religion védique, il faut lire les savantes remarques d'E. Burnouf, *Bhâgavata-Pourâna*, III, préf. p. LXX-LXXXVIII. — On y verra que ce nom qui, dans les Védas, s'écrivait *Ilâ, Idâ, Ilrâ* ou *Irâ*, désignait primitivement la *terre*, comme l'avaient déjà remarqué MM. Wilson (*Vishnu-P.*, page 350), E. Lassen (*Ind. Altert.*, I, p. 498.) On pourra en conclure avec MM. A. Kuhn (*Ind. studien* de M. A. Weber, I, p. 352) et Alfred Maury (*Histoire des Religions de la Grèce antique*, I, p. 78, note 5), d'abord que le nom grec Ἔρα et le nom irlandais *Ire*, terre, viennent du nom sanscrit *Irâ*, et ensuite que celui de la déesse *Rhéa* en a été formé par métathèse. Mais, puisque l'*Idâ* védique était une véritable *Pârvatî*, déesse montagneuse, serait-il téméraire d'y voir le type du nom d'*Ida*, donné aux montagnes de la Phrygie et de la Crète sur lesquelles était adorée la μήτηρ ἰδαία ou la μήτηρ ὀρεία de ces contrées, soit Rhéa, soit Cybèle, soit Déméter, Je soumets cette conjecture (qui n'est peut-être pas neuve, à la sagacité de mon ami M. Alfred Maury, aujourd'hui membre de l'Institut, digne élève et collaborateur du maître célèbre qui l'a initié aux études mythologiques en l'associant à ses derniers travaux sur *les Religions de l'antiquité*, traduites de Fr. Creuzer et refondues en très-grande partie.

(1) *Lois de Manou*, III, 87. — *Mahâbhârata*, III, p. 77; VIII, p. 55.— Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 736, note 3, et 771, note 2. — Le *Bhâgavata-Pourâna*, II, p. 467, les place avec leurs villes aux quatre coins du *Mânasôttara-Giri*, montagne dont je parlerai plus loin.

(2) Les Bouddhistes distribuent les Trente-deux 8 par 8 aux quatre

Revenons avec plus de détails sur les points essentiels de cette distribution mythique, les quatre fleuves, les quatre animaux, les quatre lacs et les quatre contrées.

Et tout d'abord disons encore quelques mots du Mêrou et surtout de son lac central.

Le mot **Mérou** signifie qui a un lac, selon l'étymologie de M. E. Burnouf (1). Ce lac est le Manassarovar, ou mieux, le ***Mânasa-Sarôvara***, excellent lac de l'esprit, appelé par les Tubétains ***Mapham-Dalaï***, lac non surpassé, et par les Bouddhistes ***Anavatapta*** (en sanscrit), ***Anavatatta*** (en pali), ***Anavdat*** (en birman), ***Anotatto***, ***Aneouta***, ***Oneouto***, ***Oneuto***, ***Aneou***, etc. (en chinois (2), c'est-à-dire non échauffé par les rayons du soleil (3). Il s'étend au pied du Kailâsa vers le sud; mais les Hindous le placent à son sommet, ou plutôt ils supposent que le petit lac d'en bas qu'ils voient n'est que l'image d'un grand lac d'en haut qu'ils ne voient point, et que c'est celui-ci qui alimente les quatre lacs d'où s'écoulent les quatre fleuves (4). Ils croient que ce ***Mânasa*** idéal figure au centre de la cité lumineuse du bienheureux Brahmâ (Brahmâ-pourî), ville parfaitement quadrangulaire, entièrement d'or (5), et arrosée

angles du *Soumérou* dans antant de palais distincts, le 33e trônant dans un palais central. Voyez le *Foe koue ki*, p. 144.

(1) Dans l'*Asie centrale* de M. A. de Humboldt, I, p. 115, en note.

(2) On lit dans Hiouen-Tsang, d'abord *Aneou* ou *Oneou*, I, p. 273, et *O-na-pho-ta-to*, II, p. LXXIV.

(3) E. Burnouf, dans le *Foe koue ki*, p. 37. — Les Tubétains l'appellent en leur langue *Ma-dros-pa*, *non calefactus*, selon l'observation de M. Schott, dans l'ouvrage cité de M. de Humboldt, II, p. 419.

(4) Wilford, *As. Res.*, VIII, p. 323. — Notons en passant que Hiouen-Thsang mentionne au nord-ouest de *Moung-kie-li* (Manikyala) un grand lac situé au sommet d'une montagne appelée *Lan-po-lo* et placée au nord du Pendjâb (voyez préface de M. Stan. Julien, I, p. LII-III). Serait-ce là le *Mérou Çringa* des Pourânistes que les compagnons d'Alexandre ont pris pour le vrai Méron, selon Wilford, *Ubi Suprà*, p. 315? C'est ce que je rechercherai à la 3.e section.

(5) *Bhâgav.-Pour.*, II, p. 429, H. 29.

par une source divine qui de là s'en échappe par ses quatre portes en forme de quatre fleuves.

Remarquons tout de suite, avec réserve d'y revenir plus tard, que les deux grandes épopées indiennes, le Râmâyana et le Mahâbhârata, suivies en ce point par le Mâtsya, le Çiva, le Vâyou et le Padma-Pourânas, comptent sept fleuves, au lieu de quatre, les font sortir d'un autre lac plus septentrional que le Mânasa, donnent à ce lac le nom de *Vindousaras*, lac des gouttes d'eau, le placent au nord du Kailâsa, à côté d'un autre mont Mêrou, nommé *Hiranya-Çringa* ou *Hêma-Çringa*, *pic d'or* (1), et paraissent désigner par le premier nom le lac Sir-i-Koul du plateau de Pamir, au nord du Baltistan ou petit Tubet (2). C'est Brahmâ, selon Valmiki, qui a créé de son *Manas* ou de son esprit le *Mânasa-Sarôvara* (3). C'est lui par conséquent qui en a fait la source des fleuves sacrés, probablement en imitation du *Vindousaras* que le dieu Çiva remplissait des gouttes d'eau tombant de sa chevelure (4). Le Kâlika-Pourâna contient une légende analogue sur l'adoption par Brahmâ du bassin ou lac de l'Assam supérieure, appelé de son nom *Brahma-Kunda*, réservoir de Brahmâ, en même temps que sur celle du nom de *Brahma-Poutra*, fils de Brahmâ, donné au grand fleuve du Tubet (le Yarou-Dzangbo-

(1) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 43-4, avec les notes.— Le Vâyou-P. donne au lac le nom de *Vindou-Sarôvara*, et à la montagne celui de *Gaura*. Wilford, *Ubi Suprà*, p. 330.

(2) Voyez la précieuse carte de M. H. Kiepert, jointe au 1er vol. de l'*Ind. Alterth.* de M. Lassen, et l'ouvrage lui-même, I, p. 25, 527, 843-6.

(3) Dans Lassen, *Ubi Suprà*, p. 34, note 1.

(4) Le syncrétisme indien a postérieurement fait concourir les trois dieux du *Trimourti* à la production des quatre fleuves. Ainsi, dans le Vichnou-Pourâna, la source céleste tombe du pied de Vichnou au pôle nord sur la tête de Çiva, dieu de l'Himavat, et de là dans le lac de Brahmâ ou Mânasa-Sarôvara. Voyez *Vishnu-Pur.*, p. 171.

Tchou) après sa traversée par ce lac et sa jonction avec le Lôhita (1).

Ces deux fables ont un sens historique qu'il importe de relever dès à présent. La seconde indique clairement la marche des Aryas de l'Inde, depuis le Manassarovar jusqu'au Brahmakunda, de l'ouest à l'est. La première révèle leur marche antérieure du nord au sud, à partir des lacs d'où sortent le Kameh, le Tarîm, l'Oxus et l'Iaxarte. Mais restons auprès du lac Manassarovar.

Il est de tradition parmi les Brâhmanes, les Bouddhistes et les Tao-sse, que ce lac donne naissance aux quatre fleuves paradisiaques, et cette tradition a passé des mythologues aux astronomes (2). Il faut entendre par là le Mânasa idéal qui se mire au sommet du Mérou, et qui s'épanche dans les quatre prétendus lacs d'en bas d'où sortent les quatre fleuves dirigés vers les quatre pays environnants.

Voici d'ailleurs les noms sanscrits qu'il importe ici de relever, et qui sont à peu près les mêmes dans les divers Paurânas indiens (3).

Points cardinaux.	Lacs.	Rivières.	Contrées.
Est.	*Arounôda.*	*Cita.*	*Bhadraçva-Varcha.*
Sud.	*Mânasa-Sarôvara.*	*Gangâ* (4).	*Bhârata-Khanda.*
Ouest.	*Çitôda.*	*Tchakchou* (5).	*Kétou-Mâla.*
Nord.	*Mahâ-Bhadra* (6).	*Bhadrâ* (7).	*Outtara-Kourou.*

(1) Voyez Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 554. note 1.

(2) Voyez le texte de Bhâskara cité par Colebrooke dans son *Mémoire sur les sources du Gange*, *Asiat. Res.*, XI, p. 43-9, et par M. Pauthier dans le *Journal Asiat.*, 3e série, VIII, p. 276.

(3) Voyez Wilford, *Asiat. Res.*, VIII, p. 305; 315-7; 322-7; 346-55. — *Vishnu-P.*, p. 170 et 229. — *Bhâgav.-P.*, II, p. 431, ll. 5-9.

(4) Ou *Alakânandâ*, ou même *Bhâgîrathî.*

(5) Ou *Soutchakchou.*

(6) Ou *Citôdaka.*

(7) Ou *Bhadrasoma.*

Quant aux dieux et aux animaux sacrés qui y président, ce sont : à l'est, *Indra* et *l'éléphant;* au sud, *Yama* et le *bœuf;* à l'ouest, *Varouna* et le *cheval;* et au nord, *Soma*, *Indou* ou *Kouvêra*, et le lion (1).

Tous les savants s'accordent aujourd'hui à reconnaître dans les lacs, fleuves et pays du sud et de l'ouest, d'un côté, le Manassarovar, le Gange et l'Inde, et, de l'autre, le Sir-i-Koul, l'Oxus et la grande Boukharie (2). Mais pour ceux de l'est et du nord, les divergences sont tellement grandes entre les érudits que l'on pourrait dire ici *tot capita*, *tot sensus* (3). Le seul moyen de répandre quelque jour sur ces difficultés, c'est de comparer les traditions des Pourânistes ou Brâhmanes de l'Inde avec celles des Bouddhistes du voisinage.

Le lac Manassarovar ne donne naissance à aucun cours d'eau remarquable. Mais il s'épanche à l'ouest par un ruisseau dans un lac voisin, le *Ravan-Hrad* ou *Lanka*, en sanscrit *Râvana-Hrada*, lac du géant Ravana, et ces deux lacs sont en grande vénération parmi tous les peuples d'alentour qui y viennent en pélerinage, malgré tous les dangers et même au péril de leur vie (4). Notons toutefois que du *Ravan-Hrad* au Nord, s'échappe l'une des deux branches supérieures du *Setledje*, tandis que l'autre sort des montagnes à l'Ouest, pour for-

(1) Je reviendrai plus loin sur cette association.

(2) Wilford, *Ubi Suprà*, p. 325-6, prenait le lac *Citôda* pour le lac *Badakchan*, ou *Div-Saran*, lac des dieux, réputé source du *Kokcha*, affluent méridional de l'Oxus. Mais depuis on a vu que ce devait être le lac *Sir-i-Koul*, d'où s'échappe au nord le *Pendj*, bras principal de ce fleuve.

(3) Ce qui faisait dire à M. Guigniaut, dès 1836, qu'il en était du *Cita* et du *Bhadra* des Pourânas comme du *Phison* et du *Gihon* de la Genèse. *Journal général de l'Instruction publique*, du 8 mai 1836, vol. 5, n° 55, p. 437-8.

(4) Voyez là-dessus M. Troyer, *Râdja-Tarangini*, I, p. 466-7.

mer avec la première le *Lang-djing* ou *Lang-dzing* coulant au Nord-Ouest jusqu'à *Chipke* où ce cours d'eau prend le nom de *Setledje*, en sanscrit *Çatadrou* et court désormais au Sud-Ouest (1). Il faut dire aussi qu'à des distances rapprochées des deux lacs sacrés, on voit sourdre à l'Est du premier le grand fleuve du ¡Tubet, le *Yarou-dzany-bo-Tchou* qui, dans son cours inférieur, prend les noms de *Lôhita* et de *Brahmapoutre*, en changeant deux fois de direction, et à l'Ouest du second] le *Sarayoû*, aujourd'hui Gogra ou Sardjou, coulant au Sud. Les sources du Gange et de l'Indus apparaissent un peu plus loin, les unes à l'Ouest et les autres au Nord des lacs en question et à des distances à peu près égales, si l'on s'arrête pour le premier à la *Gaurî-Gangâ*, circonstances qui ont porté les Tubétains et les Hindous à prendre également ces deux derniers fleuves pour des écoulements du Manassarovar. Comme l'opinion qui fait sortir le Gange de ce lac n'est pas ancienne dans les livres sanscrits, au jugement des Indianistes (2), tout porte à croire que, dans l'origine, le Sarayoû, son affluent, tenait sa place et complétait le nombre des quatre fleuves; car les Hindous croient encore que celui-ci s'écoule du Manassarovar. Il semble qu'une raison analogue aurait dû faire substituer l'Indus à son affluent le Setledje. Mais des motifs plus puissants ont contribué à maintenir ce dernier. D'abord il avait l'avantage de prendre réellement sa source dans l'un des deux lacs sacrés; ensuite son cours supérieur vers le Nord-Ouest en

(1) Klaproth, dans son *Magazin asiatique*, II, p. 285, appelle la première branche *Lang-Tchou*, la seconde *La-Tchou*, et les deux réunies *Setledje*, en même temps qu'il donne au lac Râvan-Hrad le nom tubétain de *Lang-Mthso*, lac de l'éléphant, et non du bœuf, comme il le dit par erreur. Comparez *ibid.*, p. 237.

(2) Von Schlegel, *Ind. Biblioth.*, I, p. 383, et Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 34, note 1.

faisait le pendant nécessaire, quoique peu exact, du Yarou-dzang-bo-Tchou, coulant à l'Est; enfin, pour remplir le cadre, il fallait un fleuve du Nord, en opposition au Sarayoû, fleuve du Sud. L'Indus supérieur pouvait seul jouer ce rôle, car, à partir de ses sources, placées très-près de la branche du Setledje qui sort du Râvan-Hrad, il court au Nord-Nord-Ouest jusqu'au mont *Haramoch*, situé au Sud de *Burchal* et de *Gilgit* (1), en passant successivement par *Gartope, Ladakh* et *Iskardou* sous les noms de *Dzang-bo*, *Sampo*, *Sampou*, *Singhe-dzing*, *Singh-Kabab*, *Singhe-Tchou*, *Singke-Kampa*, *etc.* (2). On prit donc ce grand tronc de l'Indus pour le fleuve du Septentrion, de préférence tant à son bras oriental, le Chayouk, qu'à son bras occidental, le Kameh, qui avaient le double défaut de sortir de montagnes beaucoup plus éloignées et de couler tous deux du Sud au Nord à partir de leurs sonrces respectives (3).

Quoiqu'il en soit, il est reconnu que les Bouddhistes du Tubet admettent pour fleuves paradisiaques : 1.° à l'Est le Yarou-dzang-bo-Tchou; 2.° au Sud le Gange, en place du Sarayoû plus voisin; 3.° à l'Ouest le Setledje, et 4.° au Nord le Dzangbo ou Indus supérieur. Ils les font saillir des quatre montagnes qui entourent leur Gangdisri-Kailâsa, et auxquelles ils donnent à la fois les noms et les formes : 1.° du cheval pour le Yarou-dzang-bo; 2.° du paon (en place du

(1) Un chantre védique déclare qu'Indra, par son grand pouvoir, a tourné le Sindhou vers le Nord. *Rig-Véda-Wilson*, II, p. 246. Le traducteur anglais demande si ce Sindhou est l'Indus. La chose ne me paraît pas douteuse. Voyez ci-après à la fin de ce chapitre.

(2) Sur tout cela voyez la carte déjà citée de M. H. Kiepert jointe au premier vol. de l'*Ind. Alterth.* de M. Lassen, et les p. 83-6 du texte, la note 6 de la page 65, la note 1 de la page 554 et les p. XXXIX et XLVIII-IX du supplément.

(3) Voyez la même carte de M. H. Kiepert.

bœuf) pour le Gange; 3.° de l'éléphant pour le Setledje, et 4.° du lion pour le *Sindh* ou Dzang-bo (1). Ils supposent que le lac d'où sortent les quatre fleuves est enfermé par quatre montagnes que séparent quatre petites vallées ouvertes vers les quatre points cardinaux et qui en forment comme autant de portes par lesquelles il faut passer pour y aller puiser de l'eau. Aussi ces quatre montagnes portent-elles, sur d'anciennes cartes manchou-chinoises, les noms caractéristiques de portes de l'Est, du Sud, de l'Ouest et du Nord (2).

Le systême tubétain reflète assez exactement la physionomie des lieux; il pêche très-peu quant à l'orientation. Il prend le grand Tubet, l'Inde Gangétique, le Pendjâb et le Baltistan pour les quatre régions environnantes; mais trois des quatre lacs manquent, ainsi que deux des quatre océans, pour ne rien dire des autres accessoires.

Un récit indien, probablement bouddhique, rapporté par le colonel Polier, nomme pour fleuves le Brahmapoutre, le Gange, l'Indus et l'Oxus, et pour animaux le cheval, le bœuf, le chameau et le cerf (3). Malgré les différences de noms, cette tradition ne diffère de la précédente qu'en ce qu'elle substitue l'Oxus au Setledje, quoique leurs sources soient très-éloignées les unes des autres, car le Brahmapoutre est ici le Yarou-dzang-bo-Tchou, après sa jonction

(1) W. Moorcroft, *Travels in the himâlayan provinces of Hindustan*, II, p. 261. — Klaproth, *Magaz. asiatiq.*, II, p. 238-9. — Id. *Mémoires relatifs à l'Asie*, II, p. 419.

(2) Abel Rémusat, *Foe koue ki*, p. 37, et Klaproth, *Magaz. asiat.*, II, p. 284.

(3) Dans les *Relig. de l'antiq.*, I, p. 136, note I. — Wilford, *ubi suprà*, p. 318, nomme le premier fleuve *Pahkiou* et le dernier *Çita*. Mais il reconnaît dans l'un le *Brahmapoutre* et dans l'autre l'*Oxus*. Cependant, aux p. 325 et 327, il suppose que le *Çita* désigne le *Setledje*, appelé *Çitadrou*, par *i* bref, dans le vocabulaire d'*Amara-Sinha*.

avec le *Lôhita*, venant de l'Est, et l'Indus représente le Dzang-bo, Singhe-Tchou, Sampo ou Sampou après la direction de son cours vers le Sud. Néanmoins on voit qu'elle remplace le grand Tubet par l'Assam, et le Baltistan par la Bactriane, en négligeant l'orientation des quatre fleuves.

La plupart des Bouddhistes nomment, en place du Yaroudzang-bo-Tchou-Brahmapoutre, le Tarîm ou Ergheou-Goul de la petite Boukharie, formé principalement par la réunion des deux rivières de Kachgar et de Yarkand, fleuve dont les sources avoisinent celles de l'Oxus et qui passe, aux yeux des indigènes, pour être issu du même lac que lui, le *Sir-i-koul*, situé sur le haut plateau de Pamer ou Pamir, au centre de la chaîne méridienne du Belour-Tag. En conséquence ils nous présentent le tableau suivant :

1.° Au Sud-Est, le Gange, le bœuf, lo Bengale et le golfo du même nom ;

2.° Au Sud-Ouest, l'Indus, l'éléphant, le Sindhy, et le golfe d'Oman ;

3.° Au Nord-Ouest, l'Oxus, le cheval, la Bactriane et le lac Aral ;

Et 4.° au Nord-Est, le Tarîm, le lion, la petite Boukharie et le lac Lop (1).

Il n'y a pas lieu de s'arrêter ici à la différence des points cardinaux avec les points intermédiaires, pour la direction des quatre fleuves et la position des quatre mers. Mais il faut noter qu'au lieu d'une source unique pour les quatre grands cours d'eau, ce système en exige deux : le Manassarovar du Kailâsa pour le Gange et l'Indus, et le Sir-i-koul de Pamir pour l'Oxus et le Tarîm. Cela indique le

(1) Voy. le *Foe koue ki*, , p. 36-7, ou mieux *Hiouen-Thsang*, II, *introduction*, p. LXXIV. — Le P. Horace de la Penna, dans l'*Alphab. tibétanum* de Georgi, p. 185-6, semble donner l'éléphant au Gange et le buffle à l'Indus, mais il y a probablement transposition

mélange de deux traditions aryennes, l'une primitive et l'autre secondaire, ainsi que nous le montrerons à la 2e section. On voit que l'unité de plan est rompue, et que, pour la reconstituer, il faut recourir à des communications souterraines entre les deux lacs.

Les Chinois de la secte de Lao-Tseu ont à leur tour substitué au Tarîm le Ho-ang-ho. Ils partent pour cela d'une supposition très-ancienne à la Chine, consistant à dire que le grand cours d'eau de la petite Boukharie, après s'être perdu dans le lac Lop, coule sous terre le long du désert de Gobi ou Chamo, et reparaît ensuite dans le pays de Khoukhou-Noor sous le nom de Ho-ang-ho, fleuve Jaune (1). En leur qualité de Chinois, ils font de leur fleuve la source céleste et le premier des quatre courants (2). Les Tubétains en font autant de leur Yarou-Dzang-Tchou et les Birmans de leur *Lôhita-Brahmapoutre* (3). Il est bien entendu que, pour ramener les quatre grands cours d'eau à une source unique, les Birmans et les Tao-sse ont recours à des conduits souterrains qui les font sortir de terre à différentes distances les uns des autres (4).

Il paraît que les habitants de la Sibérie ont aussi voulu faire entrer l'Obi au nombre des quatre fleuves paradisiaques, sans doute en remplacement de l'Indus supérieur coulant au nord. En effet, le voyageur Moorkroft a retrouvé jusque dans la petite Boukharie une vieille tradition portant que la rivière Irtyche, qui forme le cours supérieur de l'Obi, prend sa source dans cette contrée (5).

(1) *Foe koue ki*, p. 37. — A. Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*, p. 2, 11, 32, 80, 115. — Moorkroft, *Ubi Suprà*, I, p. 379. — Hiouen-Thsang, I, p. 273, et II, *introduction*, p. LXXIV..

(2) *Mémoires concernant les Chinois*, I, p. 106-7.

(3) Wilford, *On the ancient Geography of India*, *Asiat. Res.*, XIV, p. 437

(4) Id., *ibid.*

(5) On peut voir dans ses *Travels in the Himâlayan provinces*, etc., I,

Le docte anglais Wilford s'est emparé de ces deux traditions tartare et chinoise pour prétendre que les quatre rivières *Çitâ*, *Gangâ*, *Tchakchou* et *Bhadrâ* des légendes brâhmaniques, appelées *Pourânas*, devaiont être : à l'est, le Hoang-Ho ; au sud, le Gange ; à l'ouest, l'Oxus, et au nord, l'Irtyche-Obi ou peut-être même l'Angara-Iénissey. Il en concluait que les quatre lacs pourâniques *Arounôda*, *Mânasa*, *Çitôda* et *Mahâbhadra* ou *Çitôdaka* désignaient l'Orin-Noor, le Manassarovar, le *Div-Saran* [lac du Kokcha, en place du Siri-Koul, lac du Pendj], et le Dzaïssang ou le Baïkhal, réputés sources de ces quatre ou cinq fleuves ; que les quatre contrées de *Bhadrâçva*, de *Bhârata*, de *Kétoumâla*, et d'*Outtara-Kourou* représentaient la Chine, l'Inde, la Bactriane et la Sibérie ; qu'enfin les quatre océans de l'est, du sud, de l'ouest et du nord figuraient la mer Jaune, le golfe du Bengale, la mer Caspienne ou le lac Aral et la mer Glaciale (1). Ainsi, au sens le plus large, le Mêrou embrasserait le Turkestan-Chinois tout entier, ou le grand plateau de l'Asie centrale, borné au sud par l'Himâlaya, à l'ouest par l'Hindou-Kouch et le Belour-Tag, au nord par l'Altaï et à l'est par divers groupes de montagnes qui se succèdent depuis l'Altaï jusqu'à l'Himâlaya (2). Et en effet, d'une part, le *Mahâbhârata* contient, dans le livre *Bhichmakanda*, des renseignements géographiques où le Mêrou figure plutôt comme un vaste terrain

p. 377-8, les explications que ce voyageur y a reçues des indigènes sur l'origine du cours d'eau innommé qui, après avoir traversé les régions septentrionales du Turkestam chinois, se réunirait à l'Irtyche supérieure et prendrait son nom.

(1) Wilford, *Asiat. Res.*, VIII, p. 286, 309-10.

(2) C'est bien ce que prétend Wilford, *Ubi Suprà*, à la page 309 où il invoque le Brahmânda-Pourâna. Ce plateau, dont la hauteur n'est pas uniforme, parait situé environ entre le 30ᵉ et le 50ᵉ degré de latitude boréale, et entre le 60ᵉ et le 110ᵉ degré de longitude occidentale.

élevé que comme une montagne distincte, et pourvoit d'eau les sources des grands fleuves du monde (1), système assez conforme à un passage d'Hippocrate, qui disait, il y a deux mille ans, que les plateaux stériles du pays des Scythes (d'Asie), sans être couronnés de montagnes, vont en s'élevant jusqu'à la constellation de l'Ourse (2). D'un autre côté, c'est de cette grande région que sont sortis à toutes les époques de l'histoire ces essaims de peuples nomades et conquérants qui faisaient dire à Leibnitz que l'Asie centrale était l'officine des nations, *fabrica Gentium*. Enfin, si l'on veut se restreindre à la petite Boukharie, limitée au nord par les Thian-Chan, au sud par les Kouen-Lun, à l'est par le désert de Gobi et à l'ouest par le Belour-Tag, on pourra remarquer avec M. A. de Humboldt, que le sol de cette région centrale est tellement configuré qu'il offre à l'espèce humaine tout ce qui est nécessaire à son développement, l'habitation, la nourriture et le combustible, et cela à une hauteur au-dessus du niveau de la mer où l'on ne rencontre partout ailleurs que des neiges éternelles (3). Aussi le système grandiose de Wilford a-t-il été adopté sans conteste par MM. Faber (4), Wilson (5), Langlois (6) et W.-F.-A. Zimmermann (7). Sous ce rapport, il mérite un examen attentif.

(1) Voyez-en l'extrait dans Ritter, *Asien*, I, p. 6-12.

(2) Je cite ce texte sur la foi du docteur W.-F.-A. Zimmermann, *le Monde avant la création de l'Homme*, p. 344 de la traduction française.

(3) A. de Humboldt, *Cosmos*, I, p. 441 de la traduction française.

(4) *Pagan. Idolatry*, I, p. 315.

(5) *Vishnu-Purâna*, p. 171-3, en notes, et *Diction. Sanscrit*, au mot *Mérou*.

(6) *Chefs-d'œuvre du Théâtre indien*, II, p. 432 et 434, aux mots *Mânasa* et *Mérou*.

(7) *Le Monde avant la création de l'Homme*, p. 345 de la traduction française.

Les Pourânas, on le sait, sont relativement modernes, bien qu'ils contiennent des *récits antiques*, comme l'exprime leur nom. On en peut dire à peu près autant des écrits bouddhiques, sauf qu'en plusieurs points ils paraissent relativement plus anciens. Il est donc possible que l'hypothèse de Wilford soit celle des manuscrits qu'il a compulsés. Car, d'un côté, il paraît que le *Râmâyana*, le *Mahâbhârata* (1) et le *Brahmâ-Pourâna* (2) parlent du pays du Nord ou de l'*Outtara-Kourou* comme d'une région indéterminée qui s'étendrait au-delà des Thian-Chan et même de l'Altaï. D'un autre côté, les légendes des Brâhmanes, de même que celles des Bouddhistes, vont jusqu'à étendre à la terre entière ce qu'ailleurs elles paraissent restreindre à l'Asie centrale. Elles s'expriment même à ce sujet en termes qui supposent la connaissance des Antipodes et, à ce qu'il semble, celle des quatre parties du monde représentées par les quatre Mahâ-Dvîpas (3). En d'autres termes, elles remplacent les quatre points cardinaux par les cadrans de l'équateur, c'est-à-dire par les deux extrémités est et ouest, par le centre et l'antipode du centre, ainsi que l'a très-bien remarqué M. Reinaud, membre de l'Institut, dans son savant mémoire sur l'Inde (4).

(1) Voyez Wilson, *Asiat. Res.*, XV, p. 51. — Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 511-2, 549, note 2, 654 et 846-7. — Troyer, *Râdja Tarangini*, I, p. 500.

(2) Dans Wilford, *Asiat. Res.*, VIII, p. 354.—L'auteur anglais en conclut que cette contrée s'étendrait depuis le 52e jusqu'au 64e degré de latitude nord, ou, en corrigeant, *ibid.*, p. 310, depuis le 47e jusqu'au 59e.

(3) Lassen, *Ubi Suprà*, I, p. 852. — On sait que, dans les temps postérieurs, les *Tochari* et les *Sacæ* se sont avancés dans le *Tokharestan* et la *Sakastane* (Sedjestan), au nord-ouest et au sud de l'Hindoustan propre.

(4) Voyez *Vishnu-Purâna*, p. 218-9.— *Bhâgavata-Pourâna*, II, p. 473-5, Sl. 7-11.— *Foe koue ki*, p. 80-2 et 143.— A. Rémusat, *Journal des savants*,

Cependant M. A. de Humboldt doute avec raison que les peuples du nord mentionnés dans les deux grandes épopées indiennes, comprennent les habitants de la Sibérie (1). Les seuls qui se trouvent au-delà des monts celestes habitent le nord-ouest. Ce sont 1° les *Çakas* ou *Sacæ* dont le siége principal était alors la vallée du haut Sir-Daria, appelée *Çaka-Dvîpa* par les Brâhmanes, Σακων ϐιεις par Ptolémée et *Sakita* par d'Anville, et 2° les *Toukhâras* ou *Tochari*, voisins des Saces, campés alors au-delà de ce fleuve (2).

C'est de ce côté que nos indianistes les plus célèbres inclinent à placer le premier séjour des deux grandes familles aryennes qui plus tard ont envahi et possédé l'Inde et la Perse (3). Dès lors c'est de ce côté aussi, ce semble, qu'il convient de chercher la *Bhadrânadî* (heureuse rivière) et le *Mahâ-Bhadra-Hrada* (grand et heureux lac) des anciens Brâhmanes, ainsi que leur *Outtara-Kourou* primitif.

Je ne vois là de fleuve considérable que le *Sir-Daria*, *Sihoun* ou *Iaxarte*, et de lac digne du nom de grand que l'*Issikoul*, *Touzkoul* ou *Temourtou*, non loin duquel apparaissent au sud plusieurs de ses sources. Les cartes chinoises qui confondent ce fleuve avec la *Tchoui*, lui donnent l'Issikoul pour point de départ (3). Peut-être cette rivière n'était-elle autre-

année 1831, p. 608. — *Pâulicha-Siddhanta*, composé par Paul le Grec, dans le *Mémoire géographique*, *historique et scientifique sur l'Inde*, de M. Reinaud, t. XVIII, 2e partie, p. 341 des *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres.* — Tchang-Choue, dans *Hiouen-Thsang*, II, p. LXXII, traduction de M. Stan. Julien.

(1) *Ubi Suprà*, p. 341.

(2) A.-W.-S. de Schlégel, *de l'Origine des Hindous*, dans ses *Essais de littérature et d'histoire*, p. 455-6 et 515-6. — Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 515 et 526-8. — E. Burnouf, *Yaçna, addit. et correct.*, p. CLXXXI-V.

(3) *Asie centrale*, I, p. 144-5, et *Cosmos*, II, p. 504, note 79. — Pour les noms et demeures de ces nations septentrionales, voyez l'*Ind. Alterth.*, I, p. 847-53.

fois qu'un affluent du Sir-Daria (1). Il est possible aussi que le bras méridional de ce fleuve, celui qui, à partir de ses sources, va droit au nord, soit alimenté par un lac du plateau de Pamir, appelé également *Touzkoul* sur les cartes chinoises et réputé origine d'un affluent de l'Oxus (le Chiber ou Adem-Kouch) coulant au sud (2). Mais ce qui paraît moins problématique, c'est que la branche la plus septentrionale de l'Iaxarte, la *Narym*, *Narim*, *Naryn* ou *Narin*, prend naissance à l'angle sud-ouest du premier et grand lac *Touzkoul*, *Issikoul* ou *Temourtou* (3).

On n'ignore pas du reste que le Sir-Daria, après avoir recueilli toutes ses eaux, coule d'abord du sud-est au nord-nord-ouest depuis Kodjend jusqu'à Tounkat. Il parcourt toute la Transoxiane, et paraît s'être toujours déchargé dans la mer d'Aral au nord-ouest, tandis qu'autrefois l'Amou-Daria, Djihoun ou Oxus, se jetait dans la mer Caspienne à l'ouest, après avoir arrosé toute la Bactriane (4). Quant au lac Issikoul où l'une des branches du Sir-Daria prend sa source, les Chinois l'appellent *Ta-Thsing-Tchhi*, grand lac pur, *Ye-Haï*, mer chaude, ou *Hien-Haï*, mer salée (5). Ils lui donnent 14 à 1500 li (70 à 75 myr.) de circonférence, et disent que, sans être poussés par les vents, ses vastes flots s'élèvent ordinairement à une centaine de pieds (6).

(1) Klaproth, *Magaz. Asiat.*, I, p. 84. — A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 378; III, p. 369 et 589-90.

(2) Elle se perd aujourd'hui dans un lac.

(3) Klaproth, *Diction. géogr. univ.*, au mot *Djihoun*.

(4) A. de Humboldt, *Ubi Suprà*. — Klaproth, *Magaz. Asiat.*, I, p. 84.

(5) Voyez là-dessus l'art. *Djihoun* du dict. précité, et la *Géogr. univ.* de Malte-Brun, V, p. 613 et suiv., 5e édit.

(6) Le second titre répond au nom turc *Issikoul*, lac chaud, et le troisième au nom Kirghiz *Touzkoul*, lac salé. Le nom Kalmouk *Temourtou* signifie ferrugineux.

Si la *Bhadrâ* et le *Mahâbhadra* du Nord sont le Sir-Daria et l'Issikoul, la *Çîtâ* et l'*Arounôda* de l'Est doivent être, l'une le Tarîm et l'autre le Karakoul ou lac noirâtre du plateau de Pamir (1). Il résulte en effet des voyages modernes que les deux principales rivières qui forment le Tarîm, celles de Kachgar et de Yarkand, sans compter ici les rivières d'Aksou et de Khotan, ont deux branches qui sortent de ce lac, l'une sous le nom de rivière de Tachbalik, et l'autre sous celui de rivière de Sérakol (2). On sait d'ailleurs, par Hiouen-Thsang d'abord, puis par le P. Horace de la Penna, Georgi, Paulin de Saint-Barthélemy, Pallas, Schmidt et Bergmann, que les Bouddhistes appliquent généralement le nom de *Çita*, en chinois *Sito*, en mongol *Childa* ou *Chida*, en tubétain *Sita* ou *Sida*, tant aux rivières de Kachgar et de Yarkand, qu'au fleuve Tarîm ou Ergheou-Goul formé de leur réunion (3). Remarquons, d'un côté, que ce fleuve appelé Οἰχάρδης, Οἰχάρδυς, Οἰχόρδας par les Grecs (4), a pu être ainsi nommé comme sortant deux fois d'un lac, ou peut-être même comme issu de deux lacs, puisque Hiouen-Thsang suppose que la rivière de *Sérakol* passe par le lac Sir-i-koul (5), car les formes helléniques semblent venir d'un nom sanscrit *Vihradah*, pour *Dvihradah*, qui a deux lacs (6). Ajoutons,

(1) Le sanscrit *Arounôda* signifie eau couleur de l'aube du jour, c'est-à-dire d'un roux tirant sur le noir.

(2) Pour la première, voyez A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 405, et pour la seconde, W. Moorkroft, *Travels in Himâlaya* etc., I, p. 376, et II, p. 272.

(3) Voyez *Hiouen-Thsang*, I, p. 272-3, 277 et 438, avec les notes de M. Stan. Julien, et *Foe koue ki*, note d'A. Rémusat, p. 36-7.

(4) E. Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes*, p. 156; et Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 535.

(1) *Ubi Suprà*, p. 272 et 438.

(6) Comparez le sanscrit *Vinçati* et le latin *Viginti* [pour *Dvinçati* et *Dviginti*], d'un côté à *Trinçat*, *Tchatvârinçat*, *Pantchâçat*, et, de l'autre, à *Triginta*, *Quadraginta* et *Quinquaginta*.

d'autre part, que le nom de *Bhadrâçva-Varcha*, région de l'heureux cheval, convient parfaitement à la petite Boukharie qu'il arrose, puisque cette contrée nourrit dans ses steppes du Nord des chevaux sauvages et indomptés, et que les coursiers apprivoisés qu'elle livre à la Chine y sont aussi renommés que ceux de la Transoxiane l'étaient dans l'Inde (1).

Le cadre des Pourânas me paraît donc avoir été originairement celui-ci :

A l'est, le Karakoul, le Tarîm, l'Éléphant, la petite Boukharie et le lac Lop ;

Au sud, le Manossarovar, le Gange, le Bœuf, l'Hindoustan propre et le golfe du Bengale ;

A l'ouest, le Sirikoul, l'Oxus, le cheval, la grande Boukharie et la mer Caspienne ;

Et au nord, l'Issikoul, l'Iaxarte, le lion, la Transoxiane et le lac Aral.

Ce thème ne diffère de celui des livres bouddhiques qu'en ce qu'il substitue le Sir-Daria au Sindhou, c'est-à-dire un fleuve du Nord-Nord-Ouest à un fleuve du Sud-Sud-Ouest. Mais ce changement est d'une haute importance, ainsi qu'on le verra plus loin à la deuxième section. Si les Bouddhistes, à l'exemple des Tubétains, avaient d'abord entendu par leur fleuve *Sindhoû* l'Indus supérieur, coulant au nord-nord-ouest, comme le Sir-Daria-Iaxarte, le remplacement signalé serait facile à expliquer, soit en descendant de celui-ci à celui-là, soit en remontant de celui-là à celui-ci, selon que l'on ferait voyager les Aryas indiens du Sud au Nord ou du Nord au Sud. De ces deux suppositions, la seconde serait la plus probable : on en conclurait que les Brâhmanes avaient mieux conservé que les Bouddhistes un vague souvenir du séjour de leurs ancêtres

(1) A. Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*, p. 19 et 28. — Malte-brun, *Géogr. univ.*, p. 81-3, 5ᵉ édit.

vers les sources de l'Iaxarte, et que s'ils ont placé le Gange au rang des quatre fleuves du Mèrou, en opposition au Sir-Daria, ils ne l'auront fait que pour opposer leur patrie d'adoption à leur pays d'origine. Quant aux Bouddhistes, on pourrait dire qu'après avoir substitué l'Indus supérieur à l'Iaxarte, ils l'ont remplacé par l'Indus inférieur, tant pour en faire le vis-à-vis du Gange qu'ils ne pouvaient pas se permettre de retrancher, que pour ne pas employer deux fois le même fleuve Indus au nord et au sud.

Ce nouveau point de vue étant commun à l'Inde et à la Perse, j'en renvoie l'examen à la section suivante. Je me borne dans celle-ci à quelques remarques succintes.

D'abord, des quatre lacs mentionnés par les Pourânas, [l'Arounôda-Kara-koul, le Mânasa-Sarôvara, le Cîtôda-Sir-i-koul et le Mahâbhadra-Issikoul], le second auquel on assigne le Gange, serait le seul qui ne donne pas naissance à son fleuve. Le Sarayoû, affluent le plus voisin de ce lac, n'en sort pas (1). Il n'y a que le Setledje, affluent de l'Indus, qui puisse être réputé en provenir comme émanant du Râvanhrad, alimenté en partie par le Mânassarovar.

En second lieu, si, en place du Gange ou de son affluent le *Sarayoû*, les Pourânistes avaient pu prendre sur eux d'adopter le *Khonar*, *Kameh*, *Khoaspe* ou *petit Sindh*, qui coule constamment du nord au sud et qui se jette dans l'Indus après s'être uni au *Kaboul* ou *Kophen* des Grecs, ils lui auraient facilement trouvé pour origine le lac *Hanou-Sar*, situé au pied du glacier *Pouchtigour* (montagne de la nourriture ou de la prospérité) (2), et pour

(1) Voyez l'*Ind. Alterth.*, I, p. 34 et la carte qui y est jointe.

(2) Nommé encore *Pouchtikour*, *Pouhtigher*, *Pouchtikher* et *Pouchtihar*. Le second terme est *Gairi* ou *Hari* qui signifie *montagne*, en zend. On

continuateur au sud le grand Indus lui-même dont il est la branche occidentale la plus éloignée vers le nord (1). Leur cadre eut été plus régulier et serait resté indien par l'Indus. Seulement leur fleuve de prédilection, le Gange, aurait disparu du cadre, et avec lui le Manassarovar, sa source supposée.

Enfin, malgré la vénération immémoriale et traditionnelle des Hindous pour la céleste Gangâ, on va voir que, sous la période vêdique, cette déesse cédait le pas à sa sœur, la Sindhoû, dans l'opinion des anciens Aryas de l'Inde, en sorte qu'à cette époque reculée, le petit Sindh (Kameh, Konar ou Khoaspe) aurait très-bien pu figurer, en place du Gange, au rang des quatre fleuves paradisiaques, et communiquer sa prérogative au grand avec lequel il s'unit dans le Kaboul. Les Pourânistes ont mieux aimé sacrifier l'Indus au Gange.

Dans tous les cas, ils ont dû ici préférer l'Iaxarte et le Tarîm, fleuves assez voisins de l'Oxus, à l'Obi et au Ho-ang-Ho, qui en sont beaucoup plus éloignés. En effet, sous la période épique, l'Inde entretenait plus de relations avec la Sérique et la Transoxiane qu'avec la Sibérie et la Chine. Si, plus tard, sous la période mythologique, on a tenté de ramener les sources du Ho-ang-Ho et de l'Irtyche-Obi au Turkestan oriental, considéré alors comme le centre du *Djambou-dvîpa* ou ancien continent, tels que le connaissaient les Indiens (2), on n'a pourtant point osé prendre ces deux grands cours d'eau pour la *Cîtâ* et la Bhadrâ des Pourânas. Nous avons la preuve de cette circonspection dans un récit bouddhique sur

connaît en Perse, dans le groupe du *Zagros* des anciens, un mont *Pouchti-Kôh* de même signification.

(1) W. Moorkroft, *Travels* etc., II, p. 269.— Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 20, 25, et II, p. 128-9.

(2) Revoyez ci-dessus, p. 22.

lequel je reviendrai plus loin (1). Les quatre fleuves désignés dans ce récit sont ceux des Bouddhistes. Le Gange et l'Oxus y représentent la Gangâ et la Tchakchou des Brâhmanes ; le *Sindhou* y remplace la *Bhadrâ*, et la *Citâ* y correspond au Târim réputé source du fleuve jaune. Après quoi on y parle d'une certaine division du *Djambou-dvîpa* en quatre empires orientés où règnent : à l'Est, le maître des hommes (pour la chine) ; au Sud, le roi des éléphants (pour l'Inde) ; à l'Ouest, le maître des trésors (pour la Perse), et au Nord, le maître des chevaux (pour le Turkestan chinois et la Sibérie méridionnale), habités par des cavaliers nomades, Scythes, Huns, Gètes, Turcs, Mongols, et autres peuples appelés vulgairement tartares (2). Dans le système de Wilford, c'était le cas, ou jamais, d'abord de rétablir la *Bhadrâ*, si elle représentait l'*Irtyche*, au lieu d'y substituer l'Indus, et ensuite de déclarer, non pas que le *Cita* dans lequel il voit le *Ho-ang-Ho*, est un courant qui donne naissance au fleuve jaune, mais bien qu'il est le fleuve jaune lui-même. Les bouddhistes de l'Inde ne sont pas allés jusque-là par respect pour la tradition aryenne, et leurs copistes de la Chine ont gardé la même réserve. Leur *Çita* est resté ce qu'il était, je veux dire le fleuve Tarîm de la petite Boukharie, de même que leur *Bhadra*, qui, pour les Tubétains, représentait l'Indus supérieur, est demeuré le fleuve Iaxarte de la Transoxiane pour les Pourânistes de l'Inde.

Remontons maintenant à la période védique.

Les poètes du Rig-Véda ne parlent ni du mont *Mérou* ni du lac

(1) Voyez ci-après, p. 47-8 avec les notes de renvoi.

(2) Voyez tout ce texte traduit du sanscrit en chinois par Tchang-Choue, et du chinois en français par M. Stan. Julien, dans les *Voyages des pélerins Bouddhistes*, II, introduction, p. LXXIV-V.

Mânasa (1), et, au lieu des quatre fleuves du monde, ils mentionnent fréquemment sept fleuves de l'Inde qu'ils ne nomment pas d'ailleurs (2), mais qu'ils désignent vaguement par les titres de *Sapta Sindhavah*, les sept eaux ou les sept sindhous, *Sapta Yahvîh*, les sept écoulements, et *Sapta Nadîh*, les sept rivières (3). Ils les supposent d'ailleurs issus tantôt de la sphère céleste des *Saptarchayas* ou sept Richis de la grande Ourse, d'où ils retombent successivement dans les trois mondes du ciel, de l'atmosphère et de la terre, tantôt du terrestre foyer d'Agni *Saptartchi* (aux sept rayons) d'où ils remontent dans les mêmes mondes. Comme ces sept fleuves de l'Hindoustan propre semblent n'être qu'une imitation des sept fleuves de la terre entière, admis et prônés par le Râmâyana, le Mahâbhârata, le Pâdma, le Mâtsya, le Çivâ et le Vâyou-Pourânas (4), quelques savants se sont hâtés d'en conclure ou que

(1) Mais il faut noter aussi qu'ils ne nomment jamais l'Himâlaya, quoiqu'ils invoquent assez souvent les montagnes célestes, aériennes et terrestres. Voyez la liste des noms propres *in fine*, au mot *montagnes*.

(2) Sâyana, et M. Langlois, *Rig-Vêda*, IV, p. 493, note 20, d'après un texte du poëte *Sindoukchit*, *ibid.*, p. 305, II, 4 et 5, désignent pour tels, en allant de l'Est à l'Ouest, 1° Gangâ; 2° Yamounâ; 3° *Ardjikîya* (Drichadvatî ?); 4° Sarasvatî; 5° Çoutoudrî; 6° Maroudvridhâ (Akesines) et 7° Sindhoû, c'est-à-dire le Gange avec un seul de ses affluents [la Djoumnâ] et l'Indus avec quatre des siens. — M. Wilson, de son côté, *Rig-Vêda*, I, p. 88, se borne à rapporter les noms donnés par le *Râmâyana*, le *Mahâbhârata* et les *Pourânas*, et applicables les uns aux sept fleuves du monde et les autres aux sept fleuves de l'Inde.

(3) On compte au moins vingt textes où figurent tour à tour ces trois dénominations.

(4) Le Mahâbhârata en donne plusieurs listes rapportées tant par M. Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 844, que par M. Wilson, *Vishnu-Purâna* p. 171, et *Rig-Vêda*, I, p. 88. — La liste du Râmâyana et des Pourânas, discutée par M. Lassen, *Ubi Suprà*, p. 843-6, comprend à l'Est *Nâlinî*, *Pâvanî* et *Hlâdinî*; au Sud *Gangâ*, et à l'Ouest *Soutchakchou*, *Çîtâ* et *Sindhoû*. — Wilford, *Asiat. Res.*, VIII, p. 330-8 et W. Schlegel, *Râ-*

la division en sept est plus ancienne chez les Indiens que la division en quatre (1) ou que le mythe du Mêrou est bien postérieur à la période vêdique (2).

Il paraît en effet que le *Mahâbhârata* est le premier livre sanscrit dans lequel il soit question du Mêrou (3), mais déjà le Râmâyana parle du lac Mânasa et des fleuves qui en découlent (4). Quant au Rig-Vêda, s'il fait souvent mention de sept rivières, il lui arrive une fois au moins de n'en compter que quatre. On lit en effet dans un hymne du chantre *Nôdhas*, fils de *Gôtama* : « L'œuvre la plus belle, la plus merveilleuse » du superbe Indra (5), c'est d'avoir, d'une onde aussi douce » que le miel, rempli le lit des quatre fleuves (6). » Le commentateur indien Sâyana (qui écrivait au XIVe siècle de notre ère) n'hésite pas à nommer ici la *Gangâ* et les autres, c'est-à-dire la *Çîtâ*, la *Tchakchou* et la *Bhadrâ* des Pourânistes (7). Et, en effet, un autre poète vêdique, à propos des quatre régions célestes, admises par les Aryas de l'Inde (8), demande que les eaux fécondes de ces quatre régions coulent à l'envi sur ce 3e monde où coulent les mille torrents de

mâyana, I, 2e partie, p. 136, voyaient dans les trois rivières de l'Est le Ho-ang-ho, le Yang-Tseu-kiang et le Yarou-dzang-bo-Tchou, ce qui reste incertain, et dans les trois de l'Ouest, l'Iaxarte, l'Oxus et l'Indus, en plaçant *Çîtâ* avant *Soutchakchou*, au lieu d'y reconnaître le *Tarim*.

(1) Wilford, *Asiat. Res.*, VIII, p. 284.

(2) Langlois, *Rig-Vêda*, I, p. 566, note 92.

(3) Voyez les textes cités par Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 546, note 1, p. 500, à la note; et p. 844 avec les notes.

(4) I, 26, 8-9, dans Lassen, *Ubi Suprà*, p. 34, note 1.

(5) Surnommé *Divaspâtir*, latin *Diespiter*, grec ζεὺς πατήρ.

(6) *Rig-Vêda*, I, p. 121, sl. 6.

(7) *Ibid.*, I, p. 274, note 6.

(8) *Ibid.*, III, p. 84, st. 8. — Les chantres vêdiques en comptaient quelquefois huit, y compris les quatre points intermédiaires. Voyez *ibid.*, I, p. 67, sl. 8, et IV, p. 300-1, sl. 3 et suiv.

Sôma (1). Si la division en sept fleuves est prise, comme il le paraît, des sept astres du grand chariot [les quatre du quarré et les trois du timon], en revanche la division en quatre pourrait bien l'être du quarré seul (2). Celle-ci a d'ailleurs sur celle-là l'avantage de mettre les quatre cours d'eau qu'elle compte en harmonie avec les quatre grandes divisions du ciel, de l'atmosphère et de la terre, surveillées par quatre dieux vêdiques du nom de *Lôkapâlas* (protecteurs des régions). On sait que la mythologie indienne plaçait ceux-ci aux quatre points cardinaux, savoir : Indra à l'Est, Yama au Sud, Varouna à l'Ouest et Sôma ou Indou au Nord (3).

Cette division paraissait si naturelle que les pieux chantres des Vêdas avaient pris soin de la retracer d'abord dans les quatre foyers qu'ils allumaient aux quatre coins de leur enceinte sacrée durant leurs solennités religieuses (4), puis dans la construction du foyer oriental et journalier d'Agni à *quatre côtés* (5), ensuite dans celle de l'*Outtarâ-Védi* ou estrade septentrionale du même dieu, dressée aux jours de fête (6), et enfin dans les épithètes de cerf blanc à quatre cornes (Tcha-

(1) *Ibid.*, IV, p. 51, st. 6.

(2) Les sept Richis de la grande Ourse jouent un grand rôle dans le Rig-Vêda. Voyez, entre autres textes, II, p. 187, sl. 8, p. 255, note 24. — IV, p. 118, *in fine*, p. 423, sl. 11. — Le Mêrou s'appelait en tubétain *Richi-Lunbo*, selon le P. Paulin de Saint-Barthélemy (Systema Brahmanicum, p. 291), c'est-à-dire mont des *Richis* ou des contemplateurs que ce missionnaire prend à tort pour les sept dieux-planètes. — L'épithète de *Richikoulyâ*, donnée à la Gangâ céleste, me paraît avoir signifié originairement *issue des* (sept) *Richis* de la grande Ourse.

(3) *Lois de Manou*, III, 87, et Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 736, note 3, et p. 771, note 2.

(4) *Rig-Vêda*, trad. Wilson, I, p. 3.

(5) *Rig-Vêda*, trad. Langlois, II, p. 259, note 22.

(6) Sâyana, dans le *Bhâgavata-P.* d'E. Burnouf, III, préf. p. LXXIII et LXXVI.

touhçringah), et de personnage à quatre yeux (Tchatourakcha) par lesquelles ils caractérisaient ce prototype vêdique du fameux Brahmâ à quatre visages (Tchatouranana) qui a pris le premier rang dans les âges postérieurs (1). Et rappelons à ce sujet : d'abord que les Pourânas placent les quatre *Lôkapâlas* que je viens de nommer dans quatre villes ou dans quatre tours, situées aux quatre côtés du Mêrou, sur les quatre montagnes qui l'environnent (2), tandis que la grande cité de Brahmâ resplendit au centre sur le sommet du Mêrou lui-même; ensuite que chacune de ces quatre villes a son jardin de délices, son lac, son fleuve, son arbre de vie, ses dieux gardiens, etc., etc., et enfin que les quatre *Lôkapâlas* se trouvaient originairement en rapport, selon toute apparence, avec les quatre fleuves qu'ils protégeaient, et cela par les quatre animaux qui leur servaient de véhicule. En effet, aujourd'hui encore, l'iconographie indienne représente Indra porté par l'éléphant et Yama par le buffle (3). Varouna devait l'être par le cheval, et Sôma ou Indou par le lion, quoique depuis on ait substitué le crocodile au cheval pour Varouna, considéré comme dieu de la Mer occidentale, puis le cheval au lion pour Sôma ou Indou identifié avec *Kouvêra*, le dieu du Nord et des richesses (4).

(1) *Rig-Véda.* — Langlois, II, p. 210; st. 2 et 3, et p. 259, notes 20-2.

(2) *Vishnu-Purâna*, p. 169. — *Foe koue ki*, p. 129. — Le *Bhâgavata-P.*, II, p. 467, s. 30, les met aux quatre angles d'une montagne plus septentrionale située dans le Pouchkara-Dvîpa, région que Wilford assimile à l'Outtara-Kourou, *Asiat. Res.*, VIII, p. 285 et 328. Nous y reviendrons à la prochaine section

(3) *Relig. de l'Antiquité*, IV, pl. VIII, n° 44, et pl. XV, n°s 83-4.

(4) *Ibid.*, pl. XV, n°s 89 et 90. — Dans le *Zodiaque indien* publié par W. Jones, où les planètes figurent comme *Dikpatis*, maîtres des régions, analogues aux *Lôkapâlas*, on voit 1° Vrihaspati-Jupiter sur un bœuf; 2° Soûrya-Soleil sur un lion; 3° Çani-Saturne sur un éléphant, et 4.° Mangala-Mars sur un cheval.

Il faut remarquer aussi qu'après leur installation dans l'Hindoustan, pris au sens le plus large, les Aryas de l'Inde partagèrent ce pays en quatre régions de l'Est, du Sud, de l'Ouest et du Nord, composées la première du Bengale et de la côte d'Orissa, la seconde de tout le Dekhan jusqu'au confluent du Gange et de la Djoumnâ, la troisième du Malva et du Guzarate, et la quatrième de l'Afghanistan, du Tokharestan et du petit Tubet, et qu'ils placèrent entre elles un pays du milieu (Madhyadêça) situé entre les monts Himavat au Nord, les monts Vindhya au Sud, le confluent de la Djoumnâ et du Gange à l'Est et le Vinaçana à l'Ouest (1), le tout par imitation des quatre *Mahâdvîpas* et du *Madhyadvîpa* de la terre entière. J'ajoute, en preuve de cette imitation, qu'après le démembrement de la royauté d'*Indraprastha* ou de Delhi, les quatre chefs ou *Râdjas* qui se partagèrent l'Hindoustan et qui remplacèrent le grand roi tourneur de la roue d'or (Mahârâdjatchakravarttî (2), prirent des titres semblables à ceux qu'une tradition bouddhique (d'époque incertaine) attribue aux rois des quatre *Mahâdvîpas* de la Chine, de l'Inde, de la Perse et du Turkestan-Chinois, en agrandissant le cercle des quatre régions *circummérouennes*. Les deux récits paraissant calqués, sauf quelques variantes, sur un modèle aryen plus antique, on peut y voir les titres des quatre anciens rois tourneurs de roue mentionnés dans les légendes

(1) Voyez A. Rémusat, *Mém. Acad. Inscr.*, XIII, p. 383. — Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 92-3 ; et Reinaud, *Mémoire géogr. etc. sur l'Inde*, p. 40.

(2) Ce titre emphatique, octroyé au souverain de Delhi, supposé roi des quatre parties du monde, faisait allusion à Indra, dominateur des quatre régions célestes. Pour l'obtenir, il fallait avoir été sacré, comme ce roi du ciel, dans les quatre *Mahâ-Dvîpas* et baptisé avec l'eau des quatre océans. Voyez le *Foe koue ki*, p. 134, et pour le sacre d'Indra, l'*Aitaryêa-Oupanichad*, extrait du Rig-Vêda et traduit par Colebrooke, *Misc. Essays*, I, p. 37-43.

indiennes, savoir : 1° à l'Est (pour Bhadrâçva), le titre de *Narapati*, seigneur des hommes ; 2.° au Sud (pour Bhârata-Khanda), celui de *Gadjapati*, seigneur des éléphants; 3° à l'Ouest (pour Kêtoumâla), celui de *Tchatrapati*, seigneur du parasol, (variante de *Kôçapati*, seigneur des trésors), et 4° au Nord (pour Outtara-Kourou), celui d'*Açvapati*, seigneur des chevaux (1).

Disons en terminant que les lettrés chinois ont aussi voulu appliquer au céleste empire la tradition aryenne du Mêrou, rapportée en Chine par les Tao-sse. Dans cette vue, ils se sont constitué chez eux un système complet où figurent une montagne centrale, quatres autres montagnes environnantes, quatre lacs, outre le lac du milieu, quatre fleuves, quatre régions et quatre mers, avec la prétention, réalisée en très-faible partie, d'obtenir l'orientation requise. Mais l'imitation est si maladroite, les choix sont si mal concertés que le sinologue A. Rémusat n'a pu s'empêcher d'en faire la critique (2).

En résumé, la tradition des quatre fleuves est plus an-

(1) Voyez là-dessus A. Rémusat et E. Burnouf, soit dans le *Foe-koue-ki*, p. 82, soit dans le *Journal Asiatiq.* de février et d'avril 1827, p. 122 et 236, soit dans le *Journal des savants* de 1831, p. 603. Voyez aussi 1.° M. Reinaud, *Mémoire géogr. sur l'Inde*, p. 203-4 ; 2.° M. Dubeux, *Tartarie*, p. 274-5, dans *l'Univers pittoresque* ; 3.° M. Lassen, *Ind. Alterth*, II, p. 27-8, et les auteurs qu'il cite (Sterling, Taylor, Buchanan), et 4.° Tchang-Choue, traduction de M. Stanislas Julien, dans *Hiouen-Thsang*, II, p. LXXIV. — Revoyez pareillement la p. 42 ci-dessus.

(2) Voy. son article Chine dans le *Diction. géograpr. univ.* — Les quatre fleuves, entre autres, appelés *See-tou*, sont le Yang-Tseu-Kiang, le Ho-ang-Ho, très-bien choisis, puis le *Hoai* et le *Tsi*, affluents moins importants et moins convenables que d'autres. L'adoption de ces deux derniers et celle des montagnes qui s'y rattachent, tenaient d'ailleurs au système religieux qui prescrivait des sacrifices périodiques sur les plus hautes cimes des quatre points cardinaux de l'ancien empire.

cienne à mon avis que celle des sept; et ces quatre fleuves étaient d'abord, selon moi, le Tarîm à l'est, l'Indus au sud, l'Oxus à l'ouest, et l'Iaxarte au nord. Le Gange n'en faisait point alors partie, ce me semble, quoique Sâyana, par une erreur facile à commettre de son temps, le désigne en tête des quatre cours d'eau indiqués par le poète *Nôdhas*.

En effet, la *Gangâ* n'est mentionnée qu'une seule fois dans le Rig-Vêda (1), tandis que la *Sindhoû* y figure douze fois au moins (2). La première n'y est invoquée dans le Sloka qui la désigne, qu'en compagnie de plusieurs autres cours d'eau, plus ou moins considérables, comme si elle ne méritait point d'en être distinguée. Et il faut remarquer que ces autres courants, au nombre de seize au moins, sont pour la plupart des affluents de l'Indus (3). La *Sindhoû*, au contraire, y apparaît dans des Slokas distincts, avant et après toutes ces rivières, comme leur source et leur réservoir commun, comme la première par sa force. « O *Sindhoû*, lui dit le poète » *Priyamêdha*, fils de *Sindhoukchit*, O *Sindhoû*, les autres » rivières viennent à toi, et t'apportent leur tribut, comme » les vaches apportent leur lait à leur nourrisson. Quand tu » marches à la tête de ces ondes impétueuses, tu ressembles à » un roi belliqueux qui étend ses deux ailes de bataille (4). » Il est évident que le poète fait ici allusion aux affluents de

(1) *Rig-Véda*, IV, p. 395, sl 5, et *Ind. Alterth.*, I, p. 738.

(2) *Rig. Véda*, I, p. 216, sl 9, p. 302, sl. 6. — II, p. 335, sl 9. — III, p. 78, sl 3; p. 272, si. 25. — IV, p. 281, sl. 9; p. 305, sl. 1 à 4; et p. 306, sl. 6 à 9. — Dans les deux premiers passages, M. Langlois rend *Sindhou* par *Inde*, et réduit ainsi les 14 textes à 12.

(3) *Ibid*. IV. p. 305, sl. 5 et 6. — Voyez à ce sujet les notes du traducteur, *in fine*, et surtout les remarques de Lassen, *Ind. Alterth*, I, p. 741.

(4) *Rig-Véda*, IV, p. 305, st. 4. — Puis vient dans les st. 6 à 9 un éloge pompeux de la Sindhoû.

droite, venant du Kaboul, tout autant qu'aux affluents de gauche, venant du Pendjâb, ces deux contrées étant alors le siége principal des possessions brâhmaniques (1). J'en conclus que, sous la période vêdique, l'Indus était le grand fleuve des Aryas de l'Inde, et que, pour le rattacher à la tradition primitive des quatre cours d'eau du *Djambou-dvîpâ*, ces peuples prenaient pour ses sources véritables celles de son bras occidental, le Kameh, Khonar, Khoaspe où petit Sindh sortant du lac Hanoussar au pied du mont Pouchtigour. Quant aux trois autres fleuves, ils devaient être alors le Tarîm, l'Iaxarte et l'Oxus.

Le remplacement de l'Indus par le Gange ne peut dater que de l'époque où les Aryas de l'Inde, de gré ou de force, abandonnèrent les rives du premier pour placer le centr de leur puissance sur celles du second. Cela explique pourquoi la Sindhoû a disparu du cadre des quatre fleuves dans les pourânas, tandis qu'elle y figure à côté de la Gangâ dans les livres bouddhiques. Ceux-ci nous reportent évidemment à une époque intermédiaire entre la période vêdique et la pé-

(1) C'est un point aujourd'hui bien reconnu, comme l'a constaté chez nous M. Ad. Régnier, membre de l'institut, dans son *Étude sur l'idiome des Védas*, p. 117, avec la note 1. Aussi les poètes Aryas désignent-ils quatre affluents de l'Ouest, 1.° le *Souvâstou* (Soastus-Souvad), 2.° la *Koubhâ* (Kophen, Kaboul) ; 3.° la *Kramou* ou *Kroumou* (Korrum) et 4.° la *Gomatî* (Gomol), appartenant les deux premiers au Kaboulistan et les deux derniers au Kandahar. Voy. Rig. Vêda, II, p. 335, sl. 9 ; III, p. 268, sl. 37, p. 285, sl. 30, et IV, p. 306 sl. 6. — Notons d'ailleurs que le célèbre poète vêdique *Kakchîvân* habitait le pays des *Gandhâras* ou le Kandahar et qu'il célèbre le prince Bhâvya, roi du *Sindhou*. Voy. *Rig-Vêda*, — Langlois, I, p. 310-1, sl. 1 et 7. — Voyez aussi et pour ces noms de fleuves et pour les premières stations des Aryas indiens dans le *Pendjâb*, *l'Ind. Alterth.*, I, p. 590-2, p. 733-4, III, p. 128 avec la note 5, ainsi que les opuscules de MM. R. Roth et A. Weber auxquels renvoient MM. Lassen et Régnier.

riode légendaire. Et il faut noter que les Bouddhistes, en accueillant les deux fleuves, semblent mettre l'Indus au-dessus du Gange, si l'on s'en rapporte aux traductions chinoises. Ainsi, dans l'une, on dit que le royaume de Minthou (pour Sinthou), c'est-à-dire l'Hindoustan, s'appnie sur un grand fleuve nommé *Sin-tao,* en pali *Sindao,* en sanscrit *Sindhavah*, les eaux), qui prend sa source au mont *Kouen-Lun* (1), et se divisant en cinq grands courants, forme ce que l'on désigne par le nom générique de *Heng-choui*, les eaux du Gange (2). Il y a ici confusion du Gange avec le Sindh. Mais comme l'Inde ne s'appuie pas sur le premier, puisqu'il la traverse, tandis que le second la borne à l'Ouest; comme d'un autre côté, on nons parle, non plus de quatre courants, mais de cinq, on peut y voir une allusion aux cinq rivières du Pendjâb et en conclure que le fleuve *Sintao* qui se partage en cinq n'est antre que le *Sindhoû* avec une désinence plurielle (3).

On peut tirer la même conclusion, pour la période védique elle-même, de l'expression de *Sapta-Sindhavah*, les sept eaux ou les sept Sindhous, dont se servent les poètes du Rig-

(1) Cette indication nous reporte au *Chayouk*, bras oriental de l'Indus, considéré par les indigènes comme le tronc de ce fleuve. Voyez là-dessus A. Burnes, *Travels into Bokhara,* II, p. 223, et Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 20, 587, note 2, et 846.

(2) Extrait d'un livre chinois traduit par M. Pauthier, *Journal asiatique,* 3.e série, VIII, p. 276.

(3) M. Benfey, dans le grand article *Indien* de l'encyclop. allemande E. Ersch et Gruber, 2.e sect., XVII, p. 13, ne voit pas d'où les Chinois ont pris la division de la Gangâ en cinq et non en quatre fleuves, et cite à ce sujet tant le *Foe-Koue-Ki,* p. 36, que le *Journal of the asiat. society of Bengale,* de janvier 1837, p. 66. Il conjecture que la Gangâ a été comptée deux fois, comme céleste et comme terrestre. Mais s'il s'agit de la Sindhoû, la difficulté disparait : l'Indus supérieur est réputé produire les cinq fleuves, réabsorbés par l'Indus inférieur.

Véda, concurremment avec celles de *Sapta-Yahvîh*, les sept écoulements et de *Sapta-Nadîh*, les sept rivières, pour désigner les sept cours d'eau de l'Inde supérieure et occidentale où ils résidaient alors. Nulle part, en effet, ils ne disent *Sapta-Gangâh*, les sept Ganges, quoique les sept branches de la Gangâ (1) soient devenues tellement célèbres dans la suite des âges que, selon la remarque de M. Wilson, elles paraissent avoir été connues des Romains au temps d'Auguste (2). En s'exprimant ainsi, les chantres védiques entendent sans doute parler tant des cinq rivières du Pendjâb que de la *Sarasvatî* et de la *Sindhoû* (Sarsoutî et Sindh actuels qui bornent ce pays, l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest. Le titre de *Sapta-Sindhavas*, les sept Sindhous, répond, ainsi que l'a montré M. Lassen, à celui de *Sapta-Hendou*, les sept Indes, du Vendîdâd-Sadé (3), en même temps qu'il indique l'Indus, et non le Gange, son rival postérieur, pour source commune des six autres fleuves de l'Hindoustan supérieur. Dans l'origine, c'était donc l'Indus, et non le Gange, qui était censé faire sept fois le tour du Mérou avant de couler au Sud et de s'y distribuer en sept canaux dans la région qu'arrosent le Sindh et la Sarsoutî, pendant que les trois autres grands

(1) Nommée par cette raison *Saptadhâ*, divisée en sept, et *Saptamoukhî*, ayant sept bouches. Les Indiens ont dû dire aussi *Sapta-Gangâs*, les sept Ganges, puisqu'ils disaient, par imitation sans nul doute, *Sapta-Sarasvatas* et *Sapta-Gôdâvaras*, les sept canaux., affluents ou bouches de la *Sarasvatî* (Sarsouti) et de la *Gôdâvarî* (Godaveri). Voyez à ce sujet Lassen, *Ind. Alterth.* I, p. 565, note 2, 593, note 2, et 734-5.

(2) Ce célèbre indianiste cite à ce sujet dans sa version anglaise du *Rig-Véda*, II, p. 320, le texte suivant de Virgile :

In septem surgens sedatis amnibus altus

Per tacitum Ganges... Æneid., IX, 30. — Voyez aussi Pomponius Mela, *de situ orbis*, lib. III, t. VII, p. 279.

(3) *Ind. Alterth.*, I, p. 3 et 734.

fleuves, l'Iaxarte, l'Oxus et le Tarîm, allaient, chacun de leur côté, baigner les trois autres grandes contrées du Nord, de l'Ouest et de l'Est, le Transoxiane, la grande Boukharie et la petite. Il en résultait seulement cette singulière anomalie, déjà signalée ci-dessus, à savoir : que l'Indus, pas plus que le Gange, n'avait réellement sa source dans le lac Mânassarovar, ni même dans le lac voisin, le *Râvanhrad*, tandis que les trois autres fleuves prenaient réellement naissance dans les lacs d'où on les faisait sortir. Mais au moins on pouvait remédier à ce défaut en s'arrêtant à son grand affluent le Setledje, issu du Râvanhrad. On pouvait faire mieux encore, c'est-à-dire abandonner ces deux lacs sacrés, ainsi que je l'ai déjà insinué ci-dessus, et en partant des lacs Mahâbhadra-Issikoul, Arounâda-Karakoul et Cîtôda-Si-ri-koul, sources des trois autres fleuves (Iaxarte, Tarîm et Oxus), s'arrêter au lac Hanou-Sar, source du Khonar-Kameh-Khoaspe ou petit Sindh, bras le plus septentrional du grand Indus, qui remplissait parfaitement le rôle de fleuve méridional, puisqu'il coule constamment du Nord au Sud, depuis ses sources jusqu'à sa réunion au Kaboul, direction que l'Indus prend déjà avant de les recevoir tous deux, et qu'il continue de suivre à son tour jusqu'à son embouchure dans le golfe d'Oman.

Les Aryas de l'Inde me paraissent avoir débuté par là et passé du plateau de Pamir à celui de Ngari. C'est ce que nous verrons mieux encore à la seconde section qui va suivre.

DEUXIÈME SECTION.

L'ALBORDJ ET SES QUATRE FLEUVES.

Les fragments qui nous restent des livres zends, pehlvis et parsis, nous offrent à peu près le pendant des livres indiens sur les quatre fleuves paradisiaques; mais par lambeaux obscurs et tronqués. De même que les Aryas de l'Inde plaçaient leur fabuleux Mêrou entre la petite Boukharie et l'Hindoustan supérieur, de même les anciens Aryas de la Bactriane plaçaient leur mythique *Albordj* (1) entre la petite Boukharie et la Bactriane. Et cet Albordj était à la fois, comme le Mêrou, le pôle et le centre du monde, le point fixe du ciel autour duquel le soleil et les planètes faisaient leurs

(1) En zend, *Hard-Bĕrezaitl*, la montagne élevée, acc[if] *Haranm Berezaitlm*, d'où, en pehlvi *Har-Bordj*, puis *Al-Bordj* (joignez-y la forme *Bourzin*). Il ne faut pas songer ici à l'article arabe *Al*, ni traduire le *Bordj*, ainsi que l'a montré M. Müller, *Essai sur la langue pehlvie*, *Journal Asiat.*, 3e série, VII, p. 337. — Le Zend-Avesta dit plus fréquemment *Gairi Berezanç*, de même signification, plur. *Garayô Berezantô*, acc[if] sing. *Gairim Berezantem*. Sur l'origine et les dérivés de l'adjectif zend *Berezan*, thème *Berezat* (sansc. Vrihat), voyez E. Burnouf, *Yaçna*, p. 185-6, 239-40, avec la note 115; *ibid.*, not. et éclairc., p. LXV, n° 3, et p. LXXIX, et *Journal des savants*, année 1833, p. 599. — Notre profond philologue avait oublié de joindre à sa liste des noms gréco-latins tirés de ce qualificatif zend, celui de la montagne de Phrygie où résidait la mère des dieux, je veux dire du mont *Bérécynthe*. Je le lui ai

révolutions (1). A la céleste Gangâ des Brâhmanes, les Mazdayaçnas opposaient la céleste *Ardvî-Çoûrâ* (Anquetil Ardouisour), appelée le palais des ruisseaux, qualifiée coursier vigoureux, et supposée descendre au midi du trône d'Ormuzd (2). Ils opposaient à l'arbre de Vie *Djambou* ou *Sôma* l'arbre de Vie *Haoma* ou *Gogard*, planté comme l'autre dans la source divine (3); aux jardins de Brahmâ les jardins d'Ormuzd (4); à la ville quarrée du premier la ville quarrée du second, arrosée aussi par un fleuve unique qui de là s'épanche également par ses quatre portes en forme de quatre fleuves (5), et enfin à l'*Arydvarta* brâhmanique, placé entre deux mers (les golfes du Bengale et d'Oman), l'Airyana persane, aussi renfermée entre deux mers (le golfe d'Oman et le lac d'Aral). Il ne manque guère ici que les quatre animaux de la bouche desquels s'épanchent les quatre fleuves. Cependant, si les fragments d'origine persane restent muets à cet égard, en

indiqué dans mon rapport sur ses travaux philologiques relatifs à la langue zende (*Mém. de l'Acad. d'Amiens*, vol. de 1835, p. 510-2), et il paraît avoir accueilli mon opinion motivée, si j'en juge par une note de mon savant ami M. Alfred Maury, aujourd'hui membre de l'Institut, insérée dans son *Histoire des religions de la Grèce antique*. (Voyez *Ibid.*, I, p. 79, note 2).

(1) Voyez *Zend-Avesta*, II, p. 365, et Anquetil, *ibid.*, I, 2e partie, p. 88, note 6.

(2) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 85, note 9 et p. 246; II, p. 165-6; 367-9 et 399. — M. E. Burnouf, *Yaçna*, p. 440-2 et note 296, lisait *Ardvîçoûra* au masc. Mais plusieurs manuscrits portent *Ardvî-çoûrâ* au fémin. J'adopte cette lecture après M. Martin Haug qui ajoute à ce nom composé l'épithète zende *Anâhitâ*, devenne l'*Anahid* des Perses. Voyez son opuscule intitulé : *Das erste kapitel des Vendîdâd*, p. 11-2 et 24.

(3) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 156; II, p. 70, 150-4, 217, 363, 398, 403-4.

(4) *Ibid.*, I, 2e partie, p. 88, note 3; p. 263-4; II, p. 26, 145, 221.

(5) *Ibid.*, II, p. 165, avec la note 1. Comparez *ibid.*, I, 2e partie, p. 269-70 et 275-8.

revanche ils nous parlent soit de quatre oiseaux célestes placés dans le Gorotman ou l'Albordj céleste (1), soit de quatre grandes étoiles sentinelles du firmament, placées aux quatre points du ciel et chargées de la garde de quatre planètes remarquables (2). Enfin M. E. Burnouf a retrouvé dans le Zend-Avesta quelques vestiges des trente-deux génies gardiens de l'horizon (3), de même que M. Schmidt en avait découvert d'autres traces dans la tradition mongole où ils forment avec *Khormouzda* (c'est-à-dire avec Ormuzd), la troupe des *Trayastrincha-dêvas* ou trentre-trois dieux brâhmaniques (4).

Du reste, rien de précis, rien de déterminé sur la situation du merveilleux Albordj, non plus que sur les noms et les directions des quatre grands cours d'eau qui en découlaient. Le Boundehesch semble même réduire les quatre fleuves à deux seulement qu'il nomme l'*Arg-roud* et le *Véh-roud*. Il les présente comme sortant du trône d'Ormuzd pour s'écouler l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest (5), et les distingue des deux fleuves terrestres portant les mêmes noms qu'il place à la tête de ses dix-huit rouds ou cours d'eau de la terre d'Iran (6). A la manière dont il en parle, on dirait qu'il y a eu débat chez les Perses entre ces deux fleuves pour la primauté, de même que, chez les Indiens, entre le Gange et l'Indus. En effet, le Véh-roud y a le pas sur l'Arg-roud; mais avec cette mention qu'Ormuzd aime toujours ce dernier et *qu'il l'a connu avant tous les autres rouds* (7).

L'Albordj des Mazdayaçnas était à la fois mythique et réel,

(1) *Ibid.*, I, 2ᵉ partie, p. 229 ; II, p. 228.
(2) *Ibid.*, II, p. 349.
(3) *Yaçna*, p. 340-6.
(4) A. Rémusat, dans le *Foe-koue-ki*, p. 65.
(5) *Zend-Avesta*, II, p. 361, 370 et 390.
(6) *Ibid.*, II, p. 391.
(7) *Ibid.*, II, même page.

général ou particulier. Au premier cas, il répondait aux *Lôkalôkas* des Brâhmanes et aux monts *Kaf* des Mahométans, c'est-à-dire qu'il désignait une rangée circulaire de montagnes que l'on supposait environner la terre (1). Au second cas, il désignait un groupe montagneux plus circonscrit, mais dont la situation n'est pas clairement déterminée. Les Perses modernes placent celui-ci tantôt dans les monts Balkan, situés sur les côtes orientales de la mer Caspienne, près du désert de Kharizm ou Khovaresm, tantôt dans les monts *Arvand*, *Ervend*, *Alvand*, *Elvend*, *Albours* ou *Elbours* médiques, qui s'étendent parallèlement aux côtes méridionales de la même mer, tantôt enfin dans les monts du Causase Géorgien qui s'élèvent au sud-ouest de cette mer intérieure, et parmi lesquels on remarque un mont *Albrouz* ou *Elbrouz* (2). Ces divergences ne prouvent qu'une seule chose, à savoir : que les Aryas de la Bactriane, en contournant la mer Caspienne à l'est, au sud et à l'ouest, ont voulu y retrouver la montagne sacrée de l'*Airyanem-Vaêdjô*, en pehlvi *Iran-Védj*, leur ancienne patrie, la première région créée pure par Ormuzd, arrosée par l'*Arg-roud* et bornée par l'Albordj. On verra plus loin qu'ils en ont fait autant à l'égard de plusieurs de leurs anciens fleuves orientaux dont ils ont transporté les noms à des fleuves du midi et de l'occident, entre autres au Tigre, à l'Euphrate et à l'Araxe.

Anquetil-Duperron (3) et après lui Gunther Wahl (4) et Saint-Martin (5), trompés par une vague indication du Bound-

(1) *Ibid.*, II, p. 357 et 365.

(2) *Ibid.*, I, 2ᵉ partie, p. 222, note 1, et II, p. 78. — E. Burnouf, *Yaçna*, p. 261.

(3) *Zend-Avesta*, I, 2ᵉ partie, p. 5, avec les textes de renvoi.

(4) *Altes und neues Vorder und Mittel Asien*, p. 859.

(5) *Mémoires sur l'Arménie*, I, p. 269-71.

ehesch (1), plaçaient cet *Airyanem-Vaêdjô*, contigu au *Berezatgairi*, dans l'Aderbaïdjan ou *Médie-Atropatène* des anciens (2), et l'*Ariéma*, patrie supposée de Zoroastre, dans la ville d'Ourmiâh, située entre des montagnes escarpées à l'ouest du lac du même nom. Mais cette hypothèse, déjà rejetée par Rhode, Herder, de Hammer, Heeren et Salverte (3), ne peut plus se soutenir en présence des savantes discussions d'E. Burnouf (4). Il est maintenant avéré que le mot zend *Airyanem*, syncopé en *Airan* et *Iran*, et celui d'*Airyaman*, abrégé en *Ariéma*, ne désignent ni la ville d'Ourmiâh, ni à plus forte raison l'Arménie elle-même, malgré la ressemblance des dénominations, et que si le second ethnique qui, en sanscrit, est l'un des noms du soleil (5), s'applique en zend à nn pays quelconque, ce pays doit être cherché au nord-est, bien plutôt qu'au sud-ouest de la mer Caspienne, c'est-à-dire vers les contrées où Pline mentionne des scythes *Aramæi*, des *Arimaspi*, des *Ariacæ*, des *Antariani*, des *Arizantes* (6). Rhode l'avait vu tout le premier (7), mais E. Burnouf l'a démontré.

En se plaçant au nord-est de la Caspienne, faut-il avec E. Salverte (8) remonter jusqu'au bassin du Sara-Sou et du

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 410.

(2) Sur les diverses formes anciennes et modernes de cet éthnique, voyez Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, I, p. 128-9.

(3) Voyez l'analyse de leurs objections dans les *Religions de l'Antiquité*, I, 2e partie, p. 679-83, et pour les développements Heeren, *du Commerce et de la politique des anciens*, I, p. 204, 421-4 et 430-8, et E. Salverte, *des Noms propres d'hommes et de peuples*, II, p. 458-80.

(4) *Yaçna*, p. 248-55; *note et éclairc.*, p. CV-VII, et *addit. et correct.*, p. CLXXXI-V.

(5) C'est-à-dire qu'il y désigne l'un des douze *Adityas* ou soleils de l'année prenant les formes des douze astérismes qu'ils parcourent chacun durant un mois.

(6) E. Burnouf, *Ubi Suprà*, p. CV et suiv.

(7) *Die heilige Sage des Zend Volkes*, p. 85.

(8) *Traité des noms propres d'hommes et de peuples*, II, p. 461.

Yar-Iakchi, par 49°20′ de latitude boréale, sous prétexte que, dans l'Iran-Védj, selon le Boundehesch, le plus long jour d'été égalerait les deux plus courts jours d'hiver, et la plus longue nuit d'hiver les deux plus courtes nuits d'été (1)? Ou, qui pis est, faut-il avec le docteur Haug (2) s'enfoncer beaucoup plus au Nord dans la Sibérie, par la raison que, d'après le Vendîdâd-Sadé, l'Iran-Védj n'aurait que deux mois d'été sur dix mois d'hiver (3)?

Les rapports signalés par le critique français entre le jours et les nuits d'hiver et d'été, quant à leurs durées respectives, s'appliqueraient également bien aux bassins de la haute Irtyche et de la haute Angara, pays des anciens Arimaspes qui exploitaient les mines d'or des monts Altaï, ce qui nous ramènerait au système de Wilford sur l'identification de la *Bhadrâ* des Pourânistes ou avec l'Obi ou avec l'Iénissey. D'ailleurs le Boundehesch n'applique point sa remarque à l'*Iran-Védj*. Il fait sans doute allusion à quelque contrée septentrionale du monde habitable, c'est-à-dire à l'un des sept *Karchavares* (pays cultivés) de la terre entière, plutôt qu'à l'un des sept *Aklim* ou climats du *Qaniratha-Bâmi* (haut char orné) ou empire d'Iran, analogues les uns aux sept *Dvîpas* indiens du monde et les autres aux sept *Varchas* de l'Inde. Car la cosmographie des Perses ressemblait en beaucoup de points à celle des Hindous (4).

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 398.

(2) *Das erste kapitel des Vendîdâd, uebersetst und erlautert*, p. 9 et 24-5; ou dans Bunsen, *Œgyptens Stelle in der Weltgeschichte*, dernier volume, p. 123 et 128-9.

(3) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 265.

(4) Voyez là-dessus, entre autres textes du *Zend-Avesta*, cités à la table des matières aux mots *Keschvars* et *Khounnerets*, le fragment persan rapporté *ibid.*, I, 2e partie, notices, p. XXX.

A l'égard des dix mois d'hiver et des deux mois d'été de l'Iran-Vêdj, relevés par le critique allemand, cette vague indication du Vendîdâd ne suffit pas pour reléguer ce pays dans la Sibérie. En effet, les rapports des voyageurs constatent que la température annoncée convient tant au grand qu'au petit plateau de *Pamer* ou *Pamir* (1), situés l'un et l'autre entre la grande et la petite Boukharie, ou plus généralement à la chaine méridienne des *Bélour-Tag* (monts des cristaux), ou *Boulyt-Tag* (monts des nuages), quoique cette chaîne, prise dans sa plus grande longueur, ne s'étende du Sud au Nord que depuis le 36° degré 1/2 jusqu'au 42° degré 1/2 de latitude boréale.

C'est donc avec raison que MM. Chr. Lassen (2) et H. Kiepert (3) placent l'ancien Albordj des Bactro-Médes ou des Médo-Perses entre les sources de quatre grands fleuves dont il est le réservoir commun, savoir : l'Iaxarte au Nord, le Kachgar-Tarîm à l'Est, le Kameh-Indus au Sud et le Pendj-Oxus à l'Ouest. Aussi l'Albordj est-il appelé deux fois *nombril* des eaux (4), en zend *Nafedhrô apâm*, en sanscrit *Nâbhi apâm* (latin *Umbo aquarum*) (5), qualification précieuse qui s'ap-

(1) *Hiouen-Thsang*, I, p. 271 et 437. — Song-Yun, dans *Asie centrale*, II, p. 458. — A. Burnes, *Travels into Bokhara*, II, p. 207.

(2) *Ind. Alterth.*, I, p. 526-7.

(3) Carte du premier volume de l'*Ind. Alterth.*, et mémoire particulier ayant pour titre : *Ueber die Geographischen Anordnung der namen Arischer Landschaften in ersten fargard des Vendîdâd*, et analysé dans les *Monathsberichte der kœniglichen pruss. Akad. der Wissenschaften zu Berlin, auss dem Jahre* 1856, p. 621-47. — Le docteur Haug lui a répondu dans un article de journal où il n'a fait que maintenir son premier système.

(4) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 255 ; et II, p. 264. — Voyez là-dessus le *Yaçna*, p. 247 et suiv.

(5) C'est dans le même sens que Philostrate, *Vie d'Apollonius de*

plique très-bien au point de partage de tous les cours d'eau qui descendent des Mouz-Tag (monts de glace) et des monts Bélour.

M. E. Burnouf s'arrêtait plus particulièrement à la première de ces deux chaînes dont le point culminant paraît être le *Terek-Tag* qui unit les monts Belour, d'un côté, aux *Asférah-Tag* ou *Isférah-Tag* du nord de la Sogdiane et, de l'autre, aux *Thian-Chan* ou *Tengri-Tag* (montagnes célestes) du nord de la petite Boukharie. Des deux flancs de ce groupe, tournés l'un au Nord-Ouest et l'autre au Sud-Est, s'échappent diverses sources du Sir-daria-Iaxarte et du Kachgar-daria-Tarîm. Ce serait là le plus ancien Albordj, celui que le Boundehesch appelle tantôt *Tireh-Albordj* et tantôt *Haut-Houguer* (1), en zend *Berezô Houkairya*, le haut (mont) aux belles formes (2). Entre les deux fleuves ci-dessus rappelés, notre grand philologue ne disait rien du second et insistait beaucoup sur le premier. Il considérait celui-ci comme le fleuve de l'*Airyanem-Vaêdjô*, dans lequel Ahriman avait produit la grande couleuvre, mère de l'hiver et du froid (3), ce qui indique que, dans sa pensée, cette région devait répondre à la vallée du haut Iaxarte, appelée *Çaka-Dvîpa* par les Brâhmanes Σάκων ἔισις par Ptolémée et *Sakita* par Danville (4).

Cependant M. E. Burnouf semblait admettre un second

Tyane, III, 3, appelle le Mêrou des Indiens τῆς ἰνδικῆς Ὀμφαλός. C'est aussi ce me semble, à ce nombril indien des eaux que le poète védique *Dirghatamas* fait allusion dans un texte, d'ailleurs assez obscur, diversement traduit par M. Langlois (Rig-Vêda, I, p. 387, st. 33) et Wilson (Rig-Vêda, II, p. 138, st. 33).

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 357 et 365.

(2) E. Burnouf, *Journal Asiat.*, 4e série, V, p. 261-2.

(3) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 264-5.

(4) Voyez *Yaçna*, add. et corr., p. CLXXXV. — A la p. CX des *notes et éclairc.*, il suppose l'Iran-Vêdj placé à une latitude plus élevée que la Sogdiane *ou tout au moins sous le même parallèle*.

Albordj moins septentrional, et appelé en zend ***Ouçadarena***, en pehlvi ***Hôçaddstâra*** (Anquetil ***Hoschdaschtar***), c'est-à-dire dépositaire de l'intelligence (1), montagne que le Boundehesch place dans le ***Sistan*** ou Sedjestan (2), la ***Sakastane*** d'Isidore de Kharax. Anquetil traduit le composé zend ***Ouçadarena*** par montagne de vie et déclare que c'est l'Albordj (3). On ne retrouve cette montagne Hoschdaschtar ni dans le Sistan ni dans une province de la Perse plus septentrionale, et M. E. Burnouf n'osait en fixer la position (4). Peut-être faut-il la placer dans la chaîne méridienne des Belour-Tag au nord du Pouchtigour, mont de la nourriture ou de la prospérité, vers les monts de Pamir, d'où s'échappent à l'Est deux affluents du Tarîm, au sud le Kameh-Indus, à l'ouest le Pendj-Oxus et au nord-ouest un bras du Sir-daria-Iaxarte. Il se pourrait toutefois qu'elle appartînt à la chaîne plus méridionale des Hindoukouch (monts indiens), qui, au Nord, tient aux Belour-Tag par le ***Pouchtigour*** et, au Sud, aux Soulaiman-Kôh (monts de Salomon) par le Kôh-i-Baba (père des montagnes). Le Boundehesch désigne celle-ci par les noms d'***Aprasin, Aphrasin, Paresin, Paresch*** ou ***Parès,*** selon les transcriptions d'Anquetil (5), et d'après celles de Müller ***Arpârçin***, pour ***Harpârcin*** (montagne persique), ***Pârçin*** (persique) et même ***Parç*** (6), comme sur les inscriptions cunéiformes (7).

(1) *Yaçna*, p. 412-8.

(2) *Zend-Avesta*, II, p. 364 et 366.

(3) *Ibid.*, I, 2e partie, p. 88, avec la note 3, et II, p. 322.

(4) *Yaçna*, p. 416.

(5) *Zend-Avesta*, II, p. 365, 399.

(6) *Journal Asiat.*, 3e série, VII, p. 337. Cette chaîne est évidemment le Paropamise ou mieux Paropanise des Grecs dans lequel existait une ville de *Parsia*, aujourd'hui *Persah*. Voyez Lassen, *Ind. Alterth.*, III, p. 127 et 134-5.

(7) E. Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadan*, p. 86.

Ce livre la qualifie de *chef de toutes les montagnes après l'Albordj* (1), et il en fait découler quatre fleuves de l'Iran, le *Balkh-roud*, le *Mórou-roud*, le *Haró-roud* et l'*Itomand-roud* (2), sans compter ceux des pays voisins qui n'intéressaient pas son auteur.

Ce second Albordj, tout indéterminé qu'il est, aurait donc sous l'aspect hydrographique la même importance que le premier. Mais il a un autre mérite sous le point de vue zoroastrien. Il était, en quelque sorte, le Sinaï ou le Mêrou des Mazdayaçnas, c'est-à-dire la montagne où Ormuzd, à l'exemple de Jehovah et de Brahmâ, avait décrété son décalogue. « C'est du haut de cette montagne, remarque le profond » commentateur de l'Yaçna, qu'a été promulguée la parole » sainte, comme le démontre le texte de l'Iescht d'Ormuzd » où, pour posséder la parole (Mauthra), le Parse invoque » l'intelligence d'Ormuzd ; pour la réciter, la langue d'Ormuzd; » pour la promulguer, la montagne dépositaire de l'intelli- » gence (3). » L'Ouçadarena (que ce soit le *Pouchtigour* ou le Kôh-i-Baba ou quelque mont intermédiaire), répondait sans doute au groupe montagneux où le législateur des Perses s'était retiré dans une caverne, selon la tradition des Guèbres, pour y converser avec Ormuzd et méditer la loi de réforme qu'il voulait donner aux Mazdayaçnas (4). Malheureusement cette tradition ne nous apprend pas mieux que le Boundehesch la véritable situation des montagnes désertes où Zoroastre

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 364.

(2) *Ibid.*, II, p. 392-3.

(3) *Yaçna*, p. 418.

(4) Dans le Vendidâd (*Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 431), Ormuzd dit à Zoroastre : « J'ai répondu aux différentes questions que vous m'avez » faites sur la montagne, » c'est-à-dire sur l'Albordj, selon le traducteur Anquetil, *ibid.*, p. 22, note 1.

passa dix ou vingt années de sa vie (1). Tout ce que l'on sait, c'est qu'elles étaient voisines de la Perside, et encore est-ce par un Grec qu'on le sait (2).

M. Lassen semble porté à étendre le premier Albordj jusqu'à la partie de la chaîne parallèle du Kouen-Lun d'où s'échappent au nord-ouest le Yarkand-Daria et au sud-est le Chayouk, affluent oriental de l'Indus supérieur, plus important, selon lui, que le Kameh, affluent occidental du même fleuve (3). Mais il raisonne ainsi au point de vue brâhmanique, plutôt qu'au point de vue iranien; car, lorsqu'il arrive à celui-ci, il ne craint pas de placer les plus anciennes demeures des Mazdayaçnas tant à l'est qu'à l'ouest du Belour-Tag. Il va même plus loin : il conjecture que les Indiens en ont conservé quelque souvenir, puisque, dans leur cosmographie mythique, ils placent dans ces contrées l'origine commune des quatre ou des sept grands fleuves du *Djamboudvîpa* ou du monde habitable (4).

De son côté, M. H. Kiepert n'hésite pas à identifier le *Vindousaras* du Râmâyana avec le *Sir-i-Koul* du plateau de Pamir et à placer l'*Airyanem-Vaêdjô* dans le Belour-Tag, entre les sources de l'Iaxarte au Nord, du Tarîm à l'Est, du Kameh au Sud et de l'Oxus à l'Ouest (5). Le docte géographe n'ose pas d'ailleurs se prononcer sur le point de savoir si l'Iran-Védj est le berceau primitif de la race Iranienne, ou si cette race a pris pour son point de départ la plus ancienne station dont elle se souvenait, réserve circonspecte, approu-

(1) Voyez là-dessus *la Vie de Zoroastre*, par Anquetil, dans le *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 22-9.

(2) Eubulus, dans Porphyre, *de Antro nympharum*, c. VI.

(3) Voyez son *Ind. Alterth.*, I, p. 20-1, 587, note 2, et 846.

(4) Lassen, *ibid.*, I, p. 21 et 527.

(5) Voyez sa carte de l'*Ind. Alterth.*, et celle du mémoire cité ci-dessus, ainsi que les p. 630-1 du volume qui en contient l'analyse.

vée par M. E. Renan (1), mais que MM. Lassen (2) et E. Burnouf (3) n'auraient probablement pas faite, eux qui traduisaient *Airyanem-Vaêdjô*, non point par *Iran pur*, comme Anquetil (4) et le docteur Haug (5), mais bien par l'*Airyana* notre *patrie*, notre *pays d'origine* (6).

Ces vues d'ensemble s'appliquent aux Aryas de l'Inde aussi bien qu'aux Aryas de la Perse. Examinons-les d'abord relativement à ceux-ci. Nous reviendrons ensuite à ceux-là.

Dans ces derniers temps, le vaste plateau de Pamer ou de Pamir a appelé d'une façon particulière l'attention des ethnographes, et surtout celle de M. A. de Humboldt (7). C'est de là, en effet, que découlent les quatre grands cours d'eau ci-dessus désignés. Cette région alpestre, fort célèbre en Asie, est d'ailleurs très-peu connue en Europe. Les voyageurs qui l'ont parcourue (8), et ceux qui en ont approché plus ou

(1) *De l'origine du langage*, 2e édit., p. 227.

(2) *Zeitschrift für die Kunste des Morgenlandes*, VI, p. 29.

(3) *Journal Asiatiq.*, 4e série, V, p. 286-8.

(4) *Zend-Avesta*, passim.

(5) *Das erste kapitel des Vendîdâd* etc., p. 9 et 25 du tirage à part.

(6) Le premier terme, *Airyanem*, paraissant être un adjectif préposé au second, *Vaêdjô*, qui, de son côté, semble être employé comme substantif neutre, il eût été mieux, ce me semble, de traduire *patrie aryenne*, dénomination équivalente à celle d'*Airya-n-anm Vaêdjô*, patrie des Aryas, au lieu de faire de *Vaêdjô* un appositif d'*Airyanem*, considéré comme substantif. — Du reste, M. Lassen, *Ind. Atterth.*, I, p. 6, note 4, compare avec juste raison le nom actuel de l'Aderbaïdjan à son nom zend hypothétique *Athrô-Vaêdjô*, en grec *Atropatène*, c'est-à-dire patrie du feu, suivant Strabon, *Géogr.*, XI, c. 18.

(7) Voyez son *Asie centrale*, II, p. 374-412.

(8) Ils sont au nombre de quatre dont deux Chinois, Song-Yun et Hiouen-Thsang (VIe et VIIe siècles de notre ère), et deux Européens, Marco-Polo (XIIIe siècle) et le lieutenant Wood (1838).

moins (1), en parlent comme du lieu le plus élevé de la terre et nommé pour cette raison *Bâm-i-Dounyâ*, faîte du monde (2), ayant au centre un grand lac en forme de croissant, réputé source des quatre fleuves en question et appelé *Sar-i-Koul* ou *Sir-i-Koul*, mot hybride, selon toute apparence, écrit de vingt manières différentes et dont la vraie orthographe est aussi difficile à démêler que sa signification originelle (3).

La tradition qui fait sortir de ce lac les quatre fleuves ou leurs bras principaux est constante parmi les indigènes. Elle est attestée par Wood (4) et surtout par A. Burnes, qui l'accepte comme vraie après informations prises (5). Elle est pourtant inexacte, car, ainsi qu'on l'a vu à la 1.re section, le Narîm-Iaxarte vient du lac Issikoul, par 42°30′ de latitude boréale; le Tachbalik-Kachgar-daria-Tarîm du lac Karakoul, par 38°50′ ou 56′, et le Kameh-Khoaspe-Indus du lac Hanou-Sar, par 36°30′. Il n'y a guères que le Pendj-Oxus et un bras du Yarkand-daria-Tarîm qui sortent du Sir-i-Koul, situé par 37°27′, selon la supputation de Wood, par 38°40′, suivant celle de Burnes, et par 39°10′, d'après celle de Macartney (6),

(1) Tels que Macartney, Elphinstone, A. Burnes, A. de Humboldt et W. Moorcroft.

(2) Wood, *Journey to the source of the river Oxus*, p. 332, 354, 359.

(3) La table des dix premiers volumes de l'*Erdkunde* de Ritter en présente dix-sept formes plus ou moins altérées. Dans le nombre, je remarque celles de *Dsarikkul*, *Surikkol*, *Surikgol*, qui peuvent faire songer à un composé arabe persan ou turc *Tsarik-Koul*, lac secourable, car le Boundehesch dit que la source Ardouisour qui coule au Midi sur l'Albordj est *secourable* du haut de cette montagne (*Zend-Avesta*, II, p. 368 avec la note 7). Mais l'exact Wood écrit constamment *Sir-i-Koul*, d'après la prononciation des indigènes, et ce mot, ainsi orthographié, appelle d'autres interprétations. J'y reviendrai tout-à-l'heure.

(4) *Ubi Suprà*, p. 356-8.

(5) *Travels into Bokhara*, II, p. 180.

(6) Voyez là-dessus l'*Asie centrale* de M. A. de Humboldt, II, p. 403-6.

si tant est que le *Surik-Koul* du dernier, le *Dsarikoul* ou *Sarikol* du second et le *Sir-i-Koul* du premier désignent un seul et même lac. Le docte Ritter ne croyait pas à cette identité et préférait admettre au moins quatre lacs de ce nom, le premier au passage du Terek-Tag, le second dans les monts Belour, le troisième sur le (petit) plateau de Pamir et le quatrième sur les frontières du Badakchan (1).

Ces divergences de nom et de latitude ont induit de savants géographes à penser que le mot *Sarikoul* ou *Sirikoul* est un terme commun désignant un lac en général (2). J'en conclus qu'à ce titre il aura été appliqué aux lacs Issikoul, Karakoul et Hanou-Sar ; mais que, comme il était plus particulièrement le nom de celui qui donne naissance à l'Oxus (nom que Wood, par parenthèse, transcrit constamment *Sir-i-Koul* (3), les indigènes, trompés par la ressemblance équivoque des dénominations, auront cru que les quatre fleuves dérivaient du même lac. Et, en effet, il paraît y avoir eu confusion 1° entre le Sir-i-Koul du Pendj et le Hanou-Sar du Kameh, les deux lacs étant entièrement semblables (4) ; 2° entre le même Sir-i-Koul et le Karakoul, en ce qu'ils semblaient tous deux pères de la rivière de Serakol, affluent du Yarkand-

(1) Voyez entre autres textes de l'*Erdkunde*, III, p. 649 et VII, p. 488-9.

(2) Ritter, *Erdkunde*, VII (ou *Asien* V), p. 489 ; A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 407.

(3) Le premier et le dernier terme de ce nom sont liés entre eux par la particule *i*, signe du génitif en arabe, en persan et en turc. Ces deux mots ont des significations très-analogues. *Koul*, *kol*, *goul*, *gol*, *gheul* veulent dire amas d'eau, étang, lac, dans les langues tartares, tandis que, dans les idiômes aryens, *sar*, *ser*, *sir*, *sur* signifient source, eau, rivière, fleuve. On peut donc traduire *lac des fleuves*. Mais comme *ser* ou *sir* en persan, exprime aussi l'idée de tête, chef, cime, etc., on pourrait également rendre ce composé par *chef des lacs*. Le lecteur choisira.

(4) Wood, *Ubi Suprà*, p. 360.

daria-Tarim, le second lui donnant naissance et le premier lui livrant passage à travers ses flots (1); 3° entre le Karakoul et le Riang-Koul, sources d'un affluent de l'Oxus, appelé rivière de Karateghin (2); 4° entre le Surik-Koul de Macartney et le Touzkoul de Klaproth, placés tous deux à 39°10' de latitude boréale et réputés sources l'un du Peudj-Oxus, et l'autre de son affluent le Chiber ou Adem-Kouch (3), et 5° entre ce Touzkoul du plateau de Pamir d'où pourrait bien sortir au Nord le bras méridional de l'Iaxarte, et le Touzkoul, Issikoul ou Temourtou du Mouz-Tag d'où s'échappe le bras septentrional du même fleuve (4).

Quoi qu'il en soit de ces conjectures sur l'origine de la tradition iranienne des quatre fleuves, considérés comme sortant d'une seule et même source, l'importance reconnue que les Bactriens attachaient à leur grand fleuve Oxus a dû leur suggérer l'idée de faire jouer au lac Sir-i-Koul un rôle tout semblable à celui que les Indiens attribuaient au Manassarovar. Pour rester dans le vrai, il faut avec MM. Wood (5) et A. de Humboldt (6), substituer à ce lac le plateau qui le supporte. On a ainsi un *Mérou* boukharien plus septentrional et même plus exact que le *Mérou* tubétain. Les pélerins boudhistes de la Chine ne l'entendent pas autrement. Song-Yun parle d'une montagne de *Poi* formant plateau et ayant au centre un lac (7) habité par un dragon venimeux (objet d'une

(1) W. Moorkroft, *Travels in Himâlaya,* etc., I, p. 376; II, p. 271.

(2) Voyez là-dessus Ritter, *Erdkunde*, VII, p. 492.

(3) Voyez l'art. *Djihoun* du *Diction. géogr. universel.*

(4) Voyez ci-dessus, 1re section, p. 86-7.

(5) Wood, *Ubi Suprà*, p. 356-8.

(6) *Asie centrale*, I, p. 163; II, p. 404.

(7) Ce plateau et ce lac sont-ils ceux dont parle Hiouen-Thsang, comme le suppose M. A. de Humboldt, *Ubi Suprà*, II, p. 390, ou bien se rapportent-ils à la ville de Tachbalik et au lac Karakoul, ainsi que le pense M. Ritter, *Asien*, III, p. 499?

tradition de désenchantement mythique (1), et dit que ce sommet qui semble situé à la moitié de la hauteur du ciel, est appelé le milieu entre le ciel et la terre (2). Ce dragon venimeux n'est peut-être pas sans rapport avec la grande couleuvre, mère de l'hiver et du froid, produite par Ahriman dans le fleuve d'Airyanem-Vaêdjô, selon la tradition des Perses (3). Mais la montagne de Poi rappelle mieux le *Souméroù* des Indiens, surnommé *Mahâ-Pantha* ou grand chemin du ciel (4). De son côté, Hiouen-Thsang déclare que la vallée de Po-mi-lo ou de Pho-mi-lo (le plateau de Pamir) est située entre deux montagnes neigeuses et forme le centre des monts Tsoung-Ling (monts des oignons), c'est-à-dire des monts Belour; car les Chinois, au lieu de restreindre les Tsoung-Ling aux montagnes transversales qui, au Sud-Est, relient l'Hindou-Kouch au Kouen-Lun, les étendent vers le Nord à toute la chaîne méridienne des Belour-Tag. Il ajoute qu'au centre de cette vallée il y a un grand lac (5) qui est situé au milieu du *Tchen-pou-Tcheou (Djambou-Dvîpa)* sur un plateau d'une hauteur prodigieuse, et que ce lac, dans la partie qui va du Sud au Nord, correspond au lac Aneou (Anavatapta) (6). Wood (7) et Moorkroft (8) annoncent à leur tour que le lac Sir-i-Koul est très-vénéré tant par les indigènes (les Kara-Kirghiz) que par les peuples voisins: nouveau trait de conformité avec le Manassarovar. Le second rapporte même qu'au

(1) M. Stan. Julien a traduit cette légende dans l'*Asie centrale* de M. A. de Humboldt, II, p. 456-8.

(2) Dans l'*Asie centrale*, p. 292.

(3) *Zend-Avesta*, I, 2[e] partie, p. 264.

(4) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 50.

(5) *Hiouen-Thsang*, I, p. 271-3 et p. 437-8.

(6) C'est-à-dire au Manassarôvar. Voyez ci-dessus, 1[re] section, p. 26.

(7) *Ubi Suprà*, p. 342.

(8) *Travels in Himâlaya* etc., II, 271-2.

milieu il y a une île réputée le séjour des *Djins* et des *Péris*, et au centre de cette île une maison décorée par les Tubétains de têtes et de queues de Yaks, avec des pavillons à ses quatre côtés. Il parle des superstitions qui s'y pratiquent ou s'y rattachent, et rapporte que les indigènes montrent aux environs les ruines d'un ancien fort, bâti, suivant eux, au temps d'Afrasiab, ce roi du Touran si célèbre dans les légendes persanes (1). Enfin, le premier déclare avoir découveet dans les contrées voisines plusieurs vestiges du culte du feu par les Guèbres ou sectateurs de Zoroastre (2). D'un autre côté, on n'ignore pas que les Tadjiks qui parlent le persan sont encore répandus dans la petite Boukharie, presque autant que dans la grande (3), et qu'au VIIe siècle de notre ère, la religion des Mazdayaçnas dominait parmi les Turcs de ces régions (4).

Ces circonstances me déterminent à prendre le plateau de Pamir pour l'*Airyanem-Vaêdjô* des livres zends, c'est-à-dire pour le berceau de la race iranienne, pour la patrie originelle des Aryas de la Perse (5). D'un côté, en effet, Ammien-Marcellin plaçait des *Ariani* entre les Sères (à l'Est) et les Paropamisades (à l'Ouest), en faisant observer que ces peuples étaient exposés aux souffles de l'Aquilon (6), ce qui convient aux habitants du plateau de Po-mi-lo, tel que le

(1) Moorkroft, II, p. 271-3.

(2) Wood, p. 333.

(3) A. Rémusat, *Histoire de la ville de Khoton*, préface, p. XIV et suiv. — Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 239. — Ritter, *Asien*, V, p. 511-28. — A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 412. — Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 527.

(4) *Hiouen-Thsang*, I, p. 56. Selon le savant traducteur, p. XLVII, les Turcs dominaient alors, depuis un demi-siéle, de la région de l'Iaxarte à celle de l'Hindou-Kouch.

(5) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 263-5.

(6) Voyez p. 381, édit. Vales.

décrit Hiouen-Thsang (1). D'un autre côté, Kalhana, historien du Kachmîr, rapporte que, suivant quelques-uns, un roi de cette vallée, nommé Lalitâditya, qui régnait au VII[e] siècle de notre ère, ayant porté la guerre au nord de son empire, y était mort par la chûte subite de grands tourbillons de neige, dans la région appelée *Aryânaka* (2), texte qui, comme l'a très-bien vu M. Troyer, reporte l'*Aryânaka* dans les monts Belour (3). Or, le mot sanscrit *Aryânaka*, privé de son suffexe *ka*, paraît identique au zend *Airyanem* pour *Aryanam*, terme qui, suivi de *Vaêdjô*, veut dire, chez les Perses, *patrie aryenne*, mais qui, employé seul, désigne la totalité des provinces de l'Iran (4).

Il est vrai que MM. E. Burnouf et Lassen inclinaient à reporter l'Airyanem-Vaêdjô au nord-ouest du plateau de Pamir, vers les sources de l'Iaxarte, en se fondant sur cette considération que les trois contrées qui suivent celle-là dans le Vendîdâd sont: *Çoughdhâ*, *Môurou* et *Bâkhdhî*, c'est-à-dire la Sogdiane, la Margiane et la Bactriane, et non *Bâkhdhî*, *Môurou* et *Çoughdhâ* (5). Mais on peut répondre que les Aryas de la Perse, émigrant du Bolor vers l'Ouest avec leurs troupeaux, leurs chariots et leurs bagages, ne devaient pas s'engager dans les deux passages de Pamir et de Sir-i-Koul, entre le 37[e] et le 39[e] degrè de latitude boréale, peu praticables pour des armées expéditionnaires, et qu'il ne leur restait à prendre que la route des grandes caravanes, située par 41' 1/2

(1) I, p. 271 et 437.

(2) *Râdja-Tarangînî*, liv. IV, sl. 367, t. II, p. 159 de la traduction française.

(3) *Ibid.*, II, p. 509. Le savant traducteur y montre que la tradition mentionnée par Kalhana a été suivie par Aboul-Fazil (II, p. 157-65).

(4) Strabon, liv. XI, c. 11. — *Yaçna*, *not. et éclairc.*, p. CX.

(5) E. Burnouf, *Yaçna*, *not. et éclairc.*, p. CX, et *add. et correct.* p. CLXXXI-V. — Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 6 et 526-7.

entre les districts de Kachgar et de Khôkand, en traversant le Kachgar-Dabahn ou col de Kachgar, au lieu nommé autrefois la tour de pierre (Lithinos-Purgos), et aujourd'hui le trône de Salomon (Takth-i-Soulaiman) (1).

Il est vrai encore que le fleuve dans lequel Ahriman, selon le Vendîdâd, a produit la grande couleuvre, mère de l'hiver et du froid, semble répondre à l'Iaxarte dont le nom arabe *Sirr,* froid excessif (2), rappelle le nom sanscrit de la *Çîtâ,* l'*engelée;* mais nous avons vu que les Bouddhistes appliquaient cette seconde dénomination au fleuve Tarîm qui la méritait par la froideur de ses eaux au sortir des montagnes neigeuses. Le Pendj-Oxus pouvait aussi se l'arroger, si l'on s'en rapporte aux relations chinoises compulsées par Klaproth. En effet, on y raconte que sa source est cachée totalement sous des glaces compactes, sans aucune fente, qu'on dit épaisses de 40 longueurs de lances ou de plus de 167 mètres (3). J'en dirai autant du *Vakhchâb*, appelé d'abord en turc *Aksou*, eau blanche comme la neige qu'il charrie, puis *Sourkh-âb,* eau rouge, à cause de l'or qu'il roule dans ses flots. Il semble même qu'on puisse appliquer à celui-ci le nom pehlvi de *Dâredjé*, que le Boundehesch donne au fleuve de l'Iran-Vêdj (4); car, en arabe, ce mot, sous la forme *Deredjè,* signifie marche, échelon, degré, et le Vakch-âb, après sa réunion avec le Karateghin, court entre des précipices et tombe de rocher en rocher avec beaucoup de fracas (5).

(1) Tous les géographes sont d'accord là-dessus, Heeren, Klaproth, Ritter, A. de Humboldt, Lassen, etc.—Voyez au surplus les remarques de M. Stan. Julien, dans *Hiouen-Thsang*, I, préf. p. XLVI.

(2) On l'écrit également *sir* et *syr*, ce qui rend très-douteux le sens de *grand froid*, appliqué à ce fleuve. Voyez ci-dessus la note 8 de la p. 28.

(3) Klaproth, dans le *Dict. géogr. univ.*, au mot *Djihoun.*

(4) *Zend-Avesta*, II, p. 393.

(5) Klaproth, *Ubi Suprà.*

Au surplus, il n'est pas impossible de ramener la source de l'Iaxarte sur le plateau de Pamir, si l'on consent à prendre le bras méridional de ce fleuve pour le cours d'eau auquel la glose pehlvie de l'Yaçna zend applique la qualification d'eau *Arvanda* (1). En effet, cette branche de l'Iaxarte découle au Nord, par 40° de latitude boréale, du groupe de montagnes d'où sortent au Sud, par 39°, la rivière de Karateghin, affluent du Vâkbch-âb qui, lui-même, est un affluent du Pendj-Oxus, et à l'Est, à très-peu de distance de cette rivière, le bras moyen du Kachgar-daria-Tarîm (2).

Toutefois ce *Mezzo termine* ne me paraît point acceptable. Le Vendîdâd entend parler d'un grand fleuve et non d'un simple affluent, et ce grand fleuve dont il ne donne pas le nom, devait s'appeler en zend *Ourvat-raodha*, en pazend *Ourvant-rout*, en pehlvi *Arvanda* et répondre à l'Arg-roud du Boundehesch, qui, dans ce livre, forme le pendant du *Véh-roud* (3). Or, puisque celui-ci est l'Oxus, il semble que celui-là ne puisse être que l'Iaxarte, et nous sommes ainsi reportés pour l'Airyanem-Vaêdjô au-delà du plateau de Pamir et des monts Belour.

L'objection est très-forte et mérite d'être examinée à fond.

Le Boundehesch auquel on en appelle, contient certain texte, ambigu en apparence, mais qui, rapproché de la relation de Hiouen-Thsang, écrite vers la même époque, conduit à une interprétation tout opposée.

Voici d'abord comment s'exprime l'écrivain chinois, en parlant de la vallée alpine de Pamir et de son lac central : « De la partie occidentale du lac sort un large courant qui, à » l'Ouest, s'étend jusqu'aux frontières orientales du royaume

(1) *Yaçna*, texte, p. 248.
(2) Klaproth, *Ubi Suprà*.
(3) *Yaçna, addit. et correct.*, p. CLXXXI-V.

» de *Ta-mo-si-thiéti* (sansc. Dhamasthiti?) (1), se joint au » *Po-tsou* ou *Fo-tsou* (sansc. Vatchou, Oxus) et coule vers » l'occident. C'est pourquoi, sur la droite de ce lac, toutes » les eaux se dirigent vers l'Ouest. De la partie orientale du » lac sort aussi un large courant qui, du côté du Nord-Est, » arrive aux frontières occidentales du royaume de *Kie-cha* » (Kachgar), se joint au fleuve *Sito* (sanscrit Çitâ, Tarîm) et » coule vers l'Orient. C'est pourquoi, sur la gauche de ce lac, » toutes les eaux coulent vers l'Est (2). » La question de savoir quels sont ces larges courants qui rejoignent le Tarîm et l'Oxus pour s'écouler ensemble les uns à l'Est et les autres à l'Ouest, est ici indifférente (3). Ce qui importe, c'est la direction des deux grands fleuves en sens contraire.

Le Boundehesch répète en trois endroits différents, comme citation extraite de la loi des Mazdayaçnas, qu'Ormuzd, par l'amour extrême qu'il a pour les hommes, a fait couler de son trône, *du côté du Nord*, du côté de l'Albordj, de l'Albordj même, deux rouds, l'un dans l'Est, l'autre dans l'Ouest, avec cette mention que l'un est l'Arg-roud et l'autre le Véh-roud (4). N'en peut-on pas conclure que le premier est le Tarîm, puisque le second est reconnu pour être l'Oxus? Il est

(1) Peut-être vaudrait-il mieux dire *Dharmasthiti.*

(2) *Hiouen-Thsang*, traduction de M. Stan. Julien, I, p. 438. Comparez *Ibid.*, p. 272.

(3) Feu Jacquet, dans une lettre écrite en 1836 à M. A. de Humboldt et analysée par M. Ritter (*Asien*, III, p. 493-7), prenait le Karakoul pour le lac des dragons mentionné par Hiouen-Thsang. En conséquence il faisait correspondre le courant de l'Est à la rivière de Tachbalik et celui de l'Ouest à la rivière de Vakhân. — M. Stan. Julien, qui s'arrête avec raison au lac Sir-i-Koul, dit que les indigènes nomment le cours d'eau de l'Est *Oulan-Ousou*. Mais il ne donne pas le nom de celui de l'Ouest. C'est une lacune à réparer. Je conjecture que l'*Oulan-Ousou* est la rivière de *Serakol*, mentionnée par Moorkroft.

(4) *Zend-Avesta*, II, p. 361, 370, 390.

vrai que de ces trois textes les deux derniers appliquent le Véh-roud à l'Est et l'Arg-roud à l'Ouest, ce qui faisait croire à Anquetil que le compilateur entendait par *Arg-roud* le fleuve *Aragus* de Strabon, l'Aragvi de nos cartes, affluent du Kour ou Cyrus, dans la Géorgie (1). Mais le premier texte est conçu en termes qui supposent la direction de l'Arg-roud au levant et celle du Véh-roud au couchant. Dès lors l'Arg ne peut être que le fleuve de la petite Boukharie, comme le Véh est celui de la grande.

M. E. Burnouf, sans s'expliquer sur le Tarîm, s'arrêtait à l'Iaxarte, en s'appuyant d'abord sur des raisons philologiques dont personne ne méconnaîtra la force, et ensuite sur quelques indications du Boundehesch, qui paraissent contredites par d'autres ou susceptibles d'une explication différente. Voici les motifs qui, outre celui qui précède, me déterminent à rejeter son opinion.

Le Kachgar-Tarîm, en chinois Ta-li-mou, méritait de trouver place dans la tradition persane tout autant que dans le récit bouddhique. D'une part, en effet, ce grand fleuve de la petite Boukharie ne le cède pas en volume et en étendue au Sihoun-Iaxarte. De l'autre, les Bouddhistes lui avaient appliqué le nom sanscrit de *Çîtô*, de même qu'à la contrée qu'il arrose celui d'*Outtara-Kourou*, pays septentrional (par rapport à l'Inde), et au lac Lop, dans lequel il se décharge, celui de mer du Nord-Est, par opposition à leur *Tchakchou-Oxus* qui baigne la région de *Kétoumâla* et afflue à la mer du Nord-Ouest ou lac Aral. Enfin, le Tarîm porte aujourd'hui encore des dénominations qui font songer à celles d'*Arvat*, *Aurvat*, *Aurvand*, *Ourvant* et *Arg*, par lesquelles les Mazdayaçnas désignaient le fleuve de la Transoxiane, ainsi que l'a ample-

(1) *Ibid.*, p. 390, note 3, et Strabon, XI, p. 500.

ment démontré M. E. Burnouf (1). Je veux parler des noms d'*Ergheou, Ergouo, Ergono*, provenant sans doute de la même racine, *arv* ou *arb*, aller, courir. En effet la première syllabe *Erg* est identique à l'*Arg* du Boundchesch, et s'il est vrai de dire avec le savant philologue que l'Arg pehlvi dérive du pazend *Arvat* (zend Aurvat), cheval ou rapide, d'abord articulé *Arg-ou-at*, puis réduit successivement à *Arg-ou* et à *Arg*, on peut hardiment avancer que la forme *Erg-ou-ó* pour *Arg-ou-ó*, est moins altérée encore (2).

Il est hors de doute que les Perses ont appliqué à l'Iaxarte les titres relevés par M. E. Burnouf et rappelés ci-dessus. Des peuples cavaliers devaient naturellement le nommer *cheval* en considération de la rapidité de son cours au sortir des montagnes où il prend naissance. Mais ces mêmes noms ils les ont successivement reportés sur l'*Orghand-âb* de l'Arakhosie, sur l'*Arosis* ou *Oroatis* de la Médie et de la Perse, sur le *Pasi-Tigre*, probablement pour *Parsi-Tigre*, de la Médie et de la Susiane, sur la petite rivière *Alvand*, *Alvend*, *Elvend* de la Médie (3), sur le *Tigre-Arvand* de l'Assyrie, sur l'*Araxes* de l'Arménie, sur l'*Oronte* de la Célésyrie, sur l'*Aragus* de l'Ibérie, etc., etc., partout enfin où ils ont étendu leur domination avec leur langage (4). Le Tarîm a dû les recevoir avant tous

(1) *Yaçna*, *addit. et correct.*, p. CLXXII-IV. Le savant philologue cite en preuve les mots zends *Hâvani*, *Vâta* et *Môurou-âp*, devenus en pazend *Hâgouana*, *Goudd* ou *Govâd*, *Mourgou-âb*, puis *Mourgâb*.

(2) Quant à la forme *Ergh-eou*, la finale *eou* semble être pour *Ava*, comme dans l'altération chinoise *Aneouta* pour le pali *Anavatatta*. Dans cette hypothèse, on pourrait déduire *Ergh-eou* d'un qualificatif aryen *Arvat-vat*, *equis præditus*.

(3) Voyez la carte de *Rennell* ou le *Yaçna*, p. 249, note 121, *in fine*.

(4) Voir là-dessus *Yaçna*, *add. et corr.*, p. CLXXXIII. Les anciens comptaient au moins cinq fleuves du nom d'*Araxes*, selon d'Anville, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, XXXVI, p. 79.

ces fleuves. Car il y a toute apparence qu'à une époque très-reculée les Aryas de la Bactriane avaient occupé la petite Boukharie, en même temps que la grande, et même auparavant, comme je suis porté à le penser; de telle sorte que le nom zend d'*Aurvat-Raodha* aurait passé du Tarîm à l'Iaxarte, plutôt encore que de l'Iaxarte au Tarîm. Delà vient peut-être que les indications, d'ailleurs très-vagues du Boundehesch sur son Arg-roud, peuvent se rapporter au fleuve de la petite Boukharie tout aussi bien qu'à celui de la Transoxiane. Je citerai, entre autres, celle-ci que l'Arg-roud est au-dessus du Véh-roud (1). La Bactriane étant plus basse que la petite Boukharie, on a pu dire que le fleuve de celle-ci était au-dessus du fleuve de celle-là. Quant à la circonstance qne ces deux rouds s'entr'aident ou coulent de concert (2), elle s'explique très-bien dans l'hypothèse qui les fait sortir de la même source Ardvî-Çoûrâ pour couler en sens opposé par une sorte de convention tacite qui les porte à arroser en même temps les plus anciennes contrées de l'Airyana Sérico-Bactrienne, la grande et la petite Boukharie. Ajoutons qu'entre les lacs Lop et Kach ou Gach de ce dernier pays et près d'une petite rivière appelée Tirîm, nos cartes placent une ville d'*Orgheou-Khaitou* qui serait en zend *Aurvat-Kêtou* (l'étendard du cheval), de même qu'elles indiquent dans le Badakchan, près des rives du Kokcha, une vallée d'*Argandjika*, célèbre par ses mines de fer, et non loin de là, dans l'Afghanistan, une plaine d'*Argou*, arrosée par un charmant cours d'eau (3). Enfin, rappelons que les chevaux de la petite Boukharie sont très-renom-

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 391.

(2) *Ibid.*, II, même page.

(3) Wood, *Ubi Supra*, p. 249 et 304.—*Argh*, en turc, signifie canal, rigole, eau courante, etc. Ce nom paraît identique à l'*Arg* du Boundehesch; il vient sans doute comme celui-ci du zend *Aurvat*.

més dans la Chine (1), en sorte que, quand la glose pehlvie ou sanscrite du Yaçna zend rapporte, au sujet de l'Albordj, que l'eau *Arvanda* qui s'en écoule est celle qui produit les plus beaux chevaux (2), on pourrait, s'il en était besoin, songer au Kacbgar-Tarîm tout autant qu'au Sihoun-Iaxarte.

Ce n'est pas que je veuille rejeter ce dernier fleuve, je l'admets au contraire, mais comme cours d'eau du Nord, de même que j'admets pour fleuve du Sud le Kameh, Khonar, Khoaspe ou petit Sind. Le premier, nous l'avons vu, a ses sources, sinon dans le lac Issikoul, au moins dans le mont Terek-Tag qui en est voisin et qui réunit les Thian-Chan aux monts Belour par le Mouz-Tag, tandis que le second a les siennes dans le lac Hanou-Sar, près du mont Pouchtiguer qui, de son côté, unit les monts Belour au Kouen-Lun par les Thsoung-Ling. Le Kachgar-Tarîm et le Vakchâb-Oxus, nous l'avons vu aussi, sortent l'un du lac Karakoul et l'autre du lac Sir-i-koul, situés tous deux sur le Belour-Tag, entre l'Issikoul et le Hanou-Sar. Enfin, les indigènes, nous l'avons vu encore, se prévalent de la situation élevée du Sir-i-koul, au centre de la très-haute vallée de Pamir pour prétendre que ces quatre grands cours d'eau y prennent naissance (3).

Les Perses semblaient faire du Kameh ou petit Sindh appelé *Kasch* ou *Kasp* dans le Boundehesch, une branche de leur Véh-roud-Oxus (4), sans doute en considération de la proximité de leurs sources. Ils n'allaient pas si loin à l'égard de l'Iaxarte, mais parmi ses noms grecs, relevés par E. Burnouf (5), celui d'Οξυάρτης (Zend, Vakchou-areta?) c'est-à-dire

(1) *Yaçna*, texte, p. 247-8, et *add. et corr.*, p. CLXXXV.
(2) A. Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*, p. 19 et 28.
(3) Voyez ci-dessus, p. 67.
(4) *Zend-Avesta*, II, p. 393.
(5) *Yaçna, addit. et correct.*, p. CLXXXV.

l'Oxus vénéré (1), indique une certaine similitude établie entre les deux fleuves. Le nom plus usuel d'Ἰαξάρτης (Zend Yakchâreta?) n'est peut-être qu'une atténuation du premier, par substitution de la faible *Y* à la forte *V*, et soustraction de la voyelle *ou*. Cependant il serait peut-être mieux d'admettre avec le docte baron de Sainte-Croix (2) qu'il dérive du nom mongol *Ik-Særte*, le grand fleuve, à la condition toutefois de remplacer *ik* par *yakch* (comparez *Yar-Yakchi*, la rivière graude); d'où résulterait le composé Yakchsærte, le grand fleuve ou le vénéré courant, car le qualificatif *Yakch* pourrait bien être d'origine aryenne (3). Du reste, si les deux autres noms grecs de l'Iaxarte Ὀρξάντης et Ὀρξάρτης pour Ὀρξάρτης paraissent n'avoir rien de commun avec ceux de l'Oxus (4), on peut dire qu'il en est autrement d'un autre nom du premier fleuve, celui d'Ἀράξης, puisqu'Hérodote l'applique au second (5). Or, Ἀράξης, comme l'a montré M. E.

(1) M. E. Burnouf, (Yaçna, p. 462, à la note *in fine*, et p. 473-4, donne encore à *Areta* les sens analogues de grand, illustre et lumineux qui conviendraient également ici. — Voyez d'ailleurs Pott, *Etymol Forschung.*, introd. p. LXII-IX.— Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 6 avec la note 3, et II, p. 872 avec la note 3.

(2) Examen critique des historiens d'Alexandre, p. 717.

(3) En sanscrit *Yakcha*, le vénérable ou le vénéré, est le nom des génies serviteurs du dieu du Nord *Kouvéra* et gardiens de son jardin, de ses trésors, de ses richesses.

(4) La première forme peut venir du thème fort *Arvant*, et la seconde du thème faible *Arvat*, quoiqu'on ne s'explique pas bien, pour la première, l'insertion d'une sifflante qui, après le changement de la syllabe *arv* en *arg*, change celle-ci en *args*, ou *arks*. Pour la seconde, l'explication va de soi, en admettant le nom mongol *Særte*, car Ὀρξάρτης répond alors à *Argsærte*, le rapide fleuve, analogue à *Yakch-særte*, le respectable fleuve. Notons qu'Ammien-Marcelin donne un accusatif *Araxatem*, sans la nasale ou la liquide du milieu.

(5) Hérodote, II, 202-11; IV, 40. — J'adopte ici l'interprétation de M. Lassen (*Ind. Alterth.*, II, p. 113, note 4; p. 364, note 2, et p. 604),

Burnouf, dérive d'*Arvat*, réduit à *Arv* (1).

Quoiqu'il en soit de ces étymologies, il me paraît suffisamment établi que les mazdayçnas avaient originairement pour fleuves paradisiaques : le Kachgar-Tarîm à l'est, le Kameh-Indus au sud, l'Oxus-Djhoun à l'ouest et le Sihoun-Iaxarte au nord, tous quatre réputés sortir d'une source commune, arrosant quatre contrées distinctes : 1.° la petite Boukharie ; 2.° le Baltistan avec le Kaboul ; 3.° la grande Boukharie, et 4.° la Transoxiane, et se déchargeant dans

qui était aussi celle de d'Anville (*Mém. de l'anc. acad. des inscrip.*, XXXVI, p. 79-85). J'avoue pourtant que Heeren (*De la polit. et du com. des peuples de l'antiquité*, II, p. 326-7), Rennell (*The geographycal system of Herodotus*, p. 34, 204, etc.), et Barbié du Bocage (dans l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 829) tenaient pour l'Iaxarte.

(1) *Yaçna*, addit. et correct., p. CLXXXV. — Ici toutefois revient la difficulté signalée dans l'avant-dernière note relativement à l'insertion d'une sifflante. On peut répondre que le thème grécisé Αραυ, pour *arv*, s'est fléchi suivant diverses déclinaisons, qu'il est devenu à la troisième Αραξ, Génitif Αραγος, à la seconde Αραγος, Génitif Αραγου, et à la première encore, en partant du N^if Αραξ, pris comme thème secondaire, Αραξης, Génitif, Αραξοῦ. Voici d'ailleurs les divers noms zends de l'Oxus, tels qu'on peut les déduire des transcriptions étrangères : 1.° *Vahou*, sansc. *Vasou*, bon, saint, pur, riche (*Yaçna* p. 100-3, avec les notes), d'où le pehlvi *Véh* et le chinois *Vei* ; 2.° *Vanghou* de même signification (*Yaçna*, ibid., st. p. 148-9, 380-1, etc.), d'où la forme sanscrite *Vankou* dans le Mahâbhârata (*Ind. Alterth.* I, p. 843, note 1) ; 3.° *Vakchou* ou *Vakhchou*, sansc., *Vakchou*, qui fait croître ou qui porte des bateaux, d'où les formes grecques Ὀάξης, Ὀάξος (en latin *Oaxes*, *Oaxus*). Voyez *Claudii salmasii plinianæ exercitationes in solinum*, p. 984-5 ; 4.° *Vankchou*, même signification que *Vakchou*, en sansc. *Vankchou*, nom du même fleuve dans le Mahâbhârata (*Ind. Alterth.*, ubi suprà) ; 5.° probablement aussi *Vatchou*, le parleur, d'où le chinois *Fa-tsou*, *Fo-tsou*, *Po-tsou ; et* 6.° enfin *Tchakchou*, de même signification, ou *Sou-Tchakchou*, qui parle bien, fort, haut ou beaucoup, par allusion sans doute au bruit que font les vagues du haut Oxus à sa descente des montagnes.

quatre mers opposées, le lac Lop, le golfe de Koutch, la mer Caspienne et le lac Aral.

Il en résulte que la contrée centrale où ces fleuves prennent naissance, n'est autre que le plateau de Pamir, pris au sens le plus large, c'est-à-dire comme s'étendant le long du Belour-Tag, probablement depuis le Pouchtigour de l'Hindou-Kouch jusqu'au Terek-Dabahn du Mouz-Tag.

M. A. de Humboldt pense que la célébrité de ce plateau en Orient, n'est pas seulement due à sa hauteur prodigieuse qui l'a fait nommer le milieu entre le ciel et la terre (1), mais qu'elle est le reflet de cette vénération attachée au nom mythique de Mêrou, à ce massif duquel découlent les grands fleuves d'Asie et qui a été habité longtemps (ajoutons et depuis une époque très-reculée), par des peuples blonds à prunelles bleues vertes (2) que l'on croit appartenir à la souche Indo-germanique (3).

M. E. Burnouf dérivait le nom de Pamir d'un composé sanscritique *Oupa-Mêrou*, comme qui dirait pays *Sous-Mêrouen* (4), ou plutôt voisin du Mêrou, car *Oupa* signifie auprès et dessous (5), de même qu'il tirait Bactra du Zend *Apakhtara* (6), par suppression des voyelles initiales *OU* et *A*. Quoique M. Lassen ait élevé des doutes sur la bonté de

(1) *Asie centrale*, II, p. 389, et Moorkroft, *Travels, etc.*, II, p. 271.

(2) *Seres, rutilis comis et cæruleis oculis*, dit Pline, V, 24. Voyez aussi *Hiouen-Tsang*, I, p. 396.

(3) A. de Humboldt, *ubi suprà*, II, p. 412, et *Cosmos*, II, p. 520, note 47. Comparez Ritter, *Asien*, V, p. 611-28, et Ukert, *Geog. der Griechen und Roemer*, troisième partie, sect. 2, p. 275.

(4) Dans l'*Asie centrale* de M. A. de Humboldt, I, p. 404, en note, et II, p. 389.

(5) Par exemple, *Oupakantha*, propinquus, veut dire à la lettre : *ad gulam* ou *sub gulâ*.

(6) *Yaçna*, not. et éclairc., p. CXI-ij.

cette étymologie (1), elle paraît pourtant très-acceptable, sauf une légère modification. D'une part, en effet, les livres zends placent leur source Ardvî--çoûrâ sur leur albordj, et non point auprès ni au-dessous (2). D'autre part, les Vakhânis et les Kirghiz en disent autant de leur lac sacré, comme le prouve leur dicton : « Le lac Sir-i-koul est sur le toît du monde et le toît du monde dans Pamir (3). Enfin l'exact et scrupuleux Wood écrivant toujours *Pamir,* tandis que Marco-Polo, Elphinstone et A. Burnes, moins constants, transcrivent tantôt *Pamer* ou *Pamere*, et tantôt *Pameere* ou *Pamir*, la dernière orthographe paraît être la meilleure, selon l'observation de M. A. de Humboldt (4). De là deux conséquences: la première qu'au lieu d'*Oupa-Mêrou*, syncopé en *Pamer*, c'est *Oupa-Mîra*, abrégé en Pamir, qu'il conviendrait d'admettre pour le nom aryen de ce plateau, et la seconde que cet ethnique doit signifier non plus pays situé auprès, autour ou au-dessous du *Mêrou*, c'est-à-dire de la montagne *ayant un lac*, selon l'étymologie de M. E. Burnouf, mais bien pays autour du *lac*, en sanscrit *Mîra*, suivant le même philologue (5), c'est-à-dire pays autour du *Sir-i-koul*. En effet, le plateau de *Pamir* s'étend autour de

(1) *Ind. Alterth.*, I, p. 847, note 2.

(2) *Zend-Avesta*, II, p. 144-5, 173-8, 243, 355-9, 397-8, et I, deuxième partie, p. 246.

(3) Wood, *Journey to the source etc.*, p. 349-52. — A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 410.

(4) *Asie centrale*, II, p. 402. — Ce patriarche de la science invoque aussi les transcriptions chinoises *Po-mi-lo* et *Pho-mi-lo* de Hiouen-Tsang, qui supposent une forme aryenne *Pamîra* (comparez le chinois *Kia-chi-mi-lo* au sanscrit *Kaçmîra*). Mais elles méritent moins de confiance, parce que les pélerins bouddhistes rendent Soumêrou soit par *Sou-mi-lou*, soit par *Sou-mi-liu*. Voyez l'*Hiouen-Tsang* de M. Stan. Julien, II, p. LXXII, et I, p. 76.

(5) Dans l'*Asie centrale* de M. A de Humboldt, I, p. 115, en note.

ce lac à six journées de marche en tout sens, selon Marco-Polo (1), A. Burnes (2) et Wood (3). Par conséquent, outre le Sir-i-koul, il comprend les lacs Hanou-sar, Kara-koul, Riang-koul et Touzkoul, si ce dernier, nommé par Klaproth seul, ne se confond pas avec l'un des précédents, en un mot, les différents amas d'eau d'où s'échappent diverses sources du Kameh, de l'Oxus, du Tarîm et peut-être même de l'Iaxarte. Sous ce rapport, *Oupamîra* pourrait être interprété pays *autour des lacs*. Mais le singulier paraît préférable, parce que les Vakhânis, pour qui l'Oxus est le roi des fleuves, s'arrêtent de préférence au Sir-i-koul et nomment petit Pamir (Khourd Pamir) la partie du grand plateau dans laquelle le Pendj prend naissance (4). Dans tous les cas, il ne faut point s'arrêter à la conjecture de Malte-Brun qui, en se fondant sur un manuscrit fautif de Marco-Polo, lisait *Panir*, en place de *Pamir*, et traduisait *pays des sources* (5).

Tout porte à croire que le petit Pamir a éclipsé le grand aux yeux des indigènes, car nos voyageurs européens, leurs

(1) *De rebus orientalibus*, I, 37.

(2) *Travels into Bokhara*, II, p. 207.

(3) *Journey to the source, etc.*, p. 355.

(4) Wood est le seul qui distingue deux plateaux de ce nom, quoiqu'il ne précise pas le petit. (Voyez *ubi suprà*, p. 349 et 352).

(5) Ce géographe en appelait à un subtantif sanscrit *Pan*, *Panis*, ou *Panir*, eau, source, qu'il retrouvait aussi dans *Paropanisus*, écrit plus fréquemment *Paropamisus* et interprété par lui montagne des sources. (Voyez sa *Géographie universelle*, V, p. 124, cinquième édit.) Malheureusement les lexiques sanscrits ne donnent pas ce sens au mot *Panis* ou *Panir* (Voyez Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 757, note 4), et il est à peu près reconnu aujourd'hui que le nom grécisé παροπανισος est une transcription écourtée d'une forme sanscrite *Para-oupa-nichadha*, désignant à la fois l'Hindou-Kouch ou Caucase indien et le peuple qui l'habitait, nommé par Ptolémée παροπανισάδαι. (Voyez le même Lassen, *ubi suprà*, I, p. 22, note 4, et II, p. 136 avec la note 1).

échos, ne parlent guères que du premier. Bien qu'à l'exemple de Song-Yun et de Hiouen-Thsang (1), ils le trouvent peu propre à la production des céréales (2), ils n'en vantent pas moins les riches prairies qui le couvrent, les troupeaux d'Antilopes qui s'y nourrissent, les bœufs ou yaks et les chevaux qui s'y engraissent et s'y rétablissent en moins de vingt jours (3). Du reste, ils s'accordent avec les pélerins chinois pour reconnaître que la région du Sir-i-Koul forme une terrasse d'nne altitude prodigiense, du haut de laquelle l'observateur voit s'abaisser sous ses yeux toutes les cîmes neigeuses de l'Asie centrale (4), et ils ne désavouent point le titre de *Bâm-i-Dounyâ*, faîte du monde, que lui donnent les indigènes (5).

Le petit plateau de *Pamir* et le lac *Sir-i-Koul* rivalisent donc avec le petit plateau de *Ngari* et le lac *Manassarovar.* Les premiers se rattachent aux traditions des Mazdayaçnas, comme les seconds à celles des Brâhmanes. Dans l'origine, l'Oxus et le Tarîm étaient pour les uns ce que le Gange et l'Indus étaient ponr les autres, c'est-à-dire les deux fleuves par excellence. Voilà pourquoi le Boundehesch ne fait sortir du trône d'Ormnzd, placé sur l'Albordj, que deux *rouds*,

(1) *Hiouen-Thsang*, I, p. 271 et 437.

(2) A. Burnes, IV, p. 207.

(3) Marco-Polo, dans Malte-Brun, IX, p. 289, 3e édit. — Wood, *Ubi Suprà*, p. 331, 355 et 365.—A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 404.— Notez que la source *Ardvî-Coûrâ* est qualifiée *Drvaçpâ* dans les livres zends, littéralement qui épaule les chevaux, c'est-à-dire qui les remet en bon état. Voyez *Zend-Avesta*, II, p. 199, et M. Haug, *Ubi Suprà*, p. 24.

(4) A. Burnes, II, p. 207. — Wood, p. 355 et 359. — A. de Humboldt, II, p. 404.

(5) Wood, p. 332, 354, 359. — A. de Humboldt, II, p. 410.

l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest, l'Arg-roud et le Véh-roud (1); voilà pourquoi aussi un certain Oupanichad, extrait du Sama-Véda et nommé *Tchéhandouk* par Anquetil, ne fait saillir du trône de Brahmâ, placé dans le Brahma-Lôka, au-dessus du Mêrou, que deux grands cours d'eau, dont il n'indique ni les noms ni les directions, mais qui étaient vraisemblablement le Gange et l'Indus, considérés dans leur cours inférieur, dirigé pour l'un au Sud-Est et pour l'autre au Sud-Ouest de leur point commun de départ (2). Ces récits fragmentaires se conçoivent d'ailleurs : ils mettaient en relief deux fleuves nationaux et laissaient momentanément dans l'ombre deux fleuves étrangers, savoir : l'Iaxarte du Nord et le Kameh du Sud chez les Perses; le Tarîm du Nord-Est et l'Oxus du Nord-Ouest chez les Indiens.

Maintenant, quel est de ces deux plateaux celui qui a transmis à l'autre la tradition des quatre fleuves orientés? Car, quelque naturel que cela paraisse, sous le point de vue de l'orientation, il semble que l'idée de ne choisir que quatre courants parmi cette foule de grandes rivières qui s'écoulent du système Himâlayen, et celle de les faire sortir d'une source unique, soit amas d'eaux, soit massif de montagnes, n'ont pu naître à la fois dans deux régions différentes sans aucune communication.

M. Benfey se prononçait en faveur du Manassarovar d'où il faisait partir les deux branches de la famille aryenne, l'une vers l'Inde et l'autre vers la Perse (3). Mais depuis la publication des savantes recherches de MM. E. Burnouf et Lassen sur les origines de cette race, les érudits d'Allemagne,

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 361.

(2) *Oupnekhat*, I, p. 84.

(3) Voyez l'article *Indien* de l'Allgemeine Encyclopœdie de Ersch et Gruber, 2e sect., XVII, p. 14.

tels que R. Roth, A. Weber, Fr. Windischmann, A. Kuhn, Mrs Haug et H. Kiepert, cités avec éloge par M. E. Renan (1), inclinent la plupart pour le lac Sir-i-Koul, et l'un d'eux (M. Haug) pour un lac plus septentrional encore. Quant à moi, j'ai déjà annoncé plusieurs fois à la section précédente (2) que je me range à l'avis de la majorité. Je n'hésite pas à voir dans le lac de l'Oxus et du Tarîm le *Vindousaras* du Râmâyana. Je m'arrête à ce lac central et je le considère comme le point de départ des deux grandes branches de la famille aryenne.

Des rives du Sir-i-Koul, deux routes s'ouvraient à l'émigration, volontaire ou forcée, de ces deux peuplades, l'une au Nord et à l'Ouest, par la Sogdiane, la Bactriane, la Margiane et le Hérat; l'autre au Sud et à l'Ouest, par la petite Boukharie, le Baltistan, le Kaboul et le Pendjâb.

Il est reconnu que les Mazdayaçnas ont suivi la première pour se rendre en Perse. Tout porte à croire que les Brâhmanes ont adopté la seconde pour descendre dans l'Inde.

En séjournant aux alentours des lacs du Belour-Tag dont le plus remarquable est le Sir-i-Koul, les uns et les autres y auront conçu l'idée de leurs quatre fleuves sortant d'une source unique, et courant vers les quatre points cardinaux, idée qu'ils auront ensuite essayé de reproduire dans leurs nouvelles résidences. Ainsi, pour ne parler d'abord que des Brâhmanes, il est probable qu'en faisant halte dans le petit Tubet, ils auront remplacé le *Sir-i-Koul* par le Manassarovar, puis modifié la série des quatre fleuves, selon les contrées qu'ils occupaient, et pris successivement pour chef des quatre le Sindh du *Pendjâb*, puis le *Gange* de l'Inde Gangétique.

(1) *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 458, et *de l'origine du langage*, p. 225.

(2) Voyez ci-dessus, p. 21, 27-8, 36, 39, 40.

Tout me porte même à penser que les Pourânas font allusion au plateau de Pamir, lorsqu'ils parlent de leur mythique *Pouchkara-Dvîpa*, pays du lac ou pays du lotus, que Wilford identifie à l'*Outtarakouru* (1). Le Bhâgavata, entre autres, raconte qu'au milieu de ce Dvîpa s'élève, à une hauteur prodigieuse, un mont unique nommé *Mânasôttara*, lequel sert de limite aux deux Varchas (segments) situés au-dessous et au-dessus de lui, et que c'est sur cette montagne que sont placées, aux quatre points de l'horizon, les quatre villes des gardiens du monde, Indra et les autres (2). Le Vichnou déclare bien à son tour que l'arbre de vie de cette région est le *Nyagrôdha* (3), comme il est celui de l'*Outtarakourou* dans un récit pourânique des quatre jardins, des quatre lacs et des quatre fleuves (4). Or, d'un côté, le *Mânasôttara-Giri* suppose un *Mânasôttara-Hrada* (l'un mont et l'autre lac septentrional de l'esprit divin) (5); car le nom *Anavatapta* (non échauffé par les rayons du soleil), en chinois *Aneouto*, s'applique à la fois au lac Manassarovar et au mont Kailâsa (6). D'un autre côté, les Bouddhistes de la Chine annoncent que le lac du plateau de *Po-mi-lo*, dans la partie qui va du Sud au Nord, correspond au lac *Aneou (to)*, et que ce lieu est le centre du *Djamboudvipa* ou du continent habitable (7). Moorkroft nous apprend, en outre, que ce lac passe pour être habité par des *Djins* et des *Péris*, c'est-à-dire par des esprits (8). Enfin, la

(1) *Asiat. Rés.*, VIII, p. 285.

(2) *Bhâgav.-P.*, II, p. 467, sl. 30.

(3) *Vish.-Pur.*, p. 201.

(4) *Bhâgav.-P.*, II, p. 425, sl. 13.

(5) Comparez ibid., II, p. 157, sl. 14, et préface, p. v, note 1.

(6) Klaproth, *Magaz. Asiat.*, II, p. 235-6.

(7) *Hiouen-Thsang*, I, p. 272 et 437.

(8) *Travels in the Himâlaya* etc., II, p. 274.

divinité qu'on y adore est Brahmâ, selon les Pourânistes (1). Ne peut-on pas inférer de ces rapprochements que c'est sur le modèle de ce *Manassôtara-Hrada* que le dieu a créé son *Mânasa-Sarôvara?*

La conclusion me paraît d'autant plus acceptable que le Boundehesch place dans l'Iran-Védj une montagne qu'il nomme tour à tour mont *Manesch* et mont *Zarédedj* (2). Le premier nom, dérivé de *Manas*, esprit, rappelle tout à la fois et le mont *Mânasôttara* des livres sanscrits et le mont *Ouçadarena* des livres zends, dépositaires l'un de l'*esprit* et l'autre de l'*intelligence*. Le second semble syncopé d'une forme zende *Zarayô-Tedjô* signifiant pic du lac, par allusion soit au Sir-i-Koul, placé sur le toît du monde, comme disent les indigènes, soit au Kara-Koul, situé un peu plus au Nord. En effet, ces deux lacs devaient être également chers aux anciens Aryas, comme donnant naissance le premier au Pendj-Oxus, fleuve de l'Ouest ou de la Bactriane, et le second au Yaman-Kachgar-Tarîm, fleuve de l'Est ou de la petite Boukharie, c'est-à-dire aux deux grands cours d'eau qui, suivant les vieilles traditions persanes, servaient de limites entre l'Iran placé au Sud et le Touran situé au Nord (3). Et ceci, par parenthèse, nous explique pourquoi le Boundehesch ne fait découler du trône d'Ormuzd que deux fleuves, au lieu de quatre, l'Arg-roud-Tarîm et le Véh-roud-Oxus, quoique d'autres fragments zoroastriens supposent qu'il s'en écoulait deux autres qui, comme on l'a vu, devaient être l'Iaxarte et le Khonar-Kameh.

(1) *Vishnu-P.*, p. 201; *Bhâgav.-P.*, p. 467, sl. 32.

(2) *Zend-Avesta*, II, p. 356 et 364.

(3) Anquetil, *Zend-Avesta*, II, p. 283, note 1. — M. Reinaud, *Mém. géogr. etc. sur l'Inde*, p. 55. — Firdoûsi, dans le *Schah-Nameh*, ci-après analysé.

En ce point, comme en beaucoup d'autres, la tradition Bactro-Médique ou Médo-Persane, telle que je la conçois, concordait avec le plus ancien récit Indo-Brâhmanique. Elle adoptait les mêmes fleuves et restait également fidèle aux deux conditions fondamentales du mythe primitif, l'orientation des quatre courants et leur sortie d'une source commune. Elle n'en différait même point au fond en ce qui touche le lac et le mont sacrés; car la différence des dénominations n'entraînait pas celle des localités : le *Vindousaras* et le *Sir-i-Koul*, le *Hêmaçringa* et le *Berezatgairi* se confondaient. Ce sont les Aryas de l'Inde qui, en remplaçant le plateau de Pamir par celui de Ngari, ont adopté le Mânassarovar et le Kailâsa. Les Aryas de la Perse, étant restés plus longtemps aux environs du Belour-Tag, ont mieux conservé le souvenir des localités.

Cependant les Mazdayaçnas s'étaient vus amenés de bonne heure à délaisser la Transoxiane et à s'étendre dans le Sedjestan. Dès lors il devint naturel de remplacer l'Iaxarte, fleuve désormais inhospitalier et ennemi, par l'Helmend, fleuve ami et bienfaisant. Il va sans dire que cette substitution en entraîne une autre, bien moins considérable, celle de l'Indus à son affluent le Khonar, Kameh, Khoaspe ou petit Sindh.

Les auteurs Persans et Firdoûsi à leur tête, nous apprennent que Féridoun, septième roi de la dynastie dite des *Pichdâdiens*, antérieure à celle des *Kéans*, partagea l'empire entre ses trois fils; qu'il donna à *Selm* le pays de *Roum* (1) et l'occident, à *Tour* le pays de Touran, ou des Turcs et de la Chine, et à *Iredj* le pays d'Iran avec le désert des guerriers

(1) Les Perses entendent par ce nom la partie de l'Asie à l'ouest et au nord-ouest de l'Euphrate. Voyez *Zend-Avesta*, II, p. 307.

armés de lances (1) ; qu'à cette époque le Touran s'étendait depuis le pays où l'on se sert de tentes jusqu'au *Maveralnahar* (la Transoxiane) où le Djihoun forme la limite entre les deux royaumes ; que les premiers descendants de ce monarque ne respectèrent pas les frontières du Touran et de l'Iran, et se disputèrent à main armée la possession du Djihoun ; mais que les limites fixées par Féridoun furent rétablies sous Kâi-Kobad, premier roi de la dynastie des Kêans, contemporain d'Afrasiab, le Touranien ; que ce dernier eut toute la partie de la terre comprise entre le Djihoun et la frontière de Roum, et qui de là s'étend en ligne continue jusqu'à la Chine et au *Khotan ;* qu'enfin le premier conserva tout le pays d'Iran, y compris le Zaboulistan, et que son pouvoir devait finir à la frontière où commençait l'usage des tentes (2).

Sans accorder à ces récits relativement très-modernes une autorité historique qu'elles n'ont pas, on peut néanmoins y ajouter foi en ce qui touche les délimitations géographiques. On y voit que, dès une haute antiquité, le Touran embrassait d'abord la Transoxiane, bornée au Midi par le cours de l'Oxus, et ensuite la partie du Turkestan chinois habitée par des peuples qui vivaient sous des tentes et limitée au Sud par les pays de Kachgar, Yarkand et Khotan, en d'autres termes, par les rivières qui forment le système du Tarîm. On y voit aussi que l'Iran comprenait à l'Est, sous le nom de Zaboulistan, les régions montagneuses situées sur la rive gauche du haut et du bas Indus.

(1) Cette légende rappelle celle des Arméniens sur le partage de la terre par Xisuthrus entre ses trois fils *Sim* ou *Zérouan*, *Titan* et *Yapétosth* (copies de Noé, Sem, Kham et Japheth). Voyez l'*Histoire de Moïse de Khorène*, dans ses premiers chapitres.

(2) Voyez le livre des rois ou *Schah-Nameh* de Firdoûsi, traduction de M. Jules Mohl, membre de l'Institut et professeur au collége de France, I, p. 139, 437 et 477-9.

Il résulte de ces documents dont je me sers à défaut d'autres, que, d'un côté, le Tarîm et l'Oxus séparaient les Sères et les Iraniens, peuples sédentaires, des tribus nomades, Scythes ou Tartares, et que, de l'autre, l'Iaxarte qui leur avait originairement servi de limite, était définitivement resté Touranien. J'en conclus que ce fleuve a dû disparaître de la tradition paradisiaque des Mazdayaçnas par les mêmes motifs que l'Indus avait disparu de celle des Brâhmanes.

De tous les fleuves de l'Ariane persique, telle qu'elle s'étendait avant les conquêtes des rois Akhéménides, l'Helmend était le seul qui pût remplacer l'Iaxarte.

Ce grand cours d'eau du Sedjestan avait bien des droits au titre de fleuve paradisiaque. Il a ses sources dans les Hindou-Kouch au mont Kôh-i-Baba d'où s'échappe également le Kaboul, affluent du Kameh qui a les siennes un peu plus haut au mont Pouchtiguer. La longueur de son cours est d'environ 125 myr. jusqu'à son embouchure dans le lac Zéreh, ou plutôt dans le lac Hamoûn, car aujourd'hui il ne va plus jusqu'au Zéreh, presque desséché (1), et les livres zends en parlent comme d'un fleuve presqu'égal en importance à l'Oxus, en raison soit des villes bordées de ponts, soit des campagnes sillonnées de canaux et de digues qu'il parcourait ou fertilisait, circonstances qui lui ont fait donner le nom zend de *Haétoumat* ou *Haétoumant*, pehlvi *Itomand*, *Itmand* et même *Aomand*, sanscrit *Sétoumat*, qui a des ponts ou des chaussées (2). Dans le moyen âge, Massoudi le représente

(1) Cortambert, dans son *édit. de Maltebrun*, III, p. 58. — J.-P. Ferrier, *Caravan Journeys and Wanderings in Persia*, etc., p. 428, l'appelle *Meschila*, mot arabe, de même signification que le persan Hamoûn, c'est-à-dire étendu.

(2) E. Burnouf, comment. sur le *Yaçna*, *not. et éclairc.*, p. LVII-LXI et p. XCVII. — De là sont venues les dénominations européennes d'Éty-

comme environné de jardins et de champs ensemencés et couvert de navires (1). Ce fleuve paraît d'ailleurs avoir été désigné par l'épithète zende de *Phratô*, le large, sanscrit, védique *Prathah*. D'une part, en effet, Isidore de Kharax donnait le nom de *Phrada* à la ville de Prophthasie, Zarang ou Douchak, capitale du Sedjestan, baignée aujourd'hui encore par un canal de l'Helmend (2). D'autre part, Pline désignait l'un de ses affluents, le *Kach, Kech* ou *Kouch-roud* actuel, par le titre d'*Ophradus* (3), répondant au zend *Hou-Phrâtô*, le très-large, ainsi que l'a fort bien vu et interprété feu E. Jacquet dans un savant article du *Journal asiatique* français (4). Enfin, l'Helmend correspondait à l'Oxus, en ce sens que tous deux bornaient au Sud et au Nord les contrées iraniennes, telles qu'elles sont décrites dans le *Vendîdâd* zend (5).

J'insiste sur l'application à l'Helmend du nom de *Phrat* ou *Frât* qu'on lit d'abord dans l'Afrin pazend des sept Amschaspands et ensuite dans le Boundehesch pehlvi, parce que M. E. Burnouf, dans son commentaire sur le Yaçna zend, inclinait à le prendre pour une désignation de l'Euphrate babylonien (6).

mandre, Erymanthe, Hérimanthe, Helmend, Hilmend, Hermend, Hirmend, Hindmand et Hindmend, recueillies par ce savant, *ibid.*

(1) Voyez le *Mémoire géogr.* etc. sur l'Inde de M. Reinaud, *Ubi Suprà*, p. 216.

(2) Gosselin, notes sur *Strabon*, V, p. 103, n° 2.

(3) *Histoire natur.*, VI, 25.

(4) 3e série, IV, p. 372.

(5) Voyez là-dessus le résumé de M. Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 526-7, note 1.

(6) *Addit. et correct.*, p. CLXXXIV. — Il est vrai qu'alors feu Jacquet n'avait pas encore publié l'article du journal cité tout à l'heure. Tout me porte à penser que notre grand philologue se serait arrêté au fleuve du Sedjestan, s'il avait eu l'occasion de revenir sur ce sujet. J'en ai

Il se peut que l'auteur du Boundehesch qui brouille tout, ait pensé à l'Euphrate. Mais celui de l'Afrin des sept Amschaspands paraît avoir songé à l'Helmend. Voici, en effet, ce qu'il dit : « Soyez toujours fort par le mont *Arvand*, soyez » toujours fort par le mont *Revand*, soyez toujours fort par » le grand, l'excellent *Pâresin*, soyez toujours fort par le » mont *Damavand*. » Puis il ajoute : « Soyez toujours fort » par l'*Ourvand-roud*, soyez toujours fort par le *Véh-roud*, » soyez toujours fort par le *Frât-roud* (1). » Or, le mont *Arvand* est évidemment la montagne d'où s'écoule l'Ourvand-roud, soit le Sir-Iaxarte, soit le Kachgar-Tarîm, appelé *eau Arvanda* par Nériosengh (2). Le mont *Révand* que le Boundehesch place dans le Khoraçan ou Hérat (3), doit être une montagne de laquelle s'écoule un bras de l'Oxus ou *Véh-roud* (4). On ne saurait prétendre que le *Frât-roud* s'échappe du mont *Damavand*, car cette montagne volcanique ne donne naissance à aucune rivière importante, à aucun fleuve digne d'être invoqué concurremment avec les deux qui précèdent (5). Donc le *Frât-roud* doit être en rapport avec le mont *Pâresin*, nommé aussi *Aphrasin*, *Aprasin*, *Parès* ou *Paresch*, montagne qui, suivant le Boundehesch, a sa source dans le Sedjestan, s'étend au Nord jusqu'à l'Odjestan (la Tartarie indépendante) (6) et livre passage à l'Itomand-roud,

pour garant une petite conversation que nous eûmes ensemble en 1842 au sujet des quatre fleuves dont il me savait alors préoccupé.

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 78.

(2) *Yaçna*, texte, p. 247-8.

(3) *Zend-Avesta*, II, p. 366.

(4) Vraisemblablement le *Mourgâb* qui aujourd'hui paraît se perdre dans les sables.

(5) Le *Boundehesch* en fait seulement découler l'*Arez-roud*, petite rivière qui parcourt le Tapristan ou Tabaristan (*Zend-Avesta*, II, p. 393.)

(6) *Ibid.*, II, p. 364-5, 392, 399, 410.

ainsi qu'à trois autres cours d'eau moins considérables, le Balkh-roud, le Môrou-roud et le Harô-roud (1). J'écarte ces trois rivières parce qu'elles ne sont que de simples affluents ou se perdent dans des sables après un parcours relativement peu étendu. Il ne reste donc à choisir que l'Helmend. Cependant il se pourrait qu'autrefois le *Héri-roud*, en pehlvi *Harô-roud*, en zend *Harôyouraodha*, eût été un affluent de l'Helmend, et qu'il eût porté le titre zend de *Phrathô*, le large. En effet, le Boundehesch déclare que le Frât-roud, à sa source, arrose *Aroum* ou *Haroum*, c'est-à-dire la ville de Hérat, selon l'interprétation de quelques mobeds Parses, qui voient dans ce nom pehlvi *Haroum* une syncope de l'acc[if] zend *Harôyôum*, n[if] *Harôyou* (ayant de l'eau), nom de la ville baignée par le Hêri-roud, l'*Arius* des anciens (2). Dans tous les cas, nous serions ici bien loin de l'Euphrate de la Babylonie.

Quant au remplacement du Kameh par l'Indus, il n'a pas besoin d'explication. En s'étendant à l'ouest de ce grand fleuve, les Perses virent le Kameh se grossir du Kaboul et se rendre avec lui dans le Sindh. Il n'en fallait pas tant pour faire de ces trois cours d'eau un seul et même fleuve auquel ils donnèrent indifféremment les noms de *Kâsé* ou *Kasch*, de *Kasp*, de *Kachgar*, de *Mehrâ-roud*, de *Mehram-Hir* ou de *Mehram* tout court (3). D'un autre côté, le Kameh ou Khonar portait autrefois le nom de *Kohaspa*, cheval des montagnes (4), analogue au nom d'*Aurvat*, cheval rapide, lui-même synonyme du qualificatif *Tedjera*, flèche lancée avec force. Ces

(1) *Ibid.*, II, p. 392-3.

(2) *Ibid.*, II, p. 392, note 2. — *Yaçna*, *not. et éclairc.*, p. CIJ-IIJ.

(3) Voyez *Zend-Avesta*, II, p. 393; M. Reinaud, *Mém. géogr.* etc. sur l'Inde, *Ubi Suprà*, p. 215, 277.

(4) Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 129.

trois cours d'eau sont très-rapides et souvent resserrés entre des rochers et des montagnes escarpées, surtout dans la partie supérieure de leurs cours (1). Aussi les chantres védiques représentaient-ils l'Indus comme s'élançant de la terre avec une force infinie, semblable aux eaux qui jaillissent du nuage avec le bruit du tonnerre, ou au taureau mugissant qui bondit dans la plaine (2).

La substitution de l'Helmend à l'Iaxarte offrait l'avantage de ramener le récit, autant que faire se pouvait, à l'orientatation primitive, en ce que le remplaçant coulait au Sud-Ouest en contraste avec l'Oxus, courant au Nord-Ouest. La symétrie était moins bien observée à l'égard des deux autres fleuves, le Yarkand-Tarîm et le Sindh-Indus, car le cours de l'un est un peu dirigé vers le Nord-Est, tandis que celui de l'autre ne l'est nullement vers le Sud-Est.

Telles sont les phases que la tradition des quatre fleuves paraît avoir éprouvées chez les Mazdayaçnas jusqu'aux conquêtes d'Alexandre. Si postérieurement, elle en a subi de nouvelles, le Zend-Avesta n'en offre aucune trace. Celles que l'on connaît et dont je parlerai à la section suivante, sont bien moins aryennes que sémitiques, et, sous ce point de vue, ne doivent pas nous occuper dans celle-ci.

Toutefois, avant de la clore, il est bon de dire quelques mots d'une anecdote racontée par le père de l'histoire, bien qu'elle ne se rattache qu'indirectement au sujet que je traite. Je veux parler du récit médo-bactrien d'Hérodote sur un grand fleuve d'Asie, nommé Akès (3), lequel, après avoir coulé

(1) Voyez notamment par l'Indus le *Diction. géograph. univ.* au mot *Sindh.*

(2) *Rig-Véda*, IV, p. 305, sl. 3.

(3) Grec Ακης, appelé Αξης dans Hésychius.

dans une plaine environnée de tous côtés d'une montagne qui avait cinq ouvertures, prenait autrefois son cours par chacune d'elles, se distribuait de toute part et arrosait les terres de cinq peuples limitrophes, les Khorasmiens, les Hyrcaniens, les Parthes, les Sarangéens et les Thamanéens (1). Quoiqu'il ne s'agisse là que des dérivations naturelles ou artificielles d'un seul et même fleuve dont les rois de Perse surent tirer parti pour le trésor royal, en faisant faire à chacune des cinq ouvertures de la montagne des portes ou écluses qui ne s'ouvraient que moyennant finance, on n'y doit pas moins voir une allusion détournée aux cinq courants de l'ouest du Mêrou mentionnés par le Bhâgavata-Pourâna (2), je veux dire à cinq cours d'eau qui, en se réunissant, formeraient l'*Oxus*. En effet, le nom de *Pendj* ou *Pandj*, « les cinq, » que lui donnent les Vakhanis, peut venir de ces cinq bras du fleuve, tout aussi bien que des cinq pics ou sommets indiqués par Wood (3). Nous aurions ainsi une Pentapotamie bac-

(1) Hérodote, III, § CXVII, p. 94-5, traduction Larcher. — Ce traducteur, *ibid.*, VIII, p. 5, ainsi que Sainte-Croix et Barbié du Bocage, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 194 et suiv., et p. 829-30; Rennell, *The geographical System of Herodotus*, p. 195; Gatterer, *Sur l'origine des Finnois, des Lettoniens et des Slaves*, p. 17, et Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'Antiquité*, I, p. 205, pensent que ce fleuve est l'un des bras de l'Oxus inférieur. Ritter, au contraire (voyez son *Erkunde*, VIII, 1re partie, ou *Asien*, VI, p. 150-1), incline à le prendre pour une branche du système de l'Helmend.

(2) Voyez II, p. 427, st. 23.

(3) *Journey*, etc., p. 328. — Cet estimable voyageur parle en cet endroit de la ville de *Kila-Pandj*, capitale du pays de Vakhan, située sur le Pendj et nommée *Pandja* par W. Moorkroft (*Travels*, etc., II, p. 271). — Notez qu'un ancien affluent de l'Oxus, le Kohik ou Zerafchan, autrefois Sogdh-roud et Polytiméte, qui se perd aujourd'hui dans un lac, paraît avoir ses sources dans un autre lac appelé *Pandjikand*, « l'urne des cinq. »

trienne analogue au Pendjâb de l'Hindoustan supérieur, l'Oxus jouant dans l'une le même rôle que le Sindh jouait dans l'autre, celui de roi des fleuves, de source et de réservoir des cinq cours d'eau.



TROISIÈME SECTION.

LE GAN-ÉDEN ET SES QUATRE FLEUVES.

Je me propose d'établir dans cette troisième section que, sous les anciens empires de Ninive et de Babylone, les quatre fleuves édénitiques sont restés pour les Assyrio-Chaldéens ce qu'ils étaient devenus pour les Médo-Perses, savoir : le Tarîm (Phison) au N.-E. ; l'Oxus (Gihon) au N.-O. ; l'Indus (Hid-deqel) au S. E., par continuation du Khonar, Kameh ou Khoaspe, et l'Helmend (Phrat) au S.-O., en remplacement de l'Iaxarte, fleuves dont trois sortent du même système de montagnes (le Belour-Tag), arrosent trois contrées distinctes : la petite Boukharie (Havilah), la Bactriane (Kouch) et le Kaboulistan (Assur), et se déchargent dans trois grands réservoirs : le lac Lop, le lac Aral et le golfe de Koutch. Le quatrième seul forme une sorte de disparate, en ce qu'il prend naissance plus bas au S.-O., dans les monts Hindou-Kouch, qui font suite à ceux du Belour. Du reste il parcourt le Sedjestan, placé à l'O. du Kaboul, et va se perdre dans le lac Hamoûn, autrefois lac Zéréh, au S.-O, en opposition à l'Indus, réputé fleuve du S.-E., eu égard à sa position seule, et nullement à son cours ; car l'Indus inférieur coule au S. en face de l'Helmend, et plus bas même au S.-O., quoique bien moins que celui-ci. Sur ces diverses assimilations, je n'ai guères à produire que le texte même de la Genèse ; mais, après les explications qui précèdent, ce document me suffit.

Il est évident pour moi d'abord que l'auteur sacré fait d'Éden une haute région, placée entre deux autres (*Havilah* et *Kouch*) qu'arrosent des fleuves qui en font le tour ; ensuite qu'il place au centre d'Éden le jardin (Gan) du même nom, baigné par un fleuve unique ; enfin qu'il dirige vers les quatre points de l'horizon les quatre canaux dérivés de la source commune.

Cette manière de voir, adoptée déjà, au moins en très-grande partie, par MM. Lassen (1), d'Eckstein (2) et E. Renan (3), suppose que la contrée d'Éden reste identique à celle de l'*Airyanem-Vaêdjô*, telle que les Médo-Perses l'entendaient, c'est-à-dire que, tout en partant des sources de l'Oxus, du Kameh et du Tarîm où l'avaient placée les Bactro-Mèdes, cette région se prolonge au S.-O., par une sorte de faveur ou plutôt par une véritable anomalie, jusqu'à celles de l'Helmend et aboutit ainsi à la contrée de *Harôyou* que les anciens nommaient *Aria*. Il y a là une dérogation tout exceptionnelle et très-concevable d'ailleurs à la tradition primitive, dérogation opérée par les Médo-Perses, acceptée par les Assyrio-Chaldéens, et restée sans influence sur la position du jardin de délices. Ce jardin est toujours à mes yeux le district du lac Sır-i-Koul, au centre du petit plateau de Pamir où trois des quatre fleuves ont leurs sources. Je suppose d'ailleurs qu'on y ramenait aussi celles du quatrième à l'aide de l'expédient des conduits souterrains ; car le Boundehesch prouve qu'à cet égard les Perses n'étaient pas en reste avec leurs voisins, ainsi que l'a remarqué M. E. Renan (4).

(1) *Ind. Alterth.*, I, p. 528-9.

(2) *Athenæum français*, n° 21, du 27 mai 1854, p. 488.

(3) *Histoire générale des langues Sémitiques*, I, p. 453-4, et *de l'origine du langage*, 2e édit., p. 228-9.

(4) *Hist. génér. des lang. Sémit.*, I, p. 455.

Il est vrai que le climat et les productions du plateau de Pamir sont loin de répondre aux images qu'on se fait de l'Éden. Mais, répondrons-nous avec le jeune et savant orientaliste cité tout-à-l'heure, il faut se rappeler que l'idée de délices, attachée au séjour primitif de l'homme, peut très-bien être une conception *a priori*, amenée par le penchant naturel des peuples à placer l'âge d'or en arrière (1), ou plutôt à imaginer que les lieux les plus élevés de la terre sont aussi les plus délectables, parce qu'ils se rapprochent davantage des régions célestes et se confondent avec elles dans l'azur du firmament (2).

Quoiqu'il en soit, le pays et le jardin d'Éden étaient évidemment situés l'un et l'autre à l'Orient des peuples Sémitiques échelonnés en Asie depuis la Médie-Atropatène jusqu'à la Méditérannée. En effet, quand la Genèse dit : « Et Jehovah-Elohim planta un jardin dans Éden du côté de l'Orient (en hébreu *Mqdm* (3), elle entend non pas que le jardin était à l'orient d'Eden, mais bien qu'ils se trouvaient tous deux à l'Orient des Sémites, c'est-à-dire dans les contrées où se levait pour eux le soleil et d'où vinrent plus tard à Jérusalem les mages orientaux pour y adorer le soleil de justice, guidés par son étoile miraculeuse (4). Aussi l'auteur sacré a-t-il rejeté le mot *Mqdm, du côté de l'Orient*, à la fin de la phrase, pour indiquer qu'il l'applique aux deux à la fois. Le restreindre au jardin, comme le font certains interprètes, c'est

(1) Id., *ibid.*, p. 453-4.

(2) C'est ainsi que la région alpine placée entre Ladakh, Kachmir et Iskardou, porte chez les Kachmiriens le nom de *Deo-Sou*, plaine des dieux (Moorkroft, *Travels*, etc., II, p. 263) et que dans le Mahâbhârata, la contrée circumméroueune est appelée *Akrida-Bhoumi*, terre des divertissements des dieux. Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 841.

(3) *Genèse*, II, 8.

(4) *Saint Matthieu*, II, 1, 2. — Comparez *Malach.*, IV, 2.

supposer que la Genèse aurait laissé dans le vague la situation d'Eden, hypothèse invraisemblable sous tous les rapports et démentie par le texte lui-même. En effet, on y lit qu'après l'expulsion d'Adam et Eve, Jehovah-Elohim plaça des chérubins à l'Orient du *Gan-Eden* pour en garder l'entrée, et qu'après le meurtre d'Abel, Caïn fut chassé de la présence de Jehovah dans le pays de *Noud*, à l'Orient d'Eden (1). Ces citations prouvent trois choses : la première que la terre d'Eden s'étendait à l'Est du jardin ; la seconde qu'Adam et Éve s'étaient retirés dans cette partie orientale d'Éden, et la troisième que le meurtrier d'Abel, repoussé plus loin encore, alla séjourner hors d'Éden, dans le pays de Noud, situé plus à l'Orient.

Le docte Buttmann avait émis sur la situation et l'étendue d'Eden un sentiment particulier qui paraît avoir été partagé par Ewald avec une légère modification.

Ces deux savants croient que la région de ce nom comprenait tout l'orient connu des Hébreux. En conséquence, le premier voit dans le Phison l'Iraouaddi, dans le Gihon le Gange, l'Indus dans le Hiddeqel et dans le Phrath l'Helmend (2). Le second, écartant le fleuve des Birmans et celui du Sedjestan, prend le Gange pour le *Phison* et l'Indus pour le *Gihon*, à l'exemple de Bernier (3) et des Pères Philippe de la Ste Trinité (4), Georgi (5) et Paulin de St Barthélemy (6). Quant au *Hiddeqel* et au *Phrath*, il y voit tout bonnement le Tigre et l'Euphrate. Toutefois il conjecture que les deux derniers cours d'eau qui, entre les mains de l'auteur de la Ge-

(1) *Genèse*, III, 24 ; IV, 16.
(2) Buttmann, *Mythologus*, I, p. 87 et suiv.
(3) *Voyages*, II, p. 263-4, édit. de 1830.
(4) *Itinerarium orientale*, p. 147-9 ; Lyon 1649.
(5) *Alphabetum Tibetanum*, I, p. 186 et 343.
(6) *Systema Brahmanicum*, p. 293.

nèse, seraient devenus les deux fleuves de Ninive et de Babylone, y remplacent deux courants plus orientaux qu'il n'ose préciser (1).

On peut répondre aux deux critiques allemands, d'abord, qu'ils partent d'une hypothèse très-contestable, à savoir: que les Hébreux auraient complètement négligé les deux conditions fondamentales du récit primitif: l'orientation des quatre fleuves et leur sortie d'une source commune; ensuite, que l'Iraouaddi et le Gange lui-même sont tout-à-fait en dehors du rayon visuel de la haute antiquité, pour emprunter de nouveau les expressions de M. le baron d'Eckstein (2).

La première objection s'adresse d'ailleurs à tous ceux qui, en conservant le Tigre et l'Euphrate dont les sources sont à l'O. de la mer Caspienne, veulent y joindre deux fleuves ayant les leurs à l'E. de la même mer. Tels sont, entre autres, parmi les plus modernes, 1° MM. Benfey (3), Lassen (4), baron d'Eckstein (5) et É. Renan (6) qui prennent l'Indus et l'Oxus pour le Phison et le Gihon; 2° le d[r] Hanebert qui voit ceux-ci dans l'Hyphasis (Vipâçâ) et l'Indus (7); 3° E. Burnouf qui, d'accord avec la tradition musulmane (8), semble les prendre pour l'Iaxarte et l'Oxus (9); 4° enfin et *à fortiori* Schul-

(1) Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, I, p. 376-7, note 2, 2.e édit.

(2) *Athenæum français*, 27 mai 1854.

(3) Article *Indien* de l'*Allgemeine Encyclopædie* de Ersch et Gruber, 2e sect., XVII, p. 13-4.

(4) *Ind. Alterth.*, I, p. 528-9.

(5) *Athenæum* français de 1854, p. 867.

(6) *Ubi Suprà*, I, p. 452, et *de l'orig. du Lang.*, p. 230.

(7) *Geschichte des Biblischen Offenbaruny*, p. 15-9.

(8) Voyez G. Wahl, *Asien*, p. 853-6, et M. l'abbé Bargès, *Journ. asiat.*, 3.e série, III, p. 142-8.

(9) Ceci n'est pourtant, de ma part, qu'une simple conjecture tirée d'une phrase de son *Commentaire sur le Yaçna-Zend*, addit. et corr., p. CLXXXIV.

thess (1), Gesenius (2) et Lingerke (3) qui s'arrêtent à l'Indus et au Nil encore. — Cependant, notre voyageur Bernier avait pressenti que les quatre fleuves devaient sortir du même groupe de montagnes. Aussi joignait-il au Gange et à l'Indus la *Djoumnâ* et le *Tchen-âb* (4). M. E. Renan reconnaît le principe et conjecture que des deux fleuves qui, de fuite en fuite, étaient devenus le Tigre et l'Euphrate, même chez les Persans, le premier désignait originairement l'*Helvend*, c'est-à-dire l'*Helmend* (5). Quant au second, il paraît que ce savant le ramenait à l'Iaxarte, car, après avoir dit que l'Euphrate s'était, comme le Tigre, substitué à des fleuves plus orientaux, il indique pour les quatre grands cours d'eau sortant d'une même source dans la région de l'Imaus, l'Indus, l'Helvend, l'Oxus et le Iaxarte (6). Dans son système tout per-

(1) *Das Paradies*, p. 10 et suiv.

(2) *Thesaur. Ling. hebr.*, p. 281-2 et 672-3.

(3) *Kenaan*, p. 20 et suiv. — Cosmas l'Indicopleuste est le premier, je crois, qui ait adopté l'Indus pour le *Phison*, en place du *Gange* désigné par Josèphe et les Pères de l'Eglise, tels que S[t] Augustin, S[t] Jérôme, Eusèbe, etc. — D'un autre côté, c'est Michaëlis qui a montré tout le premier en Europe que le *Gihon* devait être l'*Oxus* (*Supplem. ad Lexica Hebraïca*, in-v°), opinion adoptée en Allemagne par G. Wahl (*Asien*, p. 857) et en France par l'abbé Guénée (Lettres de quelques oisifs Portugais, I, p. 338-42, 11[e] édit.). Toutefois, ces trois écrivains ont pris l'*Araxe* ou le *Phase* pour le *Phison*, à l'exemple de Reland, D. Calmet et autres, et, sur ce dernier point, ils ont été suivis par Jahn, Rosenmuller, Link et Winer, cités dans le *Thes. ling. hebr.*, p. 1096.

(4) *Voyages*, Ubi Suprà.

(5) *Histoire générale*, etc., I, p. 453. — Voyez à la seconde section ci-dessus, p. 92-3, les altérations que le nom Zend de ce fleuve a subies successivement en passant dans les langues étrangères. La transcription *Helvend* pour *Helmend* n'est probablement pas fautive, car la petite rivière *Elvend*, près d'Hamadan, est nommée quelque part *Elmend*. Ce n'est certes pas de celle-ci que le docte orientaliste a voulu parler.

(6) *Ibid.*, p. 451-2.

sique, il eût été mieux, ce semble, de remplacer l'Indus par le Mourgâb, puisque le Boundehesch qualifie l'Arg-roud-Iaxarte, le Veh-roud-Oxus, le Môrou-roud-Mourgâb et l'Itomand-roud-Helmend de l'épithète de célestes (1), comme descendant tous quatre du trône d'Ormuzd.

Mais, pour en revenir à Ewald, on a lieu de s'étonner qu'il n'ait pas admis soit le Tarîm et l'Oxus, soit au moins l'Iaxarte et l'Oxus encore, au nombre des quatre fleuves génésiaques, en place du Tigre et de l'Euphrate. En effet, s'il ne va point jusqu'à dire avec Wilford que les Juifs ont fait de leur mont *Moriâh*, situé au N. de Jérusalem (2), leur petit Mont *Mérou* (3), il reconnaît au moins, avec le prophète Ezéchiel, qu'ils faisaient de Jérusalem le nombril de la terre (4), au double sens de centre du globe et de source des fleuves. Il montre très-bien que, pour compléter le parallèle, Salomon et Ezéchias avaient cherché à imiter les quatre courants paradisiaques dans la distribution des eaux dont ils avaient enrichi la ville Sainte. Il s'est livré là-dessus à une discussion minutieuse et concluante. Suivant lui, quatre ruisseaux arrosaient les environs de Jérusalem, et ces ruisseaux étaient réputés sortir de la source d'eau vive placée sous le temple d'après le même prophète (5). C'étaient. 1° le torrent de Cédron à l'E.; 2° la source Roguel au S.; 3° la fontaine de Siloé à l'O.; et 4° celle du Géhon au N. (6). En outre, les jardins royaux, plantés à l'imitation de ceux de Jehovah, se montraient au S. de la ville, en un lieu nommé

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 391-3.
(2) *Ps.* XLVIII, 2.
(3) Wilford, *Asiat. Res.*, VIII, p. 312.
(4) *Ezéch.*, V, 5.
(5) *Ibid.*, XLVII, 12.
(6) Ewald, *Ubi Suprà*, III, p. 321-8, 2.e édit.

autrefois en hébreu *Beth-kerem*, maison du vignoble, et aujourd'hui en arabe *Foureidls*, paradisiaque.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons placé Eden entre deux au moins des quatre régions qu'arrosaient les quatre fleuves, et le jardin au centre d'Eden ou du petit Pamir. Telle était d'ailleurs sur le second point la façon de penser des Kabbalistes juifs, comme le prouve leur *Abacus quaternarii sacri*, publié par le P. Kircher. On y voit, entre autres choses, les quatre éléments, les quatre Agathanges, les quatre esprits célestes, les quatre saisons de l'année, les quatre portes du ciel, les quatre parties du monde, les quatre anges présidents, les quatre fleuves du paradis, les quatre vents principaux et les quatre génies directeurs, tout cela disposé suivant l'ordre des quatre points cardinaux, avec le *Gan-Eden* au milieu (1).

Quelques auteurs ont pensé que le nom hébreu *Eden*, écrit *ʻdn* par *aïn*, est une transcription du mot zend *Airyanem*, raccourci en *Airan*, avec substitution du *d* au *r* (2), comme il arrive quelquefois dans la Bible (3). Mais l'étymologie ne se prête pas à cette assimilation. D'un côté, le nom sémitique *ʻdn* par *aïn*, d'où *ʻdin*, « mou, tendre, délicat, friand, » paraît tenir au même radical que le grec ἡδονή, « plaisir, volupté, joie, charme, etc. », puisque les Septante et la Vulgate s'accordent à traduire *Gn-ʻdn* par jardin de délices, lorsqu'ils ne se bornent pas à une simple transcription (4). Ce radical est le sanscrit *svad* ou *svâd*, « être suave, délicat,

(1) Kircher, *Œdipus Ægypt.*, II, 1.re part., p. 381; et III, p. 38.

(2) Dupuis, *Origine des Cultes*, V, p. 22.

(3) Gesenius, *Thesaur. ling. hebr.*, p. 1244 B, cite deux exemples de cette transformation, savoir : *Bkhq* et *Dkhq*, se retirer, et *Çrph*, *Çhdph*, brûler. On peut y ajouter *Ngr* et *Ngd*, couler.

(4) Comparez *Genèse*, II, 8, 10, 15; III, 23-4. IV, 16.

odorant, » d'où l'adjectif masc. *svâdouh*, fém. *svadhvî*, n. *svadou*, grec ἡδύς, ἡδύ, lat. *suavis*, *suave* (puis *suadus*, *a*, *um*), lithuan. *saldùs*, pour *sladùs*, slave *sladk*, anglo-saxon *swet*, etc. (1). Les Indiens en ont tiré, avec le prépositif *â*, le nom neutre *âsvadanam*, « saveur, bon goût, » ce qui suppose le primitif *svâdanam*, grec ἡδονή (pour σφηδονή), hébreu *âdan*, lequel, en zend, se serait articulé ou *qâdanam*, par le changement ordinaire du groupe *sv* en *q* (2), ou *Hvâdanam*, par la permutation moins fréquente de ce groupe en *Hv* (3). Or l'*aïn* hébreu, première lettre du mot *âdn*, avait deux sons, l'un dur et l'autre faible, répondant, *mutatis mutandis*, le premier au son du *kheth* et le second au son du *he*, car les Septante rendaient celui-ci par α, ε, ο et ω, et celui-là par γ, κ, χ, et les Arméniens eux-mêmes qui aimaient les intonations fortes, remplaçaient souvent l'*aïn* par le *qoph* (4); d'où l'on peut inférer que les Sémites ont d'abord articulé *qadan* ou *qeden*, puis *hadan* ou *heden*, par atténuation de l'aspirée. On sait qu'en pehlvi *heden* signifie plaisir, repos, et *hedenesch*, lieu de repos et de plaisir (5).

(1) On peut y joindre avec M. Bopp, *Gloss. sansc.*, *in v.°*, le grec ἦδος, ἥδομαι, l'anc. germ. *Suazi*, *Suozi*; le goth. *Sutizô*; l'allem. *Süss*; le kimri *Chwaethu*, et le bas-breton, *Chwaesa*.

(2) E. Burnouf, *Yaçna*, not. et écl., p. LXXXIV et suiv.— Delà le nom *Zend Qastra*, pour *Qadtra*, le goût, formé avec le Suffixe *Tra* (Id., *Observations sur la Gram. compar.* de M. Bopp, p. 78.

(3) On a d'abord passé de *Sv* à *Hv*, puis de *Hv* à *Q*, par renforcement de l'aspiration, qui, devenant gutturale, absorbe la lettre *v*. — E. Burnouf, *Ubi Suprà*, p. XCI.

(4) Sur ces permutations hébraïques, voyez Gesenius, *Thes. Linguæ hébr.*, p. 976-7.

(5) Anquetil (dans les anciens *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, XXXI, p. 371, note 25), supposait l'*Heden* Pehlvi formé de l'*Eden* hébraïque, à l'aide de l'article *H* préposé. Mais la supposition d'un article araméen serait ici superflue : le *H* initial pourrait n'être qu'une simple aspiration.

Suivant la Cosmogonie des Perses, ces deux noms désignaient une contrée et une ville qui avaient vu naître Zoroastre et qui étaient situées dans l'*Iran-Védj* (1).

Toutefois M. E. Renan s'est demandé si l'ancien royaume d'*Oudyâna*, c'est-à-dire du parc ou du jardin (2), situé au nord d'Attok et de Peichaver (par 35° de latitude nord et 70° de longitude est), ne nous cacherait point le nom sémitisé d'Eden (3). La question est d'autant plus naturelle que les Sémites ne donnent pas de valeur fixe à leurs voyelles et n'aiment pas le son *ou* au commencement des mots; en sorte qu'ils ont très-bien pu remplacer le *vau* par leur *aïn* faible, prononcé *o* ou *e*, et changer *Oudyâna* en *Odan*, *Oden*, *Eden*, de même que les Parses ont changé *Airyana* en *Iran*. D'un autre côté, il semble qu'en remplaçant l'Iaxarte par l'Helmend, les Médo-Perses ont dû substituer la région d'*Oudyâna* au plateau de Pamir, d'autant mieux que la première, plus voisine de leurs nouvelles résidences, était également plus agréable et plus fertile que le second (4). Enfin, M. Stan. Julien a très-justement remarqué qu'à ce pays d'*Oudyâna* se rattachent les plus anciennes traditions religieuses et les plus

(1) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 9; II, p. 296, avec la note 7.

(2) Ce nom paraît désigner, comme le mot zend *Varé*, un endroit planté d'arbres et arrosé par des sources. M. Bopp, dans son *Glossar. Sanscrit.*, *in Verbo*, l'interprète par jardin royal public, ce qui nous ramène au sens du *Paradaêçô* zend.

(3) *De l'origine du langage*, p. 130.—Wilford (*Asiat. Res.*, VI, p. 488), avait eu la même idée. Mais il ne s'occupait que de l'étymologie, sans application au pays d'*Oudyâna*.

(4) Dans *Hiouen-Thsang*, I, p. 425, et II, p. 131, on donne à l'*Oudyâna*, d'abord 5,000 li (250 myr.), et ensuite 1,000 li seulement (50 myr.) de circuit. M. Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 132-4 et III, p. 138, suppose que le royaume d'*Oudyâna* s'étendait à l'ouest jusqu'au Kameh, à l'est jusqu'au haut Indus et au nord jusqu'aux pays des *Gurai* et des *Assacani*. Voyez aussi la carte de M. Kiepert jointe au premier volume.

vieilles légendes du Brâhmanisme, sans compter que plus tard le Bouddhisme (qui s'y est installé de bonne heure) l'a couverte de ses monuments (1). Aussi les pèlerins bouddhistes de la Chine le décrivent-ils avec la plus grande complaisance. Ils font l'éloge des productions du sol et de ses aspects physiques qui donnent à la contrée l'apparence d'une région circumméorouenne, semblable aux plateaux de Pamir et de Ngari. Les uns racontent que son nom d'*Oudyâna* lui vient de ce qu'il y avait eu là autrefois le parc ou jardin d'un *Râdjatchakravartti* « monarque tourneur de roue (2). » Ils rapportent qu'au sud-est de la ville royale, aujourd'hui détruite et remplacée par un simple village, on voyait un mont très-escarpé, avec des précipices, des cavernes et des pics qui entrent dans les nuages; que l'arbre de vie *Kalpatarou* s'y développait, et que les sources qui jaillissaient dans la forêt, le mélange des fleurs y charmaient les yeux (3). Les autres parlent d'une très-haute montagne appelée *Lan-po-lo* ou *Lan-po-lou*, qui a un lac à son sommet (comme le mont Mérou), d'une fontaine du dragon (qui rappelle le lac Sir-i-koul) et d'un grand fleuve

(1) *Hiouen-Thsang*, I, préface, p. LI. — Voyez aussi Lassen, *Ubi Suprà*, I, p. 587, avec la note 2.

(2) Les livres bouddhiques, échos habituels des légendes indiennes, comptent quatre rois *Tchakravarttis*; savoir : 1° le roi de la roue de fer qui règne sur le *Dvîpa* méridional; 2° le roi de la roue de cuivre qui commande à deux *Dvîpas*, le méridional et l'oriental; 3° le roi de la roue d'argent qui gouverne trois *Dvîpas*, les deux ci-dessus et l'occidental, et 4° le roi de la roue d'or qui domine sur quatre *Dvîpas*, les trois ci-dessus et le septentrional. Voyez *Foe-koue-ki*, p. 46 et 134. Le dernier s'appelait pour cette raison *Mahârâdjatchakravartti*, monarque universel, tourneur de la roue d'or. (Voyez ci-dessus, 1re section, p. 47, note 2).

(3) *Foe-koue-ki*, avec les savantes notes de M. Landresse, conservateur de la Bibliothèque de l'Institut, p. 46-50.

qui y prend naissance (à l'exemple de l'Oxus), etc., etc., etc. (1). Du reste, ils s'accordent tous à vanter l'abondance des raisins, des cannes à sucre et des parfums de cette coutrée, ses forêts à végétation vigoureuse, l'exubérance de ses fleurs et de ses fruits, et même ses tourhillons de neige mêlés de pluie brillant de cinq couleurs, semblables à des nuages de fleurs qui volent dans l'air (2). Il ne manque à leurs récits que la mention des quatre cours d'eau sortant d'un réservoir commun. Mais, quoiqu'ils ne désignent guères que le *Souvâstou*, leur fleuve, appelé par eux *Çoubhavâstou* (demeure de la lumière ou séjour de la splendeur), qui répond au *Soastus* des anciens et au *Souvad* des modernes, lo Mahâbhârata mentionne à l'ouest quatre autres rivières qui, avec le *Souvâstou*, forment cinq courants analogues à ceux du *Pendjâb*, puisqu'ils se réunissent dans le *Pandjkora* « les cinq bras ou branches, » répondant à la *Gauri* des Hindous, au *Guraïos* des Grecs, de même que ces derniers se réunissent dans le *Pantchanada* « les cinq fleuves (3). »

Ajoutons à ces données sur l'Oudyâna qu'il faut bien que les *Astacani*, ses joyeux habitants, amis du vin et des banquets (4), aient cherché à assimiler leur mont *Lan-polo* soit au plateau de Pamir, soit au Kailâsa-Mêrou, puisque les compagnons d'Alexandre crurent y voir le *Méros* de Zeus dans lequel leur jeune Dionysos, né avant terme, avait été recueilli après le foudroiement de Sémélé, sa mère. On se rappelle que, l'imagination aidant, les Macédoniens firent de la cité

(1) Voyez les descriptions d'*Hiouen-Thsang*, I, p. 85-8 et 425-7; II, p. 131-3.

(2) *Ibid.*, I, p. 426; II, p. 131 et 149.

(3) Voyez Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 26; II, p. 132, note 4.

(4) Id., *Ubi Suprà*, II, p. 135 avec la note 1.

voisine (1), surnommée sans doute *Nichadha-pouram* « la ville des (monts) *Nichadhas* » (2), la fameuse ville de Nysa où le jeune dieu fut élevé après sa seconde naissance. On se souvient aussi qu'en interprétant le nom de Dionysos dans le sens de dieu de *Nysa*, ils soutinrent que cette prétendue Nysa du Paropamise était la seule, parmi les dix villes du même nom, ses rivales, qui pût prétendre à l'honneur d'avoir été la nourrice de leur dieu de la vigne (3). On sait enfin que ces prétentions, déjà contestées chez les anciens, l'ont été bien davantage encore parmi les modernes; en sorte que c'est le cas de répéter *et adhùc sub judice lis est*. Mais cette question d'éthnographie mythologique étant étrangère à l'objet de ce mémoire, je me hâte de renvoyer le lecteur d'abord aux détails fournis par MM. Creuzer et Guigniaut dans les *Religions de l'Antiquité* (4)

(1) Cette ville n'était probablement point celle de *Moungali* (ou mieux *Mangala*), ancienne résidence royale, mentionnée par *Hiouen-Thsang* (I, p. 86 et 427; II, p. 132 et 149), et remplacée aujourd'hui par le village de *Manikyala* (ou mieux *Mangalthan*), selon les conjectures de M. Stan. Julien. (*Ibid.*, I, préface, p. LII-LIJ, et Lassen, *Ind. Alterth.*, III, p. 138). Ce devait être plutôt une autre ville innommée où les rois du pays avaient résidé plus anciennement encore et qui était située au nord-est de la précédente, dans la grande vallée de *Talila*, aujourd'hui *Talyl* ou Tilyl, elle-même sise au pied des montagnes qui couvrent le nord du Kachmir, sans doute à peu de distance du Mèrou *Lan-po-la*. (Voyez *Hiouen-Thsang*, I, préface, p. LIV-V, texte, p. 88 et 427; II, p. 149).

(2) Je suppose après M. Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 135-6, que les monts *Nichadhas* placés avec un point d'interrogation à un degré plus au nord dans la carte de M. H. Kiepert, jointe au 1er volume, étaient plutôt situés à la latitude de la partie Nord de l'*Oudyâna*.

(3) Les Grecs qui abrégeaient *Paropanichadhah* en *Paropanisos*, ne se sont-ils pas bornés à rendre *Nichadha-pouram* par *Nysa-polis*, et *Dévah-Nichadhah* (le dieu *Nichadhien*, je suppose), par *Dionysos*, en changeant *ni* en *ny* pour donner une base à leur étymologie?

(4) I, p. 148, note 1; III, p. 82-6 et p. 1014-82.

et ensuite aux nouveaux éclaircissements de M. A. Maury dans l'*Histoire des Religions de la Grèce antique* (1). Il me suffit d'avoir signalé de nouveau l'application du nom de *Mérou* à une haute montagne située au sud du plateau de Pamir et au nord-ouest des monts Gangdisri-Kailâsa. Comme le royaume d'Oudyâna côtoyait à l'est la vallée du haut Indus, il a pu servir de station aux premiers Aryas de l'Inde, dans leur marche du nord au sud ou du Bolor au Pendjâb, d'où le surnom de Mêrou donné à son mont *Lan-po-lo* par les émigrants, peut-être avant qu'il ne le fût au mont Gangdisri.

Malgré ces rapprochements, j'ai peine à admettre que l'hébreu *Eden* dérive du sanscrit *Oudyâna* « parc, jardin, verger », quoique le *Gan* sémitique semble se rattacher par l'étymologie au *Gahanam* aryen « bois, forêt, parc, bosquet ou bocage » (2), par la raison que le rédacteur de la Genèse aurait commis un gros pléonasme en unissant deux termes de même signification, *Gan* et *Eden*. Il est vrai que les dénominations pléonastiques ne sont point rares dans la géographie de l'Asie, en ce que fréquemment elles sont tirées à la fois de deux langues différentes. Mais celle que l'on soupçonne ici n'est guère vraisemblable. En effet, nous venons de voir que le second terme *Eden*, volupté, ajoute au premier *Gan*,

(1) I, p. 118-22 et 500-21. — Comparez son article antérieur dans les *Relig. de l'Antiquité*, III, p. 913-22. — Notons en passant que la région des *Astacani* étant fertile en vignobles, selon Pline, VI, 23, ce peuple, ami de la joie, devait adorer le dieu *Vénah, l'aimé, le chéri* grec Οινος, Eol. Fοινος, lat. *vinum*, germ. *wein*, slave *vino*, arabe *waïn*, hébr. *Iaïn*), dieu vêdique du *Sôma* ou du jus énivrant de l'*Asclepias acida*, remplacé avec avantage par le jus de la vigne. Voyez là-dessus A. Kuhn, dans la *Zeitschrift für vergliechende Sprachforsehung*, année 1851, p. 192.

(2) Le mot hébreu *Gan* est formé du radical sémitique *Ganan* « couvrir, ombrager, » et le qualificatif sanscrit *Gahanam* de la racine aryenne *Gah* « être épais, dense, touffu. »

jardin, un sens déterminatif et nécessaire en quelque sorte, sens que l'étymologie ne donne point pour le sanscrit *Oudyâna*. Ensuite le royaume d'Oudyâna ne nous présente pas de fleuve sortant du lac placé sur la montagne *Lan-po-lo;* et la fontaine du dragon *Apalâla*, d'où s'écoule le *Çouvâstou*, paraît être à une très-grande distance de cette montagne (1). Enfin les quatre cours d'eau de l'ouest qui se réunissent dans le Pandjkora, ont leurs sources placées beaucoup plus haut au nord-ouest et ne coulent pas d'ailleurs vers les quatre points de l'horizon. Sous ce dernier rapport, il serait mieux de remonter au nord-est jusqu'à la fertile vallée d'*Iskardou*, signalée par les voyageurs modernes comme un autre point central d'où les cours d'eau s'écoulent dans toutes les directions et qui d'ailleurs fait partie de la *plaine des dieux* (2).

Je m'en tiens donc pour le mot hébreu *Eden* à l'étymologie tirée du substantif *Svâdhanam*, par l'entremise du pehlvi *Héden*, tout en convenant que les noms d'*Oudyâna* et d'*Iran-Védj* avaient reçu chez les Indiens et chez les Perses une valeur d'extension analogue à celle qui s'est attachée au composé *Paradeçô*, signifiant d'abord, comme on va le voir, *haut pays*, et ensuite *pays délicieux*. De là vient que le Vendîdâd représente l'*Airyanem Vaêdjô*, ou l'Iran-Védj, ce premier pays donné par Ormuzd à ses adorateurs, comme ayant été autrefois un lieu de délices, d'abondance et de bénédiction, entièrement semblable au Bahista (Behescht d'Anquetil) ou ciel *très-haut*. Mais en même temps il rapporte que ce fortuné pays a perdu la plupart de ses avantages et de ses agréments, parce que l'adversaire (Paityareh) Ahriman a produit dans

(1) L'une était au nord-est de la ville de Mangala, résidence royale, et l'autre au nord-ouest. Voyez *Hiouen-Tsang*, I, préface, p. LII, texte, p. 85, et II, p. 133 et 141.

(2) Moorkroft, *Travels in Himâlaya* etc., II, p. 261-3.

le fleuve qui l'arrose la grande couleuvre, mère de l'hiver et du froid, donnés par le Dew (1).

Ces indications du Zend-Avesta conviennent très-bien au plateau du Pamir dont l'un des lacs, suivant les Bouddhistes chinois, est habité par un grand dragon, rempli de venin (2), et dont l'un des cours d'eau, appelé rivière de *Sera-kol*, affluent de la rivière de Yarkand, a été confondu avec celle-ci, qualifiée à son tour par l'épithète de *Çitâ*, la froide, la glacée, l'enchaînée, ainsi qu'on la vu à la première section (3). Suivant les traditions persanes, l'*Airyanem-Vaêdjô* était le berceau des Aryas Mazdéens, comme on l'a vu également ci-dessus (4). On racontait qu'Ormuzd avait peuplé l'Iran-Védj avec les Izeds du ciel, comme plus tard *Djemschid*, fils de *Vivengham*, c'est-à-dire *Yama*, fils du soleil *Vivasvat*, et roi du midi, peupla le Varena (partie du Kahoul) avec les hommes de l'Iran-Védj (5). Les Izeds, en effet, qui habitaient le céleste Albordj, placé au-dessus de l'Iran-Védj, pouvaient facilement descendre du ciel dans cette haute région, et y produire, par leur union avec les Iraniennes, les hommes forts ou géants dont Djemschid peupla son Varena, quoique le Vendîdâd zend ne soit pas aussi explicite sur ce point que la Genèse hébraïque (6).

L'expression composée *Gan-Eden* (hébr. sans points *Gn-ădn*) est équivoque, par ce qu'elle peut signifier ou jardin de plaisance ou jardin d'Eden. Le rédacteur de la Genèse paraît la

(1) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 264-5.

(2) Song-Yun, dans l'*Asie centrale* de M. A. de Humboldt, II, p. 390.

(3) Voyez ci-dessus, p. 38 et suivantes.

(4) Voyez *Suprà*, deuxième sect., p. 66.

(5) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 274. — Sur la situation du *Varena* (Anquetil *Vérené*), voyez Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 425 et 526, aux notes 4 et 1.

(6) *Genèse*, VI, 1-5.

prendre dans les deux sens. Mais les écrivains subséquents semblent s'arrêter préférablement au premier, soit qu'ils se bornent à la copier (1), soit qu'ils la remplacent ou l'expliquent tantôt par les termes *Gan-Elohim*, jardin des Elohim (2) ou *Gan-Jehovah* (3), tantôt par ceux de *Har-Elohim*, montagne des Elohim (4), tantôt encore par ceux de Har-Môad, montagne de l'assemblée, sous-entendu des Elohim (5), et la Genèse elle-même se sert plus loin des mots Gan-Jehovah dans le sens de jardin de délices (6).

Au retour de la captivité, les écrivains juifs employèrent plus volontiers, pour désigner le Gan-Eden de la Genèse, le nom de *Pardès* (hébr. sans points *Prds*), venant du sanscrit *Paradêças*, et signifiant *lieu élevé, endroit délicieux*, zend *Paradâeçô*, grec παράδεισος, latin *Paradisus*, syriaque *Phardaiso*, arabe *Phirdous* ou *Firdous*, et armén. *Partès* (7). Toutefois les auteurs sacrés n'y ont guère recours qu'à l'occasion des jardins royaux de Jérusalem, de Babylone ou de Suse (8), c'est-à-dire des parcs ombreux, plantés d'arbres et ornés de viviers dont les rois de l'Asie et ceux de la Perse

(1) *Ezéch.*, XXXVI, 35. *Joël*, II, 3.

(2) *Ezèch.*, XXVII, 13 ; XXXI, 8, 9. — Pour le sens pluriel du mot *Elohim*, comparez *Genèse*, III, 5 et 22; XX, 13, et XXXI, 53.

(3) *Isaïe*, LI, 3.

(4) *Ezéch.*, XXVIII, 14 et 16. — Je ne trouve le titre de *Har-Jehovah*, montagne de Jehovah, appliqué qu'aux monts Sinaï et Sion. Mais il a dû s'étendre au Gan-Eden dans le langage populaire.

(5) *Isaïe*, XIV, 13.

(6) *Genèse*, XIII, 10.

(7) Les Septante traduisent souvent *Gan-Eden* par παράδεισος. Voyez les nombreux textes cités par Gesenius, dans son *Thesaur. ling. hebr.*, p. 1124 A. — Sur les différentes formes de cet ethnique, on peut consulter en outre les annotations de MM. Guigniaut, *Relig. de l'antiquité*, I, p. 335, et A. de Humboldt, *Cosmos*, II, p. 473, note 30.

(8) *Ecclésiaste*, II, 5. — *Cantiq. de Salom.*, IV, 13. — *Nehémie*, II, 8.

surtout faisaient entourer leur forteresse royale, ordinairement bâtie sur un lieu très-élevé (1). Ces paradis terrestres représentaient chez les Perses le céleste paradis d'Ormuzd, des Amschaspands et des Izeds, planté sur l'Albordj, le *Behescht* ou le Gorotman (2), comme celui d'Indrâgni, de ses Dêvas, de ses Gandharbas, de ses Apsarâs, etc., etc., l'était sur le mont Mêrou confondu avec l'*Outtara-Kouron* du firmament. C'est aussi dans un jardin de délices, planté sur une montagne sainte, que Jehovah habitait avec les Beni-Elohim ou fils de Dieu, avec les Séraphim, les Kérouhim et d'autres cohortes d'anges, comme le prouvent les dénominations bibliques ci-dessus rappelées de jardin ou de montagne soit de Jehovah, soit des Elohim.

Je reviendrai sur ce point de vue à la section suivante. Dans celle-ci je dois me borner à la détermination des quatre fleuves genésiaques considérés comme cours d'eau purement

(1) Gesenius, *ubi suprà*. — *Zend-avesta*, I, 2.e partie, p. 269.

(2) J'ai déjà expliqué Albordj par *haut mont*. *Behescht*, pour *Bahista*, sanscrit *Vasichtha*, signifie *élevé*.. Quant à *Gorotman*, il n'est peut-être pas sans rapport avec le sanscrit *Garoutman* « ayant des ailes. » Les Amschaspands étaient ailés comme les Séraphins d'Isaïe (VI, 2) auxquels Gesenius les compare dans son *Thesaur. ling. hebr.* p. 1342, en note. Il en était de même des pures *Ferouers* ou *idées* divines des êtres doués d'intelligence, génies femelles qui, avec les âmes des bienheureux, ailées aussi sans nul doute, habitaient le Gorotman, d'où elles protégeaient les fidèles Mazdayaçnas, morts ou vivants, leurs images réalisées. Voyez là-dessus MM. E. Burnouf, *Yaçna*, p. 270-1, et Guigniaut, *Relig. de l'Antiq.*, II, p. 702.— Ces Ferouers et ces Bienheureux me paraissent répondre en partie aux *Sâdhyas* et aux *Pitâras* célestes du Rig-Vêda *dont lei soleils brillent au firmament*. On peut consulter sur ce dernier point mon Traité du *Nirvâna indien*, imprimé dans les *Mémoires de l'Académie du département de la Somme*, vol. de 1856, p. 334-6, ou p. 22-4 du tirage à part.

terrestres, je veux dire à la justification des idées que je me suis formées à ce sujet.

La Genèse fait sortir d'Eden, et non descendre du ciel, le fleuve unique qui arrose le jardin du même nom avant de se diviser en quatre bras ou canaux (1). Sous ce rapport, elle est moins mythique que les traditions de l'Inde et de la Perse (2). Mais en revanche elle ne donne pas de nom à ce fleuve unique. On ne peut en effet prendre pour tel celui d'*Ad*, sept. πηγη latin *fons*, source ou fontaine, qu'elle venait de mentionner comme montant de la terre continentale (Arts) pour arroser toute la surface de la terre cultivable (Admh) (3). Car on s'accorde aujourd'hui à traduire *Ad* par *vapeur* et à suppléer dans le texte une négation. Comme, dans les autres récits orientaux, la source commune des quatre courants porte le nom du premier et s'appelle *Arvandâ* chez les Bactro-mèdes, *Gangâ* chez les Brâhmanes, et *Sindhoû* chez leurs ancêtres (4), pour ne point parler de leurs

(1) Genèse, II, 10. — Le texte hébreu signifie tout bonnement que le fleuve unique avait sa source dans le jardin même qui faisait partie d'Eden, et non pas qu'il prenait naissance dans Eden, en dehors du jardin, pour venir arroser celui-ci. Encore moins veut-il dire que ce cours d'eau avait sa source ailleurs et passait d'Eden dans le jardin. On peut voir dans le traité de Huet *sur la situation du paradis terrestre*, p. 55, que la source en question sortait de terre dans le jardin même.

(2) Voyez ci-dessus, sect. I, p. 19, et section II, p. 56.

(3) *Genèse*, II, 6. — Les traducteurs ne font pas ressortir la différence des deux noms hébreux, excepté M. Cahen qui rend *Érets* par le mot *terre* et *Adamah* par le mot *sol*.

(4) Je ne parle pas ici du mythique Djambou-Nada ou Nadî, fleuve ou rivière Djambou, admis comme source première non-seulement par les Bouddhistes (*Foe-koue-ki*, p. 81), mais encore par quelques Pourânas (*Bhâgav. P.*, II, p. 427, sl. 20-25), parce qu'il me paraît comparativement moderne, à moins que son nom ne soit le modèle ou la copie de la dénomination tubétaine *Dzangbo-Tchou*; car alors il pourrait désigner

imitateurs Tubétains, Birmans, Singhalais (1) et Chinois, on peut en conclure, ce semble, que l'auteur hébreu prenait le *Pichoun* ou *Phichoun*, son premier fleuve, pour celui qui arrosait le *Gan-Eden*, avant de se partager en quatre branches dont il était la première et probablement la principale.

Dans mon système, le premier fleuve, *Phichoun* ou *Pichoun*, ponctué *Phichôn* ou *Pichôn* et prononcé *Phisôn* par les Grecs, celui qui entoure la terre de *Khavilah* ou *Havilah*, n'est autre que le fleuve du Turkestan chinois, appelé maintenant Tarîm ou Ergheou-Goul. Ce grand cours d'eau, nous l'avons vu, se compose des rivières d'Aksou, de Kachgar, de Yarkand et de Khotan, qui enveloppent la petite Boukharie et lui forment une espèce de ceinture, suivant les expressions de Hiouen-Thsang (2), avant de réunir leurs eaux dans un lit commun, tributaire du lac Lop. Cependant ce nom, dans la pensée de l'auteur de la Genèse, doit s'appliquer plus particulièrement à l'une de ces rivières, soit celle de Tachbalik qui sort du lac Karakoul et se joint au Kachgar-daria, soit celle de Sérakol qui, après avoir traversé le lac Sir-i-koul, va se réunir plus loin au Yarkand-daria (3).

ou le haut Indus ou le haut Brahmapoutre, considérés à leurs sources respectives qui sont assez voisines les unes des autres.

(1) J'ai oublié de dire à la première section, ci-dessus p. 32 ou p. 48, que les Bouddhistes de Ceylan avaient eu aussi la prétention de transformer en mont Mérou leur montagne centrale, appelée *Déva-kouta* (pic des dieux), et d'en faire découler quatre rivières du nom de *Gangâs* dont la principale était la *Makâvali-Gangâ*. Voyez là-dessus l'*Ind.-Alterth.* de M. Lassen, I, p. 196.

(2) Ce pèlerin bouddhiste emploie deux fois ces façons de parler, d'abord à propos du royaume d'Akini (Agni), aujourd'hui Kharachar, au Nord du lac Lop, et ensuite au sujet du royaume de Tche-kiu-kia (Tchakouka), maintenant Yarkand. Voyez *Hiouen-Tsang*, I, p. 355-6 et 460, trad. de M. Stan. Julien.

(3) Voyez ci-dessus, sect. 1.re, p. 38.

Le nom hébreu dont il s'agit se décompose en *Pich*, radical aryen, ét en *oun* ou *ôn*, désinence à la fois aryenne et sémitique, qui s'écrit *an* ou *ân* en sanscrit, *oun* en lithuanien, *ων* en grec (1), *ân* ou *oun* en arabe (2). Les hébraïsants ont recours ici au radical araméen *Pouch*, « couler avec impétuosité, » lequel serait devenu *Pich* en hébreu par la permutation fréquente d'*ou* en *i* (3). Mais, en raisonnant dans cette hypothèse, ne pourrait-on pas aussi bien s'adresser au radical sanscrit *Pouch*, « nourrir, alimenter, entretenir, » et faire concorder le *Pîchoun* hébreu avec le *Pôuchan* aryen, littéralement le *nourricier* (de la terre qu'il arrose? Ce titre que les Indiens appliquent au soleil depuis la plus haute antiquité (4), ne conviendrait pas mal à un fleuve bienfaisant. Mais il est plus naturel de songer au radical sanscritique *Pis*, *Piç*, *Pich*, « aller, se mouvoir, courir, puis briller, répandre de la lumière (5), » en sorte que *Pichôn* serait ou le coureur

(1) Sur ces variétés d'un même suffixe dans les langues aryennes, voyez les nombreux exemples fournis par M. Bopp, *Vergleich. Grammatik.* au §§. 924-6, p. 1358-64.

(2) Comparez les noms *Sihoun* et *Sihân*, *Djihoun et Djihân*, donnés par les arabes tant à l'Oxus et à l'Iaxarte de la Tartarie indépendante qu'à deux rivières de la Turquie d'Asie, le *Sarus* et le *Pyramus* des anciens.

(3) Voy. *Gesen. thesaur.*, p. 393, A; 557, A; et 1096 A. B.

(4) Voyez la table du *Rig-Vêda.* Trad. Langlois, au mot *Pouchan.*

(5) Outre les dictionnaires Sanscrits à consulter sur ces racines, il faut voir E. Burnouf, *Yaçna*, texte, p. 410, note 264, et not. et écl. p. LXVI. Notons aussi que le radical *Piç* signifie également broyer, piler dans un mortier, moudre, écraser, d'où les dérivés sanscrits et zends *Piçounah, Piçana, Pichana, le méchant,* nom d'un mauvais génie. (Voyez le *Diction. sanscrit* de Wilson au mot *Piçounah*, et un article d'E. Burnouf dans le *Journal asiatique*, quatrième série, VI, p. 157). Le fleuve de la petite Boukharie aurait-il été surnommé *Pichoun* par allusion au serpent venimeux de Song-Yun et à la couleuvre refroidissante du Boundehesch?

ou le lumineux. Au premier sens, ce serait un synonyme des noms zends, pazends et pehlvis *Aurvat*, *Ourvant*, *Arg*, « allant, qui marche ou qui court, » appliqués par les Perses au Tarîm, à l'Iaxarte et à bien d'autres fleuves. Au second cas, il répondrait au titre de *Tedjas* ou de *Tedjô*, « lumière, éclat, » donné par les mêmes tant à l'Okhus qu'au Mourghâb (1).

Il serait intéressant de retrouver le nom aryen *Pichân* ou *Phichan* (avec le *P* aspiré) parmi les dénominations du Tarîm ou de l'un de ses affluents. Mais la géographie du Turkestan chinois est très-peu connue en Europe. Je remarque seulement aux environs du Tarîm deux provinces qui portent des noms analogues. L'une qui dépend de la principauté de Tourfan au Nord, s'appelle *Pidchan*, *Pidjan* ou *Phidchin* (2). L'autre qui appartient à la principauté de Khôtan au Sud, se nomme *Phichan* (3). Or on sait que, dans ces hautes régions de l'Asie, les rivières prennent généralement les noms des localités qu'elles arrosent, de même que les provinces prennent ceux de leurs chefs-lieux (4). Il est donc très-possible que l'un des cours d'eau qui affluent au Tarîm, plus ou moins loin avant son embouchure dans le lac Lop, lui ait autrefois communiqué l'appellation dont il s'agit.

Du reste les pères de l'église ne nous fournissent pas d'éclaircissements sur ce point. On sait que généralement ils prenaient le Gange ou peut-être l'Indus pour le Phison de la Genèse; car les anciens appliquaient souvent au second le nom du premier, par une confusion qu'explique l'éloignement des lieux. Aussi la version samaritaine donne-t-elle au Phison

(1) Pour ce dernier fleuve, voyez *Zend-avesta*, II, p. 293, et pour le premier, rappelez-vous son nom actuel de *Tedjen*, l'éclatant.

(2) Voyez Ritter, *Erdkunde*, VII, 325, 430-2, 442-4.

(3) Id. *ibid.*, VII, p. 367.

(4) Lassen, *Ind. Altherth.*, II, p. 128-9.

l'épithète de *Kadouph* ou *Kadoph*, titre qui suppose un primitif *Kadaph*, et fait songer au nom de *Kadaphes* que portait le second roi de la dynastie Indo-scythique ou Touranienne, usurpatrice en partie du royaume grec de la Bactriane (1) et maîtresse du Kaboulistan. Le traducteur Samaritain aura eu sans doute en vue, pour le nom de *Pichoun* ou *Phichoun*, une vallée de l'Afghanistan occidental connue encore aujourd'hui sous les noms de *Pichin* ou *Piching* (2) et sans doute arrosée par quelque rivière portant une dénomination analogue.

Revenons donc à la Genèse.

Le Phichoun, selon l'auteur hébreu, entoure la terre de *Khavilah* par *H* dur ou de *Havilah* par *H* faible, pays où l'on trouve de bon or, le *Bedoulakh* et la *pierre de Choham* (3).

Cette contrée porte un nom significatif qui me paraît formé de celui de *Havir* ou *Avir* donné par le Boundehesch pehlvi à une région fertile, située au bas de l'Albordj, et identique au Varéna de Djemschid, si l'on en croit Anquetil. Ce nom pehlvi serait en zend *Havirâ*, pour *Havilâ*, « la terre de la production, de la naissance, de la vie, » (sanscrit *Savilâ*), en le supposant formé du radical *Hoû* pour *Soû*, « engendrer, produire, » et du substantif vêdique *ilâ, irâ, ilrâ, idâ*, terre (5). En effet la petite Boukharie a porté les noms de *Djenia* et de *Djenistan* qui peuvent signifier pays de la génération, tout aussi bien que *terre des génies* (6). Or, le nom du *Khôtan*, sanscrit *Koustanah*, veut dire mamelle de la terre, par allusion

(1) Voyez sur ces rois indo-scythes, Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 336 et p. 386-91.

(2) Voyez Ritter, *Erdkunde*, VIII, p. 60 et p. 164-5.

(3) *Genèse*, II, 11-2.

(4) *Zend-avesta*, II, p. 380 et 419 avec les notes 3.

(5) Voyez sur ce mot, ses formes et ses significations, E. Burnouf, préface du *Bhâgavata-Pourâna*, III, p. LXVI à LXXXVIII.

(6) Moïse de Khorène, dans Maltebrun, *ubi-suprà*, IX, p. 178, 3ᵉ édit.

à sa fertilité, et celui d . *Pouchtigour*, « montagne de la nourriture, » s'applique à la haute cîme voisine des sources d'une branche du Yarkand-daria-Tarîm.

Il est vrai qu'au pied de cette montagne est le lac Hanou-Sar, d'où s'écoule le Khonar ou Kameh, affluent Nord-Ouest de l'Indus, et qu'en préférant la lecture renforcée *Khavilah* à la prononciation adoucie *Havilah*, on peut arriver avec MM. Lassen (1), d'Eckstein (2) et Renan (3) à prendre le haut Indus pour le *Phisôn* et l'ancien pays de *Kâmpila, Kâmpilla, Kampilya* pour la terre de *Khavilâh*. En effet le changement de *Kâmpilah* en *Kapilâh, Kabilâh, Kavilâh*, est très-admissible, et *Kâmpilah* qui signifie *parfum*, remet en mémoire le nom de *montagne des parfums* que les Bouddhistes chinois donnent au sommet du Mêrou, placé au Nord du lac Aneouta (4). En outre, le territoire de *Kâmpila* qui s'étendait au Nord de Kachmîr et du Pendjâb, était le pays des Daradas, fertile en paillettes d'or et voisin de celui des *Issedones*, célèbre aussi par ses pierres précieuses. Cependant, comme les *Issédons* et les *Dardes*, mentionnés par les auteurs grecs, s'étendaient, de l'aveu de M. Lassen, ceux-ci jusqu'au plateau de Pamir et ceux-là jusqu'aux rives du Tarim (5), je me crois autorisé à remonter jusqu'à la petite Boukharie, au lieu de m'arrêter au Baltistan, et à choisir le Yarkand-Tarîm, en place du Kameh ou du Chayouk.

Les productions de *Havilah* signalées par l'auteur de la Genèse, l'or, le *Bedoulakh* et la pierre de *Choham*, peuvent très-bien se rapporter à la petite Boukharie. D'abord les cours

(1) *Indische Alterth.*, I, p. 529-30; II, p. 528-31.
(2) *Athenæum français* de 1854, p. 367 et 486-7,
(3) *Histoire générale des langues sémitiques*, I, p. 452.
(4) *Foe-koue-ki*, p. 36.
(5) *Ind. Alterth.*, I, p. 39-40, 418, 544, 849, III, p. 139.

d'eau qui affluent aux rivières de Kachgar, de Yarkand et de Khôtan, charrient également de l'or, et l'or de ce pays est excellent, quoique ses habitants actuels ignorent ou dédaignent l'art de l'extraire ou de l'exploiter (1). C'était autrefois le pays des fourmis chercheuses de l'or et des génies *Gouhyakas*, chargés de le garder (2). Ensuite on y trouve le chamois à musc (le Gaddery) (3), qui produit une liqueur blanche, granulée, odorante, appelée en sanscrit *Madalaka* ou *Madaraka*. Ce musc est, suivant M. Lassen, le *Bedoulakh* de la Genèse, nommé *Bdellium* par les anciens (4). Mais, comme on y trouve également le *lapis-lazuli*, appelé en sanscrit *Vâidouryam*, c'est-à-dire provenant du mont *Vidoura* ou Belour, il est très-probable que cette pierre précieuse a porté aussi les noms de *Vâidouraka* en zend, de *Vâidoulaka* en sanscrit, de *Bedoulakh* en chaldéen, et que c'est elle que l'auteur hébreu avait en vue, ainsi que le pensaient Günther-Wahl (5), de Bohlen (6) et E. Burnouf (7). Enfin les montagnes et les rivières de la petite Boukharie produisent le Jade oriental, cette fameuse pierre chinoise de Yu, qui reçoit aussi chez les Perses et les autres peuples de l'Asie occidentale les divers noms de *Yechm*, *Yeachm*, *Yechim*, *Yechma*, *Yachma*, etc. (8). C'est vraisemblablement le *Chhm* ou *Chôham* de la Genèse (9).

(1) Maltebrun, *Ubi Suprà*, IX, p. 182, 3e édit.

(2) Lassen, *Ubi Suprà*, I, p. 849-51.

(3) Malte-Brun, *Ubi Suprà*, I, p. 556.

(4) *Ind. Alterth.*, I, p. 291. 529-30 et 539.

(5) *Altes und Neues Vorder und Mittel Asien*, p. 856. — Suivant cet auteur le *Bdoulkh* de la Genèse se nomme en arménien *Pilor*, en georgien *Broli*, en samaritain *Broulah*, en latin *Beryllus*.

(6) *Die Genesis*, sur II, 12.

(7) Dans l'*Asie centrale* de M. A. de Humboldt, II, p. 372.

(8) A. Rémusat, *Recherches sur la pierre de Yu*, à la suite de son *Histoire de la ville de Khôtan*, p. 125, 130, 149, 152, 162.

(9) Les interprètes de la Bible ont émis diverses opinions sur le genre

En effet, la Bible prépose presque toujours à ce nom d'origine et de signification inconnues, le terme générique *Eben*, pierre (1), ce qu'elle ne fait pas pour les autres pierres précieuses (2). Or le Jade oriental se fait aussi précéder du mot pierre dans les langues des peuples qui l'exploitent : les Chinois le nomment *Yu-Chi*, pierre de *Yu;* les Mantchoux *Gou-Wekhe*, pierre de *Gou;* les Mengols *Kach-Tchilagoun*, pierre de *Kach;* et les Ouïgours ou Olets *Kach-Djiloun* ou *Kach-Tcholon*, pierre de *Kach* encore (3), vraisemblablement par allusion à son éclat (4).

Il ne doit plus, ce semble, rester que bien peu de doutes sur l'application de *Pichôn* et de *Khavilah* au Tarîm et à la petite Boukharie. Dès lors celle de *Gikhoun* et de *Kouch* à l'Oxus et à la Bactriane s'ensuit naturellement. Car, pour les deux premiers fleuves, l'auteur hébreu passe du nord-est au nord-ouest, comme nous verrons que, pour les deux derniers, il passe du sud-est au sud-ouest.

de cette pierre. On peut en voir le résumé dans le *Thes. de Gesenius* au mot *Chhm*, p. 1369-70. — Dans nombre de radicaux, l'hébreu remplace le *h* médial par un *y* initial. Ainsi *Chhm* a très-bien pu devenir *Ychm*.

(1) Job seul fait exception, XXVIII, 16.

(2) L'emploi du plur. *Abni* (pierres) qui précède l'énumération des 12 pierres précieuses (Exode XXXIX, 10-13 et Ezéch. XXVIII, 13), était nécessaire et ne prouve rien contre l'assertion du texte.

(3) A. Rémusat, *Ubi Suprà*, p. 127-8.

(4) Notez qu'en s'adoucissant *Kach* est devenu *Gach*, puis *Yach*, de même que Kasp (montagne) s'est changé en *Gasp*, *Yasp*, d'où l'hébreu *Yechpheh*, le grec *ιασπις* et le français *Jaspe*, de même encore que *Kou* pour *Kouh* (montagne) s'est adouci en *Gou* chez les Mantchoux et en *You* chez les Chinois. Comparez *Khôtan* et You-Thian. (A. Rémusat, *ibid.*, p. 237-9).— Ritter, *Asien*, V, p. 380, et Lassen, *Ind.-Alterth.*, II, p. 566, s'accordent avec feu Rémusat sur la nature de la pierre de Yu : ce serait le jaspe, très-précieux dans l'antiquité.

Le mot hébreu *Gikhoun*, écrit par *h* dur, et ponctué *Gihôn* par *h* faible, est un renforcement d'un qualificatif aryen *Djihan*, qui ne se retrouve plus en sanscrit, mais qui a dû y exister; car cet idiôme a conservé l'adjectif *Djihma*, « courbe, fléchi, sinueux, » qui n'en diffère que par la substitution du suffixe *ma* au suffixe *an* ou *ân* (1). Les Arabes l'écrivent et le prononcent tantôt *Djihoun*, tantôt *Djihân* (2), et lui donnent le sens de fleuve en général, comme le prouvent les noms de *Djihoun-Gang*, *Djihoun-Aras*, *Djihoun-Etel*, désignant les fleuves Gange, Araxe et Volga. Cependant, lorsqu'ils veulent désigner l'Oxus, ils le nomment *Djihoun* tout court, et les Coptes en font autant (3), les uns et les autres probablement à l'imitation des Perses pour lesquels l'Oxus était le *Roud* ou fleuve par excellence (4). Aujourd'hui d'ailleurs, presque tous les savants, depuis Michaëlis, s'accordent à prendre le Gihon de la Genèse pour le fleuve de la grande Boukharie (5). Schulthess (6), Gesenius (7) et Lengerke (8), sont à peu près les seuls qui persistent à y voir le Nil de l'Égypte ou de l'Éthiopie, par cette considération que nulle part, dans la

(1) M. Bopp prend *Djihmah*, d'où *Djihmagah* (tortuose iens), serpent, pour une forme redoublée du radical *Hâ*, aller, se retirer (ind. présent *Djihê*), avec le suffixe *ma*. Ici l'hébreu fournit la racine *Gikh* ou *Goukh*, « sortir avec impétuosité ou avec violence, » en parlant de l'eau, du vent, d'une rivière, d'un enfant qui naît, etc.

(2) Voyez ce que nous venons de dire sur ces deux désinences à propos de *Pichoun*, ci-dessus, p. 119.

(3) Voyez là-dessus le *Gesen. Thesaur.* au mot *Gikhoun*, p. 281 B et 282 A.

(4) *Zend-Avesta*, II, p. 391.

(5) Voyez ci-dessus, p. 103-5.

(6) *Das Paradies*, p. 10 et suiv.

(7) *Ubi Suprà*, et au mot *Kouch*, p. 672 B et 673 A.

(8) *Kenaan*, p. 20 et suiv.

Bible hébraïque, la terre de Kouch, arrosée par ce fleuve, ne désigne une contrée réellement asiatique. Cette raison est bien faible; car ces doctes exégètes n'hésitent pas à traduire *Phison* par Indus, quoique, d'une part, aucun texte biblique ne les autorise à voir l'Inde, plutôt que tout autre pays oriental, dans la terre de Khavilah ou Havilah, et que, de l'autre, le Phison-Indus ne reparaisse pas plus que le Gibon-Oxus dans la géographie réelle des Hébreux. Or, du moment qu'on admet l'Indus comme premier fleuve paradisiaque, n'est-ce pas une inconséquence de rejeter l'Oxus comme second fleuve? « Pourquoi, remarque à ce sujet M. E. Renan, pourquoi, » voulant désigner le Nil, les Hébreux lui auraient-ils ap- » pliqué le nom de Gibon, que rien ne justifie, tandis que ce » même fleuve est toujours appelé chez eux du nom de *Chi-* » *kour?* Pourquoi, ayant à décrire les pays arrosés par le Nil, » auraient-ils nommé le pays de Kouch, plutôt que celui de » Metsraïm, placé à leur porte et qu'ils connaissaient si » bien (1)? »

On vient de voir que les rivières d'Aksou, de Kachgar, de Yarkand et de Khôtan, en se réunissant à l'est des Belour-Tag, entourent la terre de Havilah et représentent le Phison-Tarîm. Nous devons donc chercher à l'ouest des mêmes montagnes quelques rivières correspondantes qui fassent le tour de la terre de Kouch, ou lui forment une espèce de ceinture, comme disent les Bouddhistes chinois (2), et qui, en se réunissant dans un même lit, produisent le Gibon-Oxus. Ces cours d'eau de l'ouest sont faciles à retrouver. Le Bhâgavata-Pourâna en compte cinq qu'il ne désigne point par leurs noms, mais qu'il semble résumer dans la

(1) *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 456.

(2) *Hiouen-Thsang*, I, p. 355-6 et 460.

Tchakchou, sa rivière occidentale (1), nombre qui rappelle le nom de Pendj, les *cinq*, donné au bras principal de l'Oxus, à celui-là même qui prend sa source au lac Sir-i-koul. Plus bas au sud, un second bras, fleuve sacré qui sanctifie l'eau du premier, selon Wilford (2), c'est-à-dire le *Kokcha*, sort du lac Badakchan et rejoint la branche principale à Kodjagour, près et à l'est de Balkh. Plus haut au nord, on remarque le *Kohik*, *Kouvan* ou *Zer-Afchan* (roulant de l'or), appelé autrefois Sogdh-Roud et Polytimète, troisième bras qui, dit-on, sort d'un lac Pandjikand (urne des cinq), non loin des monts Kachgar-Dabahn. Ce bras septentrional se perd aujourd'hui dans un lac; mais autrefois il se déchargeait dans l'Oxus. Un bras mitoyen, le *Dehâch* ou *Derouha*, qui vient des monts Hindou-Kouch au sud, coule au nord-est, passe à quatre parasangues de Balkh et se perd actuellement dans les sables, se jetait aussi autrefois dans le Djihoun, sous les noms de Zariaspa, de Bactrus et de Balkh-Roud. On peut y joindre, pour compléter le nombre cinq, le *Chiber*, *Adem-Kouch*, ou rivière de Vakhân, que les cartes chinoises font venir d'un lac Touzkoul, situé par 39°10' de latitude nord et 67°30' de longitude ouest, et qui se jette au-dessus de la rivière de Vakhân dans le Pendj (3). Bien d'autres rivières, plus ou moins considérables, affluent tant à la droite qu'à la gauche du haut Oxus. Les cinq que je viens de citer formeraient ainsi de la Bactriane proprement dite une Pentapotamie oxienne, analogue au Pendjâb des Indiens, et comprenant les districts

(1) *Bhâgav. Pour.*, II, p. 427, sl. 23.

(2) *Asiat. Res.*, VIII, p. 326.

(3) Sur tout cela voyez l'article *Djihoun* de Klaproth, dans le *Diction. géographiq. universel* de Picquet, ainsi que la *carte de l'Asie centrale et de l'Inde*, dressée par M. Vivien de Saint-Martin pour l'intelligence des voyages de Hiouen-Thsang.

montagneux adossés aux flancs occidentaux du Belour-Tag et de l'Hindou-Kouch, depuis le Ferghana au nord jusqu'au Badakchan au sud.

Le nom de *Kouch*, donné à cette vaste région, paraît formé du radical aryen *Kouç*, *Kous* ou *Kouch*, « briller, resplendir.» Il désigne dans les livres indiens, sous la forme de *Kouça*, tantôt un fils de Brahmâ, tantôt un ancien roi de l'Inde, tantôt le *Poa cynosuroïdes*, plante du genre des pâturins employée dans les cérémonies religieuses, tantôt enfin un grand pays situé au nord-ouest de l'Inde et nommé *Kouça-Dvipa* (1). Ce pays renfermait sans doute et la Sogdiane et la Bactriane des Grecs, puisqu'aujourd'hui encore on trouve dans l'une un district de *Kouchan*, chef-lieu *Kochanya*, et dans l'autre, un affluent considérable de l'Oxus, nommé *Adem-Kouch* dont je viens de parler. N'oublions pas d'ailleurs que les montagnes qui séparent l'Inde de la Bactriane s'appellent *Indou-Kouch*. Au temps de Moïse de Khorène, la Perse entière portait le nom de *Khous*. Elle était alors partagée en quatre régions orientées, la Susiane, la Médie, la Perside et l'Arie. Cet historien-géographe les nommait, savoir : la première, *Khous di Koraçan* ou du soleil (couchant); la seconde, *Khous di Khabgokh* ou du Caucase, au nord; la troisième, *Khous di Nemroz* ou du sud, et la dernière, *Khous di Koraçan* encore ou du soleil (levant) (2). Et ces noms se retrouvent de nos jours dans ceux de *Kousistan*, *Kouhistan*, *Kohistan*, etc., donnés à plusieurs provinces de l'empire des Perses depuis le Lahore jusqu'à la Susiane (3).

(1) Baron d'Eckstein, *Athenæum français* de 1854, p. 365-7.

(2) Dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, II, p. 392.—Voyez aussi Wilford, *Asiat. Research.*, VIII, p. 286, 296, et M. Reinaud, *Mémoire géograph., histor. et scientifiq. sur l'Inde*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, XVIII, 2e partie, p 56.

(3) Voyez d'ailleurs dans le *Dict. géograph. universel* les noms des

Maintenant est-il besoin de rappeler que la Bible nomme *Kouth* ou *Kouthah* la contrée des montagnards *Cuthæi*, *Cussæi*, *Cossæi*, *Cissii*, campés entre la Susiane, la Médie et la Perside (1), et que ces noms dérivent du mot *Kouch*, par le changement du *schin* en *thau*, habituel aux Araméens et quelquefois usité chez les Hébreux, comme Gesénius le montre lui-même (2). Il ne faudrait pas conclure de ce nom de *Cussæi* que Nemroud ou Nemrod, fils de Kouch, serait venu de la Susiane à Babylone. Ce conquérant venait, comme les autres Kouchistes, des rives de l'Adem-Kouch-Oxus, ou tout au moins de celles du Khoaspe de la Cophène, aujourd'hui Kaboulistan. Son nom qui veut dire fleuve du Midi (3), nous reporte d'abord au fleuve du Kaboul, lequel, en style mythique, pouvait être appelé fils d'Adem-Kouch ou du fleuve d'*Apakhtara*, c'est-à-dire du Nord, nommé plus tard *Pakhtra*, *Baktra* ou *Bacter*, *Bactre* et *Balkh-Roud*, avec la signification de fleuve oriental. Car, tant que les Aryas occidentaux restèrent confinés entre l'Oxus et l'Helmend, la Bactriane était pour eux au Nord. Mais elle devint leur pays d'Orient lorsqu'ils se furent étendus à l'Ouest jusqu'au Tigre et à l'Euphrate (4). Ce n'est donc pas sans raison que Flavius

villes de l'Asie commençant par *Kouch* ou *Koch*. Je citerai, entre autres, 1° Kouch-âb, dans le Lahore, sur la rive gauche du Djalam; 2°, dans la Perse, *Kouch-Gufer*, aujourd'hui simple bourg; 3° *Kochen-Abad*, dans le Farsistan, et 4° *Kôch-âb*, près du lac de Van.

(1) Voir *Gesenii Thesaur.*, p. 673-4, in v°. — M. Troyer, dans la Râdjâtarangini, II, p. 324, les compare avec raison aux *Khaças*, peuple montagnard du nord de l'Inde. Car eux aussi étaient *les brillants*; les radicaux *Kaç*, *Khaç* et *Khouç* ayant la même signification.

(2) *Ubi Suprà*, p. 1344 A.

(3) Les livres parses appellent le midi *Nimrouz*, et appliquent ce nom au Sedjestan, pays limitrophe du Kaboul (*Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 273, note 3 et II, p. 401).

(4) Sur tout cela voyez E. Burnouf, *Yaçna, not. et éclairc.*, p. cx-111.

9.

Josephe interprète le nom de Gihôn par *venant d'Orient*, quoiqu'il prenne ce fleuve pour le Nil (1)

Remarquons, au sujet du texte de Josèphe, que la version samaritaine traduit *Gihon entourant la terre de Kouch* par *Askoph entourant la terre de Kophiph*, expressions qui nous reportent dans le Kaboul, renfermé entre les trois Kohistans ou Kouhistans de la Perse, du Beloutchistan et du Lahore. En effet Gesénius a déjà remarqué que les mots Askoph et *Kophiph* désignaient l'un le fleuve *Khoaspe* (aujourd'hui Khonar, Kameh ou petit Sindh) et l'autre la Kophêné des Grecs, aujourd'hui Kaboulistan, arrosée par le fleuve Kophen ou Kophès, (maintenant Kaboul), et par le Khoaspe ou Khonar-Kameh (2). Cette interprétation samaritaine, toute fausse qu'elle est, offre du moins le double avantage de placer le pays de Kouch à l'orient des peuples Sémitiques et d'en faire une région montagneuse, arrosée par deux cours d'eau qui l'enveloppent en grande partie, et se réunissent dans un lit commun, le petit Sindh, qui se jette ensuite dans le grand-Indus. La confusion avec l'Oxus-Djihoun vient sans doute des Perses eux-mêmes qui, voyant le petit Sindh prendre sa source avec un bras de l'Oxus au pied du mont Pouchtiguer, puis se grossir du Kaboul et enfin se rendre avec celui-ci dans l'Indus, en ont conclu que ces divers cours d'eau ne formaient qu'un seul et même fleuve, ainsi que je l'ai déjà indiqué à la fin de la deuxième section (p. 95.)

Le troisième fleuve, dit la Genèse, est *Khiddeqel*: c'est celui qui coule à l'orient d'Achour (3). Selon Gesénius, il ne peut être ici question que du Tigre. *Khid* par *kh* dur, ou *hid*

(1) *Antiq. Jud.*, I, 1, § 4.

(2) *Gesen. thes.* p. 282 A, au *nota.* — Comparez Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 126-32; III, p. 127-8 et 126-7.

(3) *Genèse*, II, 14.

par *h* doux, signifie rapide, et *deqel* répond au zend *Tedjerem*, flèche, nom que les Sémites ont altéré en *deqel*, *deghel*, *diglitha*, *diglath*, *diglith*, *diglito*, *daghele*, *tigil*, *didjleh*, etc. Ainsi, *Khid-deqel* serait un composé hybride et pléonastique, très-bien interprété par Horace : *rapidus Tigris* (1).

Gesénius reconnaît pourtant que ce fleuve ne coule pas à l'orient de l Assyrie, puisqu'il la traverse du N. au S. C'est là une objection capitale devant laquelle ont échoué les plus savants exégètes (2). Mais, répond le docte hébraïsant, il faut se rappeler qu'après la destruction du vieil empire Assyrien, les auteurs juifs entendaient par *Achour* les régions situées à l'occident du Tigre (3). Cela revient à dire que les juifs n'auraient connu la tradition d'Éden et des quatre fleuves que durant l'exil babylonien et par les relations qu'ils entretinrent alors avec les Perses. Telle était effectivement l'opi-

(1) Gesen. *Thes. ling. hebr.*, p. 448 A. — M. Rœdiger, dans les *Addenda*, p. 88. A, in-8.°, ajoute qu'en vieux persan *Tigris* est *Tigrâ* et renvoie à l'inscript. cunéiforme de Behistoun, déchiffrée par MM. Rawlinson, Oppert et Benfey.— En zend, *Tedjerô*, masc., *Tedjerâ*, fémin., et *Tedjerem*, neutre, répondent à *acutus*, *a*, *um*, ainsi qu'à *celer*, *celeris*, *celere*, d'où les sens de trait ou flèche, et de rivière, fleuve ou courant rapide. — Je n'ai pas, je l'avouerai, tant de confiance dans les lectures, *Hattekkar* ou *Hatteggar* données par M. Rawlinson comme formes assyriennes du nom hébreu *Hdql*, quoique M. Rœdiger paraisse les admettre. Celle de *De-ig-lat*, extraite *ibid.* de M. Hincks, me paraît plus vraisemblable.

(2) L'évêque d'Avranches, après avoir disertement prouvé que *Qdmth* dans le Pentateuque signifie toujours *orientem versùs* (voyez son *Traité du Paradis terrestre*, p. 196-200), traduit pourtant *Qdmth Achour* par *vers l'Assyrie*. C'est *devant l'Assyrie* qu'il fallait dire ; mais le docte Huet avait besoin du Tigre comme troisième fleuve paradisiaque pour l'établissement de son système.

(3) Voyez son *Thesaur. ling. hebr.*, p. 448 A, avec les textes bibliques auxquels il renvoie.

nion de Benfey (1). On pourrait répondre à ce dernier que cette connaissance datait au moins du règne de Salomon, puisque, selon son avis, la contrée d'Ophir, où se rendaient les vaisseaux de ce monarque réunis à ceux de Hiram, roi de Tyr, était située dans l'Inde (2). Et cette réponse aurait pu être également adressée à Gesénius qui, dans deux articles sur *Ophir*, penchait manifestement en faveur de la même contrée (3). Il n'est guères probable en effet que les navigateurs Phéniciens et Hébreux n'auraient rapporté de cette merveilleuse région que des paons, des perroquets, des pierreries, de l'or et des bois de sandal. Mais il est permis de remonter plus haut.

Remarquons d'abord qu'au retour de l'exil les écrivains juifs se servent plus volontiers du titre de *Pardès* que de celui de *Gan-Eden*, c'est-à-dire qu'ils emploient en l'estropiant le nom zend *Paradaêçô*, bien connu d'eux à cette époque, préférablement à son synonyme hébraïque *jardin de délices*, qui suppose une tradition antérieure, commune aux Sémites et aux Aryas.

Remarquons en second lieu que, sous Ninus et ses successeurs, l'Assyrie s'étendait jusqu'aux rives de l'Indus. Arrien déclare en termes formels que le pays de Kophène, le Kaboulistan, avait autrefois payé tribut aux Assyriens; qu'ensuite il fut soumis à Cyrus, et qu'il n'y avait pas très-longtemps qu'il appartenait aux Perses lorsque Alexandre s'en empara (4).

(1) Voyez le grand article *Indien* de l'Encyclop. de Ersch et Gruber, 2e sect., XVII, p. 13-4.

(2) Id., *Ibid.*, p. 25-38.

(3) Voyez son *Thesaur. ling. hebr.*, p. 141, et l'*Allgemeine Encycl. de Ersch et Gruber, in verbo.*

(4) Arrien, *Indica*, p. 313, édit. Gronov.

Il est, ce me semble, très-permis d'en inférer qu'avant la révolte et la domination des Mèdes, les Sémites étendaient le nom d'*Achour* à toutes les provinces assyriennes situées entre le Tigre et l'Indus, et que, par conséquent, ce dernier fleuve était le *Hid-deqel* de la Genèse C'est d'ailleurs ce qu'ont déjà soutenu Otter, Herder et Buttmann (1), malgré le grand nombre d'autorités contraires.

Peut-être serait-il possible d'arriver au même résultat par une autre voie. Chez les Indiens, les régions situées à l'O. de l'Indus étaient réputées impures et souillées, par opposition aux contrées sises à l'E. de ce fleuve, appelées saintes et pures. Celles-ci étaient sous la garde des *Souras*, ou dieux lumineux. Celles-là au contraire étaient la proie des *Asouras* ou génies de ténèbres. Aussi le code des lois défendait-il expressément aux Dvîdjas ou régénérés de passer des unes dans les autres pour y résider, sous peine d'être exclus de leur caste. De là le nom d'Attaka ou *défendu*, donné à la ville d'Attok où pouvait s'effectuer le passage (2). On conçoit dès-lors que le qualificatif sanscrit *Asoura* ait pu être appliqué au Kaboul par les Aryas, comme celui d'*Achour* me paraît l'avoir été à ce pays par les Sémites, quoique les uns et les autres y attachassent des significations différentes.

Le nom composé Hid-deqel ne se retrouve plus du reste qu'une seconde fois dans la Bible. Daniel, qui avait déjà eu deux visions, l'une à Babylone, près de l'Euphrate (3), et l'autre à Suse, près du fleuve Oulaï (4) ou Eulæus-Khoaspe-Pasitigre, en eût une troisième sur le bord du grand fleuve :

(1) Voyez Herder, *Idées sur la philosophie de l'humanité*, traduction de M. Edgar Quinet, II, p. 275, note 1, et Buttmann, *Mythologus*, I, p. 87 et suiv.

(2) W. Jones, dans les *Recherches asiatiques*, II, p. 111 de la trad. fr.

(3) *Dan.*, VII, 1.

(4) *Ibid.*, VIII, 1.

Houa-Khiddeqel, « c'est *Hiddeqel*, » ajoute le texte (1). Cette addition, qui rompt le fil du récit, n'est probablement qu'une note marginale, insérée après coup par quelque copiste pour prévenir toute méprise, en ce que la Bible n'applique guères qu'à l'Euphrate le titre de grand fleuve (2); et cette annotation aura passé de la marge dans le texte. Quoiqu'il en soit, les septante et la version arabe traduisent : C'est le Tigre *Eddeqel*, *Iddekel* ou *Enddeqel* (3), comme s'il s'agissait d'un autre Tigre que celui de l'Assyrie. Or, d'une part, les Juifs avaient l'habitude de supprimer la nasale devant les consonnes dentales (4). Ils disaient, par exemple, *Hodou* pour *Hondou*, l'Inde, (zend *Handou*, *Hendou* ou *Hindou* (5). De l'autre, les Persépolitains prononçaient *Hidous* ou Hidou (6). Dès-lors, si, de ce dernier nom, vous retranchez la désinence *ou* pour le rattacher à *deqel*, vous aurez *Hiddeqel*, le Tigre de l'Inde. Dans ce composé, il est vrai, l'hébreu emploie l'aspiration *kheth*; mais le texte samaritain a ici substitué la faible à la forte (7), et d'ailleurs celle-ci s'adoucit fréquemment dans la prononciation, à tel point que ces deux aspirées se mettent souvent l'une pour l'autre dans les dialectes sémitiques (8).

(1) *Ibid.*, X, 4.

(2) Voilà pourquoi la version Syriaque nomme ici l'Euphrate et non pas le Tigre.

(3) Voyez la *Polyglotte* de Walton, *in loco*.

(4) Exemples : *Atha*, toi, pour *Antha* ; *Athem*, vous, pour *Anthom* ; *Beth*, fille, pour *Benth* ; *Maddâ*, science, pour *Mandâ*, etc.

(5) *Esther*, I, 1 ; VIII, 9. Pour le zend, voyez *Yaçna*, notes et éclair., p. CIII-IV.

(6) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 2, avec les renvois.

(7) Voyez la *Polyglotte* de Walton, *in loco*.— Gesénius, *Thesaur. ling. hebr.*, p. 448 A.), veut que l'*H* faible qui précède *Dql* ne soit là que l'article déterminatif. Mais pourquoi le Samaritain ne le prépose-t-il pas à *Phichoun*, à *Gikhoun* et à *Phrth* ?

(8) Voyez là-dessus *Gesenii Thesaur.*, etc., p. 359 A et p. 436 B.

Tout porte à croire d'ailleurs que l'écrivain qui a inséré *Houa-Khiddeqel* dans le texte de Daniel, ne songeait pas aux rives de l'Indus sur lesquelles le prophète n'est sans doute jamais allé, et qu'il n'avait en vue que l'Eulœus-Khoaspe-Pasitigre de la Susiane, fleuve qui, selon Denys le Périégète, roulant ses eaux *indiennes*, arrosait les environs de Suse (1). La confusion du *Khoaspe-Pasitigre* avec le *Khoaspe-Indus* se conçoit à une époque où, sur la simple et trompeuse ressemblance des dénominations, on confondait l'Indus *Nil-âb* avec le Nil d'Égypte (2). Mais encore une fois, on ne peut sans preuve imputer une pareille méprise à l'auteur de la Genèse. Les Assyriens, au temps de leur splendeur, après les conquêtes de Ninus et de Sémiramis, devaient bien connaître ce fleuve Tigre de l'Inde qui, suivant le Rig-Vêda, s'élançait de la terre avec une force infinie, semblable aux eaux jaillissant du nuage avec le bruit du tonnerre, ou au taureau mugissant qui bondit dans la plaine (3). Abraham avait pu apprendre le nom de ce fleuve dans l'Ur des Chaldéens, sa patrie (4), et le transmettre à ses descendants avec le récit oriental du jardin d'Éden.

Le quatrième fleuve, porte la Genèse, *Houa-Phrth*, c'est *Phrath*. Nous avons déjà vu que *Phrath* est le qualificatif zend

(1) *Poema de situ orbis*, v. 1076.

(2) *Nil-âb* veut dire *eau bleue*. C'est le nom d'un affluent de l'Indus et celui d'une petite ville au-dessous d'Attok, pays où croît la plante qui produit l'indigo. « Ce Nil, remarque à ce sujet d'Herbelot, au mot » *Nil-âb*, convient mieux que celui d'Égypte à la situation du paradis » terrestre, lequel, selon le commun consentement des anciens, » était dans le milieu de l'Asie, et non pas dans l'Afrique. » — Sur la confusion des deux fleuves faite par les compagnons d'Alexandre, voyez les textes cités par Gesénius, *Thes. ling. hebr.*, p. 672 B.

(3) *Rig-Vêda*, IV, p. 305, st. 3.

(4) *Genèse*, XI, 28-31.

Phrathô, le large, en pehlvi et en pazend *Frât* (1). Ce sont les Grecs qui l'ont complété, après les Perses sans nul doute, en εὐφράτης, tiré du zend *Hou-phrathô*, bene largus, répondant à un composé védique *Sou-prathah*, en sanscrit *Souprithou*, de même signification. Les Indiens disaient dans le même sens *Mérou* et *Soumérou*, *Tchakchou* et *Soutchakchou* (2). Nous avons vu aussi, à la fin de la deuxième section, que le grand cours d'eau du Sedjestan, outre son nom zend *Hetoumant*, avait dû porter également les titres de *Phratô* et de *Houphratô*, empruntés l'un à la ville de *Phratâ* (grec φραδα) qu'il arrosait, et l'autre à son principal affluent, le *Houphratô* (Pline *Ophradus*).

On s'explique ainsi comment ces deux noms zends ont été transportés à l'Euphrate de la Babylonie après les conquêtes de Cyrus au S. O. de la Médie. Il en fut de même du nom de *Tedjerem*, flèche et Tigre, qui a passé successi-

(1) Le radical Aryen est *Prat*, « s'étendre, se développer. » Le zend, qui aspire la consonne suivie de *R*, en a formé *Phrat* ou *Phrath*, le changement du *t* en *th* étant inorganique, selon E. Burnouf, *Yaçna*, p. 565. Gesénius ne repousse point cette étymologie zende, quoiqu'il lui préfère celle qu'il tire du radical sémitique *Phrth*, « rompre, briser, » bien moins convenable ici. Voyez son *Thes.*, p. 1135 A.

(2) Comparez le grec πλατύς, le lithuan. *Platùs*, l'anglo-saxon *Brâd*, et le gothique *Braids*. Bopp., *Gloss. sansc.*, *in verbo*, et *Vergl. Gram.* p. 913. — Gesénius, *ubi suprà*, se trompe évidemment lorsqu'il déduit εὐφράτης d'une prétendue forme sémitique *Aphrth*, ponctuée *Ephrath* avec *a* prosthétique. Εὐφράτης est formé de la même manière que le pluriel εὐεργέται désignant les Scythes-Saces Evergètes ou bienfaisants qui habitaient dans les montagnes à l'E. du *Houphratô*-Helmend où ils étaient sans doute venus du mont *Houkairya*, sansc. *Soukriya*, aux belles formes. Voyez comm. sur le *Yaçna*, notes et éclairc. p. XLIX-C, et *Journ. asiat.*, 4e série, V, p. 261-2. — M. Rædiger, dans les *Addenda* au *Thes. ling. hebr.*, p. 108, A, rappelle qu'on lit *Ufratus* dans la grande inscription persépolitaine de *Behistoun*.

vement du Mourghâb-Ossa au Khoaspe-Indus de la Kophène, au Khoaspe-Pasitigre de la Susiane et au Tigre *Didjleh* de l'Assyrie.

Peut-on conclure de cette transmission de noms que, soit les Médo-Perses, soit les Assyrio-Chaldéens, auraient également transmis au Tigre et à l'Euphrate la prérogative de fleuves paradisiaques, en place de l'Indus et de l'Helmend ?

J'oserai répondre hardiment par la négative à l'égard des premiers ; mais à l'encontre des seconds je serai beaucoup plus réservé.

Les Aryas occidentaux n'auraient pu effectuer l'échange en question sans bouleverser tout leur système. Le Tigre et l'Euphrate prenant leurs sources à l'O. de la mer Caspienne, tandis que le Tarîm et l'Oxus, ou, si on le préfère, l'Oxus et l'Iaxarte, avaient les leurs à l'E., il eût fallu, pour faire descendre les quatre fleuves du trône d'Ormuzd, placer ce trône au-dessus de cette mer intérieure : supposition inadmissible. Mieux eût valu, lorsque l'empire Persan se fut étendu jusqu'au fleuve Halys, substituer l'Ararat au Belour-Tag, abandonner les deux fleuves du N.-E. et les remplacer par deux fleuves du N.-O., tels que l'Araxe et le Cyrus, dont les sources n'étaient pas très-éloignées de celles de l'Euphrate et du Tigre. Mais alors la tradition primitive eût cessé d'être aryenne pour devenir purement sémitique. Tout ce que je pourrais accorder relativement aux Perses, c'est que, sous la dynastie des Sassanides, par exemple, de ces monarques qui se qualifiaient rois de l'*Iran* et de l'*Aniran* (1), les Mazdayaçnas, alors répandus depuis la Transoxiane jusqu'au Sedjestan, ont pu prendre pour les quatre fleuves paradisiaques les quatre rouds auxquels le Boundehesch applique

(1) Sur ce titre fastueux, voyez Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 7-8, et E. Burnouf, *Yaçna*, notes et éclaircissements, p. LXII.

exclusivement l'épithète de *célestes*, sans doute comme descendant à l'Ouest du trône d'Ormuzd, savoir : l'Arg-roud-Iaxarte, le Véh-roud-Oxus, le Môrou-roud-Mourgâb, et l'Itomand-roud-Helmend (1). En effet, si, d'un côté, ces peuples avaient gagné du terrain vers le N., de l'autre ils en avaient perdu à l'E. et au N.-E. L'Indus leur manquait, en même temps que le Tarîm, et il était naturel qu'ils cherchassent à s'en dédommager par l'adoption de l'Iaxarte et du Mourgâb. S'ils l'ont fait, comme je le suppose, ils auront enfreint la règle des quatre points cardinaux, mais ils auront au moins respecté celle de la source commune, puisque le Belour-Tag d'où sortent l'Iaxarte et l'Oxus (2), et l'Hindou-Kouch d'où s'écoulent le Mourgâb et l'Helmend (3), sont deux chaînes méridiennes et continues, liées entre elles par le *Pouchtigour*, leur nœud commun, qui, d'une part, regarde le Terek-Dabahn, terme septentrional de la première, et qui, de l'autre, fait face au *Kôh-i-Baba*, extrémité méridionale de la seconde (4).

Les Sémites, de leur côté, ont pu se montrer plus hardis. Car ils n'avaient pas les mêmes motifs pour laisser le *Har-Moâd* de leurs *Elahim* sur le même système de montagnes que l'Albordj des *Amschaspands*, et, *Caucase* pour *Caucase* (5), celui de l'Arménie semblait mieux leur convenir que celui de l'Inde, surtout après leur émigration de l'E. au S., puis à l'O. de la mer Caspienne. D'abord il était facile aux Assyrio-Chaldéens, vu l'ambiguité des noms propres, de ranger le

(1) Voyez ci-dessus, p. 105.

(2) Ci-dessus, 1.re section, p. 37, et 2.e section, p. 61.

(3) Voyez ci-dessus, 2.e section, p. 64 et 95.

(4) Ci-dessus, 2.e sect., p 63.

(5) Sur le nom de Caucase indien donné à l'Indou-Kouch, voyez E. Burnouf, *Yaçna*, p. 414, note 269, et surtout Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 19-20, note 2, et p. 21-2, note 4.

Tigre et l'Euphrate au nombre des quatre fleuves. Un texte de Jésus, fils de Sirakh (1), et un autre de l'historien Josèphe (2), me prouvent qu'ils l'ont fait. On y voit même, par l'ordre dans lequel les quatre fleuves y sont dénommés, que le *Phison*, désigné en tête, et le *Gihon*, mis à la quatrième place, y ont pour représentants le Gange et le Nil, ce que Josèphe déclare d'ailleurs formellement (3). Il est très-probable que, pour arriver là, les Assyrio-Chaldéens auront eu recours, comme les Birmans et les Chinois, à la ressource si commode des canaux souterrains. Ensuite les peuples de l'Ibérie et de l'Arménie, moitié Aryas, moitié Sémites, ont très-bien pu remplacer le Phison-Tarîm (ou le Phison-Iaxarte), par le Phase de la Colchide, et le Gihon-Oxus par l'Araxe de l'Arménie, quoique ce nom d'Araxe fit plutôt songer à l'Iaxarte (4). Cette seconde supposition n'est pas purement gratuite, en ce sens du moins que les Arabes et les Turcs nous offrent quelque chose d'analogue. On sait qu'en souvenir du *Sihoun*-Iaxarte et du *Djihoun*-Oxus, ces peuples les ont remplacés par deux rivières de la Turquie d'Asie, le Sihân ou Adana, l'ancien Sarus, et le Djihân, l'ancien Pyramus, qui tous deux sortent du Taurus et se jettent dans la méditerranée après un parcours de 20 à 25 myriamètres (5).

Quoi qu'il en soit, ces transformations successives de tout

(1) *Ecclésiastique*, XXIV, 35.

(2) *Archéol. Jud.*, I, ch. 1, p. 4.

(3) Le *Phison* du fils de Sirakh ne paraît pas être le *Phase*, mais bien plutôt le Gange ou l'Indus; car l'auteur procède de l'orient à l'occident, puisqu'il nomme l'un après l'autre le *Phison*, le *Tigre*, l'*Euphrate*, le *Jourdain* et le *Géon*.

(4) Voyez toutefois ce qui est dit ci-dessus, 2e section, p. 80, de l'Araxe d'Hérodote.

(5) Voyez *Maltebrun*. VIII, p. 96, 3e édit.

ou de partie des quatre fleuves n'ont eu lieu qu'à des époques assez tardives et relativement modernes Elles étaient certainement inconnues au temps où écrivait l'auteur de la Genèse; car toutes ses indications nous reportent à l'Orient des possessions sémitiques. Il est vrai qu'à l'égard du quatrième fleuve, l'écrivain sémite se borne à le dénommer *Phrath*, sans autre désignation, comme s'il s'agissait d'un cours d'eau bien connu de ses coreligionnaires. Mais il faut remarquer qu'un auteur persan aurait pu s'exprimer avec le même laconisme, parce que l'application de cet ethnique à l'Helmend devait être familière aux deux races à l'époque des patriarches antérieurs à Abraham. Il se peut du reste que les Hébreux, après leur installation dans le pays de Canaan, aient cru qu'il était question de l'Euphrate, et que, par l'effet de cette méprise, le dernier rédacteur de la Genèse ne se soit pas donné la peine d'ajouter au texte quelques mots d'explication, comme il le fait souvent pour les lieux de la Palestine qui avaient changé de nom. Mais encore une fois, cette méprise ou cette négligence ne prouve rien ici; car, pour tout ce qui est étranger à la topographie du Canaan, la Genèse est très-sobre d'annotations. Dans ses dix premiers chapitres, entres autres, elle copie d'anciens mémoires, sans les interpréter, et ces anciens mémoires, vu l'origine orientale du récit, devaient avoir en vue un fleuve plus oriental que l'Euphrate.

En résumé, les quatre fleuves paradisiaques des plus anciens Hébreux étaient les mêmes que ceux des plus anciens Médo-Perses, c'est-à-dire le Tarîm au nord-est, l'Oxus au nord-ouest, l'Indus au sud-est et l'Helmend au sud-ouest.

Términons cette section par quelques mots sur le mélange qui, après les conquêtes d'Alexandre en Asie, s'opéra entre les traditions aryennes et sémitiques sur les quatre fleuves paradisiaques. L'Inde y fournit d'abord les deux premiers

fleuves, dans le Gange et l'Indus, et la Babylonie les deux derniers, dans le Tigre et l'Euphrate (1). La Perse fut entièrement mise de côté, peut-être par rancune. Mais, comme l'Indus s'appelait alors *Nîl-âb* ou eau noire et qu'il portait des crocodiles; comme, d'un autre côté, les rivages de l'Akésines (le Tchenâb) étaient bordés de fèves, les compagnons du conquérant macédonien, en voyant ces deux fleuves, se crurent aux sources du Nil, appelé *Chikour* ou le noir par les Sémites (2). En géographie, la méprise était grossière; en philologie, elle paraissait excusable, car le *Kouça-Dvîpa* des Brâhmanes, ou pays asiatique de *Kouch*, s'étendait de l'Oxus au Sindh, et l'Ethiopie d'Afrique portait le nom de *Kouch*. Il n'en fallait pas tant pour autoriser les lettrés égyptiens, ou, peut-être plus simplement, les juifs hellénistes d'Alexandrie, à substituer le Nil à l'Indus, malgré la disparate qui en résultait pour l'ordre des quatre fleuves. Cette usurpation une fois consommée, ils en tentèrent une seconde qui leur réussit également : ce fut de transporter à leur fleuve national les prérogatives que les Indiens attribuaient au Gange.

Les Musulmans, Arabes et Turcs, n'ont pas hésité à leur prêter main-forte. Nous en avons la preuve dans un curieux article de M. l'abbé Bargès sur le Nil et les quatre fleuves du Paradis, extrait d'un manuscrit arabe d'Ahmed Al-Menoufi qui a pour titre : *Le livre du courant étendu ou Histoire du Nil bienfaisant* (3). L'auteur, natif de Menouf, petite ville de l'Égypte inférieure, est relativement très-moderne, puisqu'il écrivait vers la fin du IXe siècle

(1) C'est le système que M. Ewald prête aux Sémites et qu'il croit retrouver dans la Genèse, tout en plaçant Eden aux environs de l'Ararat. Voyez sa *Geschichte des Volkes Israël*, I, p. 377, 2e édit.

(2) Voyez là-dessus *Gesen. Thesaur.*, p. 672 A.

(3) *Journal asiatique*, III, 3e série, p. 97-144.

de l'Hégire; mais il cite ou il copie des livres plus anciens. Ceux qui voudront bien parcourir l'analyse du sien y verront qu'Ahmed attribue nettement au Nil le privilége de source céleste et commune des quatre fleuves à la tête desquels il le fait reparaître sur la terre, comme l'Arg-Roud chez les Perses, la Gangâ chez les Hindous, le Brahmapoutre chez les Birmans, le Yarou-Dzangbo-Tchou chez les Tubétains, la Mahâvalî chez les Singhalais et le Ho-Hang-Ho chez les Chinois. Au demeurant, les merveilles qu'il raconte de son fabuleux mont *Qaf* paraissent empruntées à l'Albordj des Perses plutôt encore ou du moins tout autant qu'au Mêrou des Indiens. Telles sont celles qui concernent d'abord quatre régions fabuleuses, où les montagnes, les plaines et les arbres sont successivement de fer, de cuivre, d'argent et d'or ; puis une éminence d'or ayant au pied un édifice en forme de pavillon, également d'or, dont les quatre faces offrent chacune une large ouverture ; ensuite un amas d'eau limpide (le Nil céleste) qui, tombant d'un mur d'or bâti sur l'éminence, se rend dans l'intérieur du pavillon qui la vomit par ses quatre ouvertures; enfin le paradis placé derrière le mur d'or d'où descend le Nil, et en avant duquel se trouve une roue immense qui, en tournant, fait opérer au soleil et à la lune leur révolution diurne (1).

Joignons-y, comme transition à la quatrième section, et toujours d'après M. l'abbé Bargès, le court récit d'une aventure arrivée à un nommé Haïd qu'un ange empêcha d'escalader le mur d'or. « Cet ange lui offre en dédommagement » un fruit du paradis qui suffira pour le nourrir le reste de » sa vie, pourvu qu'il ait soin de ne jamais lui préférer un » aliment quelconque. Il le gratifie en effet d'une grappe de

(1) *Journal asiat.*, *Ubi supra*, p. 133-4.

» raisin de différentes couleurs (1). Haïd s'en retourne avec
» ce don céleste, mais en chemin le diable se présente à lui
» sous la figure d'un cheikh, portant des pommes, et il em-
» ploie auprès de lui tant de moyens artificieux que notre
» pauvre pélerin, enfin séduit, consent à manger du fruit
» qui lui est offert. L'infortuné Haïd reconnaît ensuite l'illu-
» sion du malin esprit, et déplorant sa faute, il retourne en
» Égypte, où il meurt (2). »

(1) Rappelons à ce propos que la vigne, étrangère à l'Inde, abonde dans l'Asie centrale.

(2) *Ibid.*, p. 135-6. — Je n'ai pas cru devoir parler de deux autres hypothèses qui, renversant davantage l'ordre des quatre fleuves généSiaques, nomment successivement le Tigre, l'Euphrate, le Nil et soit le *Danube*, soit même le *Niger*. On pourra consulter là-dessus les dissertations de Reland, Dom Calmet, Huet, etc. Je m'étonne seulement d'une chose, c'est que deux écrivains ecclésiastiques, originaires de Syrie, St.-Ephrem et Moïse Bar-Képha, aient pn prendre le Danube pour le Phison, en place du Gange, admis par les autres pères de l'église, serait-ce par l'effet d'une méprise ou confusion née de ce que ce fleuve d'Allemagne se jetait dans la mer *par sept embouchures*, à l'exemple du Gange dont les sept bonches étaient aussi célèbres dans l'Inde que celles du Nil en Égypte ? Quant aux auteurs qui, de nos jours, ont cité quatre fleuves d'Amérique comme propres à remplir le cadre, ce n'est pas sérieusement qu'ils en ont fait mention.

QUATRIÈME SECTION.

LES ARBRES ET LES ANIMAUX SYMBOLIQUES DU PARADIS TERRESTRE.

Le but que je me suis proposé ne me paraîtrait pas atteint, si je passais sous silence les points accessoires énoncés en tête de cette section supplémentaire. Ils font, en effet, partie intégrante des traditions aryennes et sémitiques tant sur le premier séjour de l'homme après sa création, que sur sa chute et son expulsion du *Paradêças*. Je dois aussi, à cette occasion, examiner le système astronomique de Dupuis qui transporte de la terre au ciel ce lieu de délices.

Le Gan-Eden, l'Albordj et le Mêrou ont été pris par les sémites et par les Aryas pour le berceau du premier couple humain, Adam et Ève, Meschia et Meschiané, Manou et Çataroupâ. Le fait n'est pas douteux chez les Juifs. Il est sous-entendu chez les Perses (1). A l'égard des Indiens, il ressort de leur fable sur l'origine et le point de départ des quatre castes (2).

(1) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 278.
(2) *Ci-dessus*, 1.re section, p. 22.

10.

La Genèse nous raconte comment et pourquoi l'homme protoplaste fut chassé du jardin de délices. Jehovah-Elohim l'y avait placé pour le cultiver et pour le garder (1), en lui attribuant la royauté sur tous les animaux qui l'environnaient (2). Il en avait fait, en quelque sorte, un Keroub terrestre, oint pour protéger en même temps que pour commander, ainsi qu'il fit plus tard du roi de Tyr suivant la fiction d'un prophète (3). Mais la femme qu'il avait tirée des flancs d'Adam et mise auprès de lui pour être sa compagne, ayant séduit son époux, séduite elle-même par le serpent, le plus rusé des animaux, tous deux avaient touché à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, au mépris des défenses de leur Créateur. Il ne leur restait plus, pour perpétuer leur existence à toujours et devenir comme des dieux, que de se nourrir des fruits de l'arbre de vie (interminable), planté, comme, l'autre au milieu du jardin (4). Mais Jehovah ne permit point qu'après avoir acquis la science des Elohim, Adam et Ève pussent participer à leur immortalité. Il les expulsa donc du jardin d'Eden, les envoya labourer le sol (Adamah) d'où ils avaient été pris, et plaça à l'Orient (Mqdm) de ce jardin les Keroubim et la flamme (ou la lame flamboyante) du glaive qui tourne, pour garder le chemin de l'arbre de vie (5). De son côté, le Boundehesch nous rapporte en quelques mots que Meschia et Meschiané se laissèrent séduire par Ahriman, *l'ancien serpent*, qui leur avait apporté des fruits dont ils mangèrent; que, par là, de cent avantages qu'ils possédaient auparavant, il ne leur en resta plus qu'un (6).

(1) *Genèse*, II, 15.
(2) *Ibid.*, I, 28; II, 19-20.
(3) *Ézéchiel*, XXVIII, 13-16.
(4) *Genèse*, III, 5 et 22.
(5) *Genèse*, III, 23-4.
(6) *Zend-Avesta*, II, p. 378.

Quant aux livres sanscrits, ils ne nous disent rien de ces fruits mangés en contravention aux ordres de la divinité; et, à mon avis, il n'y a guère lieu de s'arrêter, sur ce point, à ce que Fernand Mendès, Abraham Roger, Holwel, Henry Lord et les missionnaires chrétiens après eux, en auraient appris dans l'Inde, selon certains auteurs qui invoquent leurs témoignages. Ces voyageurs étaient de bonne foi du reste et pouvaient aisément s'y tromper, parce que, dans les Pourânas, le roi du ciel Indra joue fréquemment le rôle du serpent tentateur (1).

Quoique le drame qui s'est passé dans le jardin d'Eden entre le serpent, la femme et l'homme, soit un sujet tout religieux, entièrement réservé à la théologie (2), il ne sera pas hors de propos d'indiquer ici la cause des méprises dans lesquelles de très-bons esprits sont tombés en comparant les mythes indiens aux narrations sémitiques.

L'anglais John Marshal, qui voyageait en Perse au XVIIe siècle de notre ère, y a recueilli une tradition curieuse dont

(1) Il en prend même quelquefois les formes, au moins chez les Bouddhistes; car *Hiouen-Thsang*, II, p. 37, parle d'un *Indra-Serpent*, à propos d'une légende expliquée tout récemment par M. le baron d'Eckstein, dans une notice extraite du *Journal asiatique*, n.° 14 de l'année 1857, p. 49-53 du tirage à part. Ce serpent, il est vrai, y figure comme un *Agathodémon*. Mais chez les Perses il a dû revêtir un un caractère tout opposé.

(2) Sur ce point, je renvoie avec plaisir aux *Études philosophiques sur le Christianisme*, par M. Aug. Nicolas, II, p. 29-53, nouv. édit., 1854. Je regrette seulement que le docte et élégant écrivain, en rappelant la fable de *Pandore*, ait confondu *Épiméthée* avec *Prométhée*, son frère. L'auteur avance, en outre, que Maurice a *prouvé*, dans son *Histoire de l'Hindoustan*, I, ch. XI, que l'histoire d'Adam et de sa chute, *telle que Moïse la raconte*, est confirmée par *les monuments et les traditions* des Indiens. Si la *preuve* est faite à l'aide de traditions et de monuments à la fois indigènes et antiques, il faudra modifier ce que je viens de dire dans le texte.

voici l'analyse : Les *Brakhmanes* de Perse (*sic*) lui racontèrent qu'un grand géant fut conduit dans un fort beau jardin qu'il pouvait, à certaines conditions, posséder éternellement ; qu'un soir, comme il était à l'ombre, un *Dewta* (ou malin esprit) le vint trouver et le tenta, en lui offrant une grosse somme d'argent que le géant refusa, n'en connaissant pas la valeur ; mais qu'enfin ce *Dewta* lui amena une femme de toute beauté qui le charma tellement qu'il enfreignit les lois qui lui avaient été imposées et fut chassé du jardin.

Les rédacteurs des mémoires de Trévoux voient dans ce récit l'histoire d'Adam et Ève, altérée et défigurée. Et en effet, d'une part, Adam passait pour un géant aux yeux des anciens Rabbins, et de l'autre, on sait aujourd'hui avec quelle facilité les noms et les souvenirs bibliques se sont mêlés, dans l'Inde et dans la Perse musulmanes, aux noms et aux fables indigènes. Dans le cas particulier, il y a évidemment amalgame d'un mythe aryen avec une tradition sémitique, et ce mélange s'est opéré dans la Perse.

Personne n'ignore que, suivant la mythologie indienne, Indra, le roi du ciel, n'est pas inamovible. Son règne n'a qu'une durée limitée, tout immense qu'elle est Même avant le terme fixé, ce prince céleste peut être dépossédé de son trône par le pieux mortel qui serait venu à bout d'accomplir cent fois le grand sacrifice du cheval, appelé Açvamêdha, ou de pratiquer, durant une longue série d'années, des austérités plus grandes que celles qui lui ont conquis sa haute position. Tourmenté par cette crainte au milieu de son bonheur, il s'occupe à déjouer les prétentions des princes qui aspirent à le renverser par le premier moyen, ou bien il tente et cherche à faire succomber les saints qui, par le second, pourraient acquérir des mérites capables de l'inquiéter (1). L'arme qu'il

(1) Langlois, dans la *Sakountalâ de Chézy*, notes du premier acte, p. 200-1, et notes du second acte, p. 207-8.

emploie ordinairement contre ceux-ci, c'est la séduction à l'aide de l'une des *Apsarâs* ou nymphes célestes, attachées à sa cour, qu'il fait descendre tout exprès sur la terre et qui par leurs séductions réussissent toujours à consolider le trône de leur maître (1). O , les *Dêvas* ou *Dêvatas*, c'est-à-dire les dieux brâhmaniques, sont devenus des démons ou de malins esprits chez les Mazdayaçnas, sous les noms de *Dews* ou *Dewtas*. Indra lui-même, sous celui d'*Ander*, n'a pas échappé à cette dégradation (2). C'est lui, selon toute apparence, qui a amené au géant du récit de John Marshal cette femme de toute beauté dont les charmes furent cause de la chute de celui-ci et entraînèrent son expulsion du jardin de délices.

Il faut avouer d'ailleurs que si les fruits des arbres ou d'un arbre quelconque ne figurent pas dans les mythes indiens comme moyens de séduction présentés par un malin esprit, en revanche, la séduction par la femme n'y fait pas défaut. Elle y remonte même du premier homme à son créateur, et de celui-ci au Dieu suprême. Ainsi, *Manoû-Svayambhoûva* se laisse séduire par *Ilâ-Çâtaroupâ; Brahmâ-Svayambhoû* par *Sarasvatî*, et *Brahma-Tad* par *Mâyâ-Prakriti* (3). Il va sans dire que les unions qui en résultent ont pour but de procurer

(1) Voyez, entre autres, la séduction de *Richya-Sringa*, charmant épisode du Râmâyana, extrait et traduit par feu Chézy, dans les notes de sa traduction de Sakountalâ, p. 201-4, ainsi que le drame de *Pourouravas* et d'*Ourvasî*, dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, traduits en anglais par Wilson, et de l'anglais en français par feu Langlois.

(2) *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 366, 420; II, p. 348, et *Yaçna*, p. 528, avec la note où E. Burnouf prouve qu'il faut lire *Indra* en Zend, répondant au sanscrit *Indra*, et non pas *Andra*, Anquetil *Ander*.

(3) Voyez *Religions de l'Antiquité*, I, p. 156, 226, 254, 264-70, 647-8, et IV, Pl. I, fig. 2; Pl. XIII, fig. 110. — Voyez aussi mon opuscule du *Nirvâna indien*, dans les *Mémoires de l'Acad. d'Amiens*, vol. de 1856, p. 380, ou p. 69 du tirage à part.

la création des êtres, à commencer par leurs protypes jusqu'à leurs formes corporelles. Tant il est vrai de dire que partout, et dans l'Inde particulièrement, la femme, cette faible et séduisante créature, a été vue du même œil que la *Pandore* des Grecs, appelée par Hésiode chef-d'œuvre funeste, fatale merveille, beau mal (1).

Dans les traditions sémitico-aryennes, qu'on est en droit de reporter à une époque plus reculée, les choses ne se passent pas tout-à-fait ainsi. La femme y est considérée comme la moitié physique en même temps que comme la moitié morale de l'homme. Les Rabbins sont ici d'accord (2) avec les Mobeds (3) et avec les Brâhmanes (4). La femme n'y a rien de commun que le sexe avec la rusée Bayadère d'Indra qui, de propos délibéré, vient tenter l'homme pour le faire déchoir. Si elle séduit son mari, c'est qu'elle-même est séduite par le serpent. Ce point de vue, plus ancien que

(1) A. Nicolas, *Étud. philosophiq. sur le Christian.*, II, p. 549 et suiv. — A. Maury, *Hist. des Relig. de la Grèce antique*, I, p. 365-72.

(2) Voyez là-dessus 1° Heidegger, *Histor. Patriarc.*, I, p. 128; 2° Bayle, *Dictionn. histor.* au mot *Adam*, notes F et I; 3° *Histoire univers.* dite *des Anglais*, I, p. 152, in-4°, et 4° Salvador, *Loi de Moïse*, p. 498 — Les Rabbins dont il s'agit se fondent plus particulièrement sur le mot hèbreu *Tsld*, employé dans Genèse, II, 21-2. Ce terme, en effet, signifie *côté* ou *flanc* plus fréquemment que *côte*; voyez *Gesen. Thesaur.*, in V°, p. 1171. Sous le point de vue moral, nos Rabbins ont raison, suivant Genèse, II, 23-4.

(3) *Zend-Avesta*, II, p. 252-3, 376-7.

(4) *Lois de Manou*, I, 32 et IX 45. — Colebrooke, *Miscel. Essays*, I, p. 64, et II, p. 222 et 224. — Comparez Genèse, II, 23-4.— L'androgynisme s'applique d'ailleurs à la divinité chez les Indiens et plus particulièrement dans la secte des Civaïtes. Voyez, entre autres, les invocations au divin couple de Çiva et Bhavani, qui commencent les 6 premiers chants de la *Râdjatarangini*, Trad. de M. Troyer, II, p. 1, 43, 63, 121, 198, 250, avec les notes du t. I, p. 326-9.

le précédent, tient d'ailleurs au dogme asiatique et général de la dégradation de l'*esprit* par son contact avec la *matière*, dogme que j'ai touché en passant dans un autre opuscule (1), et sur lequel je ne reviendrai pas dans celui-ci, parce qu'il n'a rien de spécial aux localités dans lesquelles les Perses et les Indiens placent le Paradis terrestre.

Il résulte des plus vieux documents aryens et sémitiques que c'est le créateur lui-même, Brahmâ, Ormuzd ou Jéhovah, qui, après avoir créé le premier homme, Manou, Meschia ou Adam, lui procure, par dédoublement ou par formation secondaire, une femme, une compagne, un être semblable à lui, sauf le sexe, Çataroupâ, Meschiané ou Ève, et leur ordonne de croître et de multiplier (2). Seulement, la défense de toucher à un certain arbre ne se retrouve clairement que dans la tradition hébraïque. Elle n'apparaît qu'obscurément dans le récit iranien. Mais les livres Hindous n'y font aucune allusion, bien qu'ils placent quatre arbres de vie autour de leur fabuleux Mêrou, et qu'ils désignent le *Véda* (Scientia) par le titre figuré d'*arbre de la connaissance*. On ne peut, en effet, tirer ici aucun argument, soit de la guerre des Dêvas et des Asouras pour la possession de l'Amritam, recueilli dans la mer par le médecin des dieux (3), soit de la coupe de cette liqueur que Bhavanî présente à son époux sur le sommet

(1) *Du Nirvâna indien*, *Ubi suprà*, p. 78-83. ou p. 67-71. — Voyez aussi la *notice* de M. le baron d'Eckstein *sur les Mémoires de Hiouen-Thsang*, extraite du *Journal asiatique*, année 1857, n.° 24, p. 71-73 du du tirage à part.

(2) L'ordre de *croître* et de *multiplier* donné à Manou est bien dans le génie indien. Voyez *ci-dessus*, 1.re sect., p. 22, note 3, et *Lois de Manou*, I, 34-41, quoique ce personnage y apparaisse plutôt comme un dieu que comme un homme.

(3) Voyez l'analyse de ce mythe dans les *Religions de l'Antiquité*, I, p. 183-5 ; IV, Pl. IV, n.° 23, et explication, p. 6.



du Kailâsa (1). Car, dans ces deux fables, l'Amritam, breuvage *vivifiant* d'ailleurs, n'est point exprimé du fruit de l'arbre *Djambou*. Le dépôt en est dans la lune qui le reçoit du soleil et s'en remplit pendant la première quinzaine lunaire, afin que les dieux et les manes puissent en boire un doigt par jour durant la seconde quinzaine (2).

Les deux arbres symboliques plantés au milieu du *Gan-Eden* de la Genèse n'en méritent pas moins de fixer notre attention, parce qu'ils trouvent leurs analogues dans la mythologie indienne.

Je viens de rappeler que les Pourânas sanscrits placent aux quatre coins du Mêrou quatre arbres de vie appelés généralement *Kalpavrikchas*, arbres des désirs ou des temps (3). Voici leurs noms caractéristiques : à l'est *Kadamba* ou *Nauclea orientalis;* au sud *Djambou* ou *Eugenia Jambu;* à l'ouest *Plakcha* ou *Ficus religiosa*, et au nord *Nyagrôdha* ou *Ficus in-*

(1) Voyez *ibid.*, IV, planche V, n° 27, avec l'explication de la page 7.

(2) Voyez la table alphabétique de feu Langlois, *Chefs-d'œuvre du Théâtre Indien*, II, p. 393, au mot *Ambroisie*. Le silence des livres sanscrits connus jusqu'à ce jour sur la défense de manger d'un certain fruit, considéré comme léthifère en même temps qu'instructif, n'a d'ailleurs rien d'étonnant. Pour les sages de l'Inde, l'arbre qui donne la science est aussi celui qui donne la vie. Tel, au physique, le *Djambou ;* tel au moral, le *Véda*. Je suis porté à croire, en effet, que, chez les Indiens, la *pomme de rose*, fruit de l'*Eugenia Jambolana*, jouait le rôle de la pomme de grenade chez les autres orientaux et chez les Grecs, c'est-à-dire qu'elle était un symbole de l'amour qui dessille les yeux et du désir de la procréation. — Voyez sur la grenade les *Religions de l'Antiquité*, II, p. 614, 660-2; III, 271, 278. Il est vrai que de là aux idées de séduction, de corruption, de mal moral, de discorde et d'infortune, il n'y a qu'un pas, et qu'ainsi l'arbre de vie *Djambou* a pu devenir l'arbre de la connaissance du bien et du mal. On va voir que cette seconde conception se serait réalisée dans l'Inde, si l'on en croit quelques missionnaires catholiques.

(3) *Ci-dessus*, 1re sect., p. 18 et 20.

dica (1) J'ajouterai que les Bouddhistes semblent quelquefois ne reconnaître qu'un seul arbre de vie, le *Djambou*, nommé Pommier d'Adam par les Portugais et Rose-Apple ou Pomme de Rose par les Anglais (2), et en faire en même temps l'arbre de la connaissance. Mais généralement ils en admettent quatre comme les Brâhmanes, et dans le nombre figurent d'abord le *Pâridjâta* ou *Erythrina fulgens* (3) ou arbre au corail, et ensuite la *Djâtikâ* (4), probablement le muscadier. Le *Djambou* forme le troisième. Le dernier est leur fameux arbre *Bódhi* ou de l'intelligence (arbre allégorique comme l'arbre du *Véda*), qu'ils représentent entouré de quatre divinités analogues aux quatre gardiens du monde qu'ils adoptent également et qu'ils font résider aux quatre points cardinaux du Mêrou (5). Toutefois, *Bódhi* a son représentant parmi les végétaux. C'est le figuier *Pippala* des Brâhmanes ou *Ficus religiosa*, arbre sacré que les Bouddhistes désignent de la sorte, en mémoire de celui sous lequel Bouddha atteignit la *Bódhi* ou la *connaissance*, sous-entendu des causes et des effets (6). Le P. Paulin de saint Barthélemy affirme que les

(1) Wilford, *Asiat. Res.*, VIII, p. 315 et 349.—*Vishnu-Pur.*, p. 168. — Le *Bhâgav.-Pour.*, II, p. 425, sl. 13, place le *Kadamba* à l'ouest, en place du *Plakcha*, et met à l'est le *Tchatou* (Manguier).

(2) Voyez *ci-dessus*, 1re section, p. 18, note 3, et *Recherches asiat.*, trad. fr., I, p. 503. — L'idée d'un arbre ou d'une plante ayant la propriété de donner l'immortalité n'est point particulière aux Indiens et aux Perses. On la retrouve chez beaucoup d'autres peuples de l'ancien monde. Voy. les auteurs cités par John Brande Morris, dans les *Démonstr. évang.*, publiées par M. l'abbé Migne, XVIII, p. 300, suite de la n. 76.

(3) Voyez le *Lalita-Vistara*, traduction de M. Ph. Foucaux, p. 269.

(4) Voyez le *Lotus de la bonne Loi*, traduction d'E. Burnouf, p. 415.

(5) *Lalita-Vistara*, p. 268-9, et pour les quatre gardiens, p. 4, 11, 57, etc., etc.

(6) Ils le nomment encore *Târâyana-Drouma*, arbre qui fait traverser (l'océan de la vie). Voyez E. Burnouf, *Introd. à l'Hist. du Bouddhisme*

Indiens, en laissant à l'arbre *Djambou* son second caractère d'arbre de science, ont reporté le premier, celui d'arbre de vie, sur le *Paramadjatika* ou muscadier dont la noix contient un fruit doux, savoureux, nourrissant et salutaire dans les maladies. Il va même jusqu'à soutenir que cette tradition orale remonte dans l'Inde aux temps les plus reculés (antiquissimis temporibus) (1). Le P. Philippe de la sainte Trinité avait dit avant lui que les Hindous (musulmans sans doute) assimilaient la *Parama indica* (c'est ainsi qu'il l'appelait), à l'arbre de vie de l'Apocalypse, parce que, comme cet arbre symbolique, elle produisait douze fruits par an, un pour chaque mois (2). D'autres interprètes, en plus grand nombre, ont prétendu que l'arbre de la connaissance était le Bananier, décoré par les Portugais du titre de *Musa Paradisiaca* (3). Ils l'identifient avec le figuier de la Genèse, celui-là même dont Adam et Ève, après leur chute, cousirent les feuilles ensemble pour s'en faire des ceintures (4). Il était naturel, en effet, de demander à l'arbre qui avait été cause et témoin de la faute (5), les moyens de la réparer. Aujourd'hui encore les Hindous emploient au même usage les feuilles du bananier (6).

indien, I, p. 77, note 2, et p. 387, et surtout le *Lalita-Vistara* de M. Ph. Foucaux, p. 262, 273, 277, 356, 360, ou mon Opuscule du *Nirvâna indien*, *ubi suprà*, p. 427, ou p. 117 du tirage à part.

(1) *Systema Brahmanicum*, p. 293.

(2) *Itinerarium orientale*, p. 299.

(3) Tels sont, parmi les anciens, Moïse Barcépha et Léon Africain, et, parmi les modernes, Gorop. Becan., W. Raleigh, Milton, Gesénius, Ol. Celse, Von Bohlen, Tuch, etc. Voyez *Histoire univ. des Anglais*, I, p. 201, in-8°, et Rœdiger, dans le *Gesen. Thesaur.*, p. 1490 B.

(4) *Genèse*, III, 7. — Ce que j'ai dit ci-dessus, p. 152, n. 2, de la grenade, s'applique également à la figue.

(5) *Ibid.*, III, 5-7.

(6) De Bohlen, *die Genesis*, sur III, 7.

Il est probable que les PP. Philippe et Paulin se trompent et qu'ils ont confondu le muscadier avec le *Kadamba* ou *Nauclea orientalis* (1). Cette confusion d'ailleurs pourrait bien provenir des Arabes musulmans ou des marchands Juifs qui trafiquaient dans l'Inde et dans la Sérique, avant l'arrivée des Européens; car c'était une opinion répandue parmi les docteurs de la Synagogue que la faute d'Adam et Ève avait consisté à cueillir avant le temps le fruit humain (2), ou, comme s'exprime saint Clément d'Alexandrie, à anticiper leur mariage (3). Les anciens Rabbins symbolisaient cette idée par la noix muscade ouverte avant sa maturité, et la liturgie judaïque en a conservé l'image dans une prière que le jeune époux prononce le lendemain de son union avec une fille vierge. On y dit à Jehovah : « Sois béni, Yah, qui as placé » une noix dans le jardin d'Eden, la rose des vallées. L'étran- » ger ne doit pas dominer sur cette source cachetée; c'est » pourquoi la biche des amours a conservé dans sa pureté la » semence sainte : elle n'a pas rompu le pacte (4). »

C'est probablement aussi par erreur que les autres exégètes

(1) Cependant Amara-Sinha, dans son *Vocabulaire*, p. 298, ligne 6, donne à *Djâti* les significations de *naissance, jasmin, muscade, lignage*, et nous venons de voir que *Djâti* désigne un arbre du Mérou, selon les Bouddhistes. La noix muscade des Rabbins serait donc indienne autant qu'hébraïque.

(2) Voyez les textes cités par Beausobre, *Histoire du Manichéisme*, II, p. 461-2.

(3) *Strom.*, III, § 14, p. 554. Comparez le *Paradis perdu* du poète-théologien Milton, traduction de Delille, chant 9, p. 193.

(4) Voyez les notes de M. Cahen, jointes à sa version de la *Bible*, V, p. 167-8, et comparez *Prov.*, V, 18; *Cant. de Salomon*, II, 1; IV, 12, VII, 7-8, etc. — A ce sujet remarquons que, par une singulière coïncidence, le mot hébreu *Thanh* (ponctué *Thénâh*), *figuier*, employé ici par la Genèse, est l'homonyme d'un autre nom hébreu *Thanh* (ponctué *Thânâh*), *occursus venereus*.

désignent le bananier (1) pour le figuier d'Adam ; car, outre que cet arbre n'appartient pas au genre figuier, ses feuilles qui ont plusieurs coudées de long et de large, n'auraient pas eu besoin d'être cousues ensemble pour former des ceintures, selon la judicieuse remarque de M. Rædiger (2). La Genèse parle expressément d'un *figuier*. Or, si le plateau de Pamir n'offre pas de bananiers, en revanche les figuiers à larges feuilles n'y sont pas inconnus Aussi les Pourânas placent-ils le *Nyagrôdha* ou *Ficus indica* du côté de leur *Outtara-Kourou*, pays du Nord, de même qu'ils placent le *Djambou* dans le *Bhâratakanda*, qui lui est opposé.

En résulte-t-il nécessairement que le *Djambou* représente l'arbre de vie de la Genèse, en sorte que les Sémites auraient emprunté aux Bactro-Mèdes le mauvais arbre et le bon aux Indiens? Non, car les deux arbres, suivant la Genèse, étaient au milieu du jardin (3). Il faut donc que le plateau de Pamir ait eu son arbre de vie, tout aussi bien que celui du Mêrou. Il l'a eu, en effet, sous un nom zend, qui pourrait bien avoir été le *Kadamba*, puisque le Boundehesch pehlvi l'a raccourci en *Khembê*, en faisant remarquer qu'il croît dans l'Iran-Védj (4). Si cette conjecture est fondée, elle contribuera à expliquer pourquoi Jéhovah-Elohim posta les Chérubins à l'Orient, puisque c'est de ce côté de l'Iran-Védj ou du jardin d'Eden que s'élevait le *Kadamba* ou *Nauclea orientalis*, planté, bien entendu, dans la source *Ardvî-Çoûrâ*, comme le *Nyagrôdha* du Nord, le *Plakcha* de l'Ouest et le *Djambou* du Sud. On sait, du reste, qu'outre ces arbres à fruits, les Brâhmanes et les Mazdayaçnas appelaient arbre

(1) Milton l'a très bien décrit, *Ubi Suprà*, chant IX, p. 197.
(2) Dans le *Thesaur. ling. hebr. de Gesénius*, p. 1490 B.
(3) *Genèse*, II, 9 ; III, 22.
(4) *Zend-Avesta*, II, p. 409.

de vie l'arbuste *Cynanchum Viminale* ou *Asclepias Acida* dont les branches broyées ou pilées à l'aide d'un mortier leur procuraient une espèce d'eau-de-vie, à la fois fortifiante et enivrante, liqueur qu'ils nommaient, ainsi que l'arbre d'où ils l'extravaient, en sanscrit *Sôma* et en zend *Haôma*. Ils l'offraient dans les cérémonies religieuses les uns à leurs *Dévas*, les autres à leurs *Izeds*, pour les réjouir et perpétuer leur existence. Aussi les Indiens donnaient-ils à ce breuvage sacré le nom d'*Amritam* ou d'Ambroisie, à la lettre *qui est* ou *qui rend immortel* (1). Mais ce n'est probablement point au jus exprimé de cet arbuste que la Genèse fait allusion. Elle annonce suffisamment que son arbre de vie portait des fruits comme son arbre de la connaissance; que c'était à ces fruits que la vie interminable était attachée, comme dans les récits chinois, empruntés aux Aryas (2), et qu'il fallait empêcher Adam et Ève d'y atteindre avec la main, d'en manger et de vivre à toujours (3). C'est aussi d'arbres fruitiers que parle le Boundehesch des Perses, à propos de la chute de Meschia et Meschiané, séduits avec des fruits, comme Adam et Eve, par l'*ancien serpent infernal* (4).

(1) Voyez sur tout cela le *Mémoire* de M. Langlois *sur le dieu Sôma*, dans le *Recueil de l'Acad. des Inscr.*, XIX, 2e partie, p. 326-60, *passim*.

(2) Voyez *Mém. concernant l'histoire* etc. *des Chinois*, I, p. 106-7.

(3) Comparez *Genèse*, II, 9, 16, 17; III, 1, 6 et 22.

(4) *Zend-Avesta*, II, p. 378. — M. Lassen a montré dans son *Ind. Alterth*,, I, p. 519-20, d'abord que le nom zend *Machya* (Anquetil Meschia) ou *Machyaka*, et le nom gothique *Mannisks* sont des abréviations de *Manouchya* ou *Manouchyaka*, homme, né de *Manou*, et ensuite que le Rig-Vêda emploie les mots *Manouh* et *Manous*, tantôt dans le sens d'homme en général, tantôt dans celui d'homme prototype, déifié comme l'*Adam Qadmôn* des Kabbalistes.— Pour les qualifications d'*ancien serpent infernal* et d'*ancienne couleuvre infernale* ou de *couleuvre venimeuse*, données à Ahriman, voyez *Zend-Avesta*, I, 2e part., p. 112, 264, 305, 377; II, p. 188, 198, 204, 261-5, 378, 416, etc.

Je ne dirai rien de ce serpent, si ce n'est que son nom hébreu *Nâkhach* pourrait bien avoir quelque analogie, comme l'a pensé Von Bohlen (1), avec le non sanscrit *Nâgah*, désignant à la fois et un serpent en général et un montagnard du Nord de l'Inde (2). Dans les Mythes-Pourâniques, ces Nâgas, hommes ou serpents, passent pour des êtres merveilleux, très-spirituels, très-rusés, toujours prêts à tendre des embûches à ceux qui ne sont pas de leur race ou de leur espèce. Les uns et les autres sont réputés posséder des facultés surnaturelles, entre autres, le pouvoir de se transformer à leur gré et de dominer sur les lacs, les rivières et les pluies, par réminiscence des serpents védiques, *Vritra*, *Ahi* et leurs suppôts, les *Panis*, qui retenaient les eaux captives dans l'atmosphère (3). Le nom de *Nâgas* qu'on leur donne est équivoque parce qu'il peut signifier montagnards ou rampants, mais il est éclairci par l'épithète d'*Ouragas*, qui les représente *rampant sur le ventre*, comme le serpent de la Genèse après la malédiction prononcée contre lui et contre Adam et Eve qu'il avait séduits.

Ceux-ci, après leur expulsion du jardin de délices, se retirèrent à l'Orient d'Eden, non pas en dehors de cette région, mais dans sa partie orientale, où ils jouissaient encore, quoique dans le lointain, de la vue de ce jardin et même de

(1) *Die Genesis*, sur I, 3.

(2) Voyez sur ce peuple indo-scythe les recherches de M. Troyer dans la *Râdja-Tarangini*, II, p. 310-6.

(3) Voyez là dessus les éclaircissements de M. A. Maury, à propos d'Apollon et du serpent Python, *Histoire des religions de la Grèce antique*, I, p. 130-42. — Joignez-y les observations de M. Troyer, *ubi suprà*, II, p. 457-62, sur le culte des serpents dans l'Inde. — Notez en même temps que le Bouddhiste chinois Hiouen-Thsang appelle les grands amas d'eau *Nâgahradas*, lacs des serpents ou des dragons.

celle de Jehovah (1), car ce dieu y résidait en compagnie des Elohim, ou du moins venait s'y promener et converser avec eux à la brise du soir, comme il avait fait avec Adam et Eve (2). Voilà pourquoi Jehovah a posté des *Keroubim* à l'orient du jardin d'Eden afin de garder le chemin de l'arbre de vie. C'est de ce côté en effet que nos premiers parents auraient pu tenter le retour. Dans mon système, ceux-ci, en descendant les pentes orientales du plateau de Pamir, où résidaient les Elohim, ont dû tout naturellement se retirer dans le pays du Bolor, situé au N.-E., pays rempli de sable et de pierres, où les champs rapportent fort peu (3), en un mot, pays propre à réaliser les menaces de Jehovah et à justifier les plaintes de Lamek (4), mais qui n'étant pas trop au-dessous du plateau de Pamir, pouvait suggérer aux exilés le désir de retourner sur leurs pas.

Cette interprétation me paraît confirmée par l'histoire de Caïn. Ce frère meurtrier d'Abel avait mérité un châtiment plus rigoureux que ses père et mère. Aussi fut-il privé à la fois et de la terre d'Eden et de la présence de Jehovah (5). Il fut relégué dans le pays de *Nod* ou *Noud*, c'est-à-dire d'exil (6), situé à l'orient d'Eden (qdmth âdn), où il bâtit

(1) Voyez *Genèse*, IV, 1-14.

(2) *Ibid.*, III, 8-22.— Henry Lord, *Histoire de la Religion des Banians*, p. 5 de la trad. fr., dit que Brahmâ, après avoir créé Manou et Çataroupa, les bénit, leur ordonna de croître et de multiplier et les envoya *vers l'Orient*. Si la couleur de ce récit trahissait un peu moins son origine judaïque ou musulmane, j'en conclurais que les Hindous, en le faisant, se reportaient par la pensée au plateau de Pamir et au pays du Bolor.

(3) *Diction. géograph, univ.*, au mot *Bolor*.

(4) *Genèse*, III, 19, et V, 29.

(5) *Ibid.*, IV, 14-6.

(6) *Ibid.* — Le radical sémitique *Noud* « être vagabond, proscrit, exilé, » se retrouve en sanscrit avec le sens actif « repousser, proscrire, éloigner, expulser. »

une ville qu'il appela soit *Khanok* ou *Hanok*, soit *Khenok* ou *Henok* (hebr., Khnouk) du nom de son fils (1). Je suppose avec M. Bunsen (2), que l'auteur hébreu avait en vue la lisière du désert de *Gobi* où la carte de Brué marque une ville de *Guinnak*, par 37° latitude N. et 80° longitude O. Ce prétendu désert lui-même était sans doute compris dans le domaine des Caïnites, car le nom qu'on lui donne est assez impropre, puisque, tout pierreux qu'on le dépeigne, il n'en est pas moins couvert de gras pâturages (3). Là, en effet, les descendants de Caïn, vu l'impropriété du sol pour les céréales, dûrent forcément ou renoncer à l'agriculture ou suppléer à son insuffisance par les ressources qu'ils tiraient de leurs bestiaux, des arts mécaniques et industriels (4).

L'adoption du plateau de Pamir pour la situation du paradis terrestre est plutôt confirmée que contredite par cette circonstance qu'après l'expulsion d'Adam et Eve Jehovah-

(1) *Ibid.*, IV, 17.

(2) *Outlines of the philosophy of universal history*, II, p. 121.

(3) Voyez W. F. A. Zimmermann, *Le monde avant la création de l'homme*, p. 348 de la trad. fr.

(4) Von Bohlen, *die Genesis*, sur IV, 17, a cru retrouver le nom de *Khanok*, par *Kheth* dur, dans celui de la ville indienne de *Kanyâkoudja* (Kanodje ou Kanoge), non loin de la rive gauche du Gange, par 27° de latitude N. et 77° de longitude O., et M. E. Renan, *Hist. génér. des lang. sémit.*, I, p. 453, trouve cette conjecture assez vraisemblable. Mais cette position ne pourrait cadrer avec le récit genésiaque que dans une hypothèse émise en passant par Wilford (Asiat. R. S. VI, p. 513) et consistant à placer le Gan-Eden dans les Soulaiman-Kôh, c'est-à-dire, comme l'explique l'auteur anglais, dans la forêt des *Garoutman* ou des aigles, nom qui rappelle celui de *Gorotman* par lequel les livres parses désignent le céleste Albordj, séjour d'Ormuzd, des Amschaspands, des Izeds et des Ferouers. (Voyez ci-dessus, p. 116, n. 2.) Je me borne à mentionner cette hypothèse et cette coïncidence auxquelles Wilford lui-même ne s'est pas arrêté, parce qu'elles révèlent un système relativement moderne.

Elohim aposta des *Keroubim* à l'Orient du Gan-Eden et la flamme du glaive qui tourne pour garder le chemin de l'arbre de vie.

J'aborde là une matière obscure, s'il en fut jamais, et nommée avec raison la croix des interprètes; mais j'y suis contraint par les exigences de mon sujet.

Les *Keroubim* des Hébreux étaient des animaux fantastiques plus ou moins compliqués, dont on retrouve les analogues dans les religions des peuples voisins. Il semble que leurs formes devaient être aussi diverses que leurs fonctions. Les uns entouraient Jehovah ou soutenaient son trône céleste (1), les autres transportaient ce dieu dans les airs, soit sur leurs ailes, soit dans son char (2). D'autres trônaient en Éden sur la sainte montagne des Elohim, au milieu des pierres de feu de toute espèce, revêtus d'habillements magnifiques et réjouis sans cesse par le son des flûtes et des cymbales (3). D'autres, enfin, tels que les quatre vents du ciel, étaient préposés à la garde des quatre points cardinaux de l'horizon céleste (4). Nous n'avons à nous occuper spécialement que de ceux qui veillaient en sentinelles à la porte de l'Orient, en dehors du jardin de délices.

On pourrait d'abord être tenté avec M. Rædiger (5), de comparer ces derniers aux grands taureaux ailés à face humaine (6), exhumés récemment des ruines de Khorsabad ou

(1) *Ezéch.*, I, 4-5 ; 26-8, X, 1-5.

(2) II *Sam.*, XXII, 10. Ps. XVIII, 10.

(3) *Ezéch.*, XXVIII, 13-6.

(4) 1 *Chron.*, IX, 24 — *Ezéch.*, XXXVII, 9, XLII, 20 — *Zachar*, II, 6 ; VI, 5.

(5) Dans le *Thesaur. ling. hebr.* de Gesénius, aux *Addenda*, p. 95, *sub voce Kroub.*

(6) Le prophète Ézéchiel, au chapitre X, 14, nomme face de *Keroub* ce qu'il appelle face de *bœuf* ou de *taureau* au ch. I, 10. Il paraît que le premier mot signifie *bœuf* en Syriaque et en Chaldaïque.

Ninive et décrits par MM. Botta (1), Layard (2) et Ravenshaw (3), espèces de sphinx assyriens, placés au nombre tantôt de deux et tantôt de quatre, aux deux côtés des portes d'entrée des temples et des palais, comme pour en défendre les approches. Mais ces colosses chérubiniques, qui ne sont point armés, semblent ne figurer sur ces beaux restes d'architecture ninivite qu'à titre d'ornementation, ainsi que l'a déjà remarqué M. E. Renan (4), et quoiqu'ils paraissent y avoir été placés, comme les génies analogues des palais de Persépolis (5), en souvenir des Keroubim du *Paradêças* traditionnel, il semble convenable de nous avancer davantage vers l'Orient, c'est-à-dire de retourner dans l'Asie centrale.

Ce pays des fables, des fictions et des merveilles nous offre pour types présumés des *Keroubim* de la Genèse, ses fameux griffons, gardiens de l'or (6), soit chez les Dardes, soit chez les Arimaspes, car les livres indiens ne nous représentent pas ces animaux comme indigènes de l'Hindoustan, quoiqu'en

(1) Voyez ses *Monuments de Ninive*, vol. Ier, avec les planches de M. Flandin.

(2) *Nineveh and its Remains*, II, p. 464 et suiv.

(3) Dans le *Journ. of the royal asiat. society*, XVI, p. 93.

(4) *Histoire générale des langues sémitiques*, I, p. 460.

(5) Pour ceux-ci, voyez Heeren et Tychsen dans les *Ideen* du premier, traduites en français par M. Suckau, I, 220-75; 257-62; 295-6, et II, p. 430-1, ou mieux MM. Creuzer et Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, I, p. 342, et 718-21, et IV, planche XVIII, nos 118 et suiv. avec l'explic. p. 27-30.

(6) C'est l'opinion de plusieurs savants d'Allemagne. Nous citerons, entre autres : 1° Hitzig, sur *Isaïe*, XXXVII, 16; 2° Rœdiger, dans *l'Encyclopédie* de Ersch et Gruber, *in verbo*; 3° Eicchorn, *Einleitung in das alte Testament*, III, p. 80, édit. in-4°; 4° Von Bohlen, sur *Genèse*, III, 24; 5° Vatke, *Bibl. Théolog. des A. T.*, p. 327; 6° Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 96-7. Chez nous MM. E. Renan, *Hist. génér. des langues sémitiques*, I, p. 460, et d'Eckstein, *Journ. asiat.*, 5e série, VI, p. 484, sont du même sentiment.

ait dit Ctésias (1). Le mot *Kroub* (ponctué *Keroub*) n'a point sa racine dans les dialectes sémitiques (2). On ne la trouve que dans les langues aryennes. C'est le radical védique ***Gribh***, ***Grabh*** ou ***Garbh***, « prendre, saisir, empoigner, » zend ***Gerew***, ***Gerep***, ***Gèurv***, d'où les Indiens et les Perses ont tiré le substantif ***Garbha***, ***Garwa*** ou ***Garewa***, ***uterus***, signifiant à la lettre « qui saisit le germe » ou *qui concipit*, comme on dirait en latin (3). Les Persans, à leur tour, en ont formé le qualificatif *Garouf* pour *Garoubh* « gryphon ou griffon. » C'est de là que les Grecs ont déduit leurs différents termes de γρύψ, G^if γρυπός « griffon » encore, de γρύπος « à bec recourbé » ou « à nez aquilin » de γρίπος et de γρῖφος « filet de pêcheur. » Il va sans dire que le persan *Garouf* suppose un qualificatif zend *Garouwa*, venant du primitif *griw* (pour *Gribh*) par développement des semi-voyelles *r* et *w* en *ar* et *ouw* (4). De là les formes sémitiques renforcées ***Kroub***, ***Karoub***, ***Keroub***, répondant aux formes védiques ***Garbha***, ***Gribha***, ***Grabha*** et ***Grâbha*** (par *â* long), formes dont la première seule est restée

(1) Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 604 et 647.

(2) Le très-docte Gesénius, après d'autres, l'y a vainement cherchée. Voyez son *Thesaur. ling. hebr.*, p. 710-11.

(3) Voyez E. Burnouf, *Yaçna*, notes et éclairc., p. LXIV-VI.

(4) Le caractère zend que E. Burnouf rend par *w* et auquel il donne la valeur de notre *v*, est presque toujours le remplaçant du *bh* sanscrit, (*Yaçna*, alphabet zend, p. LIV-VIII). Quoiqu'il ne soit pas formé étymologiquement de deux *ou* comme le *v* médial ordinaire, on conçoit que, dans la prononciation, il se fasse précéder d'un *ou*, attiré par son action, en d'autres termes, qu'il s'allonge en *ouv*, lorsqu'il est immédiatement précédé d'une consonne ; qu'ainsi *Garva*, pour *Garbha*, devienne *Garouva*, d'où : 1° le persan *Garouf*, par suppression de la désinence *a* et renforcement du *v* ; 2° le sémitique *Garoub*, par permutation en *b* dn *v* zend, lui-même substitut du *bh* dévanâgari, et 3° l'hébreu *Karoub* par renforcement de la gutturale, puis *Keroub*, par adoucissement de l'*a* bref en *e* très-bref ou *Scheva*

sans altération dans le sanscrit classique, les autres ayant été adoucies en *Griha* « maison » *Graha* « éclipse » et *Grâha* « serpent aquatique » (1).

Cette étymologie du mot sémitique *Keroub* me paraît préférable à celle qu'on a essayé de tirer du nom sanscrit *Garouda*, écrit avec un *d* cérébral, qui se change quelquefois en *r* et même en *l*, mais jamais en *b* ou *bh*. Il est vrai que *Garouda* étant pour *Garout-vat* ou *Garout-ra* ou *Garout-la* « qui a ou qui porte des ailes, » on aurait pu passer de *Garout-vat* à *Garout-bat*, *Garout-ba*, *Garout-b*, d'où *Garoub*, par ablation du *t* qui, à titre de consonne forte, ne pouvait plus subsister devant le *b* final, consonne faible, à moins de se changer en *d* pour faire *Garoud-ba*, qualificatif qui, à son tour, serait devenu *Garoub* chez les Sémites, en perdant son *d* radical et son *a* désinentiel, vu la difficulté d'articuler ensemble une dentale et une labiale à la fin d'un mot. Cependant, au fond, les *Keroubim* hébraïques ne paraissent pas avoir correspondu aux *Garoudas* indiens, à ces génies fabuleux, moitié hommes et moitié aigles, symboles védiques des plus hautes divinités (2). J'aimerais mieux, si l'on rejetait le rapprochement étymologique de *Garbha* et de *Keroub*, recourir au mot sanscrit *Çarabhah*, grec Κάραβος, qui, chez les Indiens, désigne, entre autres choses, un animal fabuleux à huit jambes, réputé habiter les montagnes neigeuses du N. de l'Inde (3). En effet, rien de plus facile à expliquer que le passage de *Çarabh* à *Keroub*.

Quoiqu'il en soit de ces étymologies, il résulte des ex-

(1) Voyez le *Glossarium sanscritum* de Bopp, sur ces divers mots.

(2) Sur tout cela, voyez les observations de M. le baron d'Eckstein, *Journ. asiat.*, 5e série, VI, p. 380 et suiv., et p. 484-90.

(3) Voyez le *Diction. sanscrit.* de Wilson ou le *Glossar. sansc.* de Bopp, *in verbo*

pressions de la Genèse que ses *Keroubim* ou gardiens extérieurs du jardin d'Éden, étaient, en quelque sorte, des gendarmes chargés de faire main basse sur les téméraires qui tenteraient d'en forcer l'entrée. Pour mieux effrayer ceux-ci, Jehovah y avait placé aussi la flamme du glaive tournoyant, c'est-à-dire le *Tchakra* aryen, ce disque flamboyant et dentelé, célèbre dans la mythologie indienne et certainement connu des Médo-Perses, puisqu'ils avaient donné son nom à l'une des contrées créées par Ormuzd (1). Du reste, l'auteur hébreu ne nous dit pas si ce glaive flamboyant était unique ou multiple; au premier cas, s'il se tenait tout seul dans les airs, ou s'il était porté par l'un des *Keroubim* seulement; au second cas, s'il était aux mains de tous, chacun ayant le sien. Je vais passer succinctement en revue ces trois hypothèses. En m'arrêtant d'abord à la dernière, je trouve de suite un point de comparaison qui n'est pas à négliger.

On a vu à la première section que, dès la période vêdique, les Aryas de l'Inde avaient établi successivement autour de l'horizon des dieux *Lôkapâlas* ou protecteurs, d'abord au nombre de quatre pour les quatre points cardinaux, puis au nombre de huit dont quatre pour les quatre points intermédiaires (2). Ces quatre ou huit Lôkapâlas étaient tous montés sur des animaux divers, aussi bien que les huit *Dikpatis* planétaires ou maîtres des huit régions qu'on leur adjoignit ou qu'on leur substitua dans la suite des temps, comme on peut le voir sur les planches des religions de l'antiquité (3). Or, dans le système des huit Lôkapâlas, les trois premiers que l'on avait

(1) Le pays de *Tchakra*, appelé *Tchihrem* par Firdoùsi, et aujourd'hui *Tchark* ou *Tcherk* dans le Khoraçan. Voyez Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 626, note 1 de la page précédente, et Anquetil, *Zend-Avesta*, I, 2e partie, p. 269.

(2) *Ci-dessus*, p. 23, 27 et 45-6.

(3) Voyez entre autres, IV, pl. XV, fig. 83-92; pl. XVI-VII, fig. 93-9.

préposés aux régions orientales, étaient : 1.° au S.-E. ou au levant d'hiver, Agni, monté sur un bélier ; 2.° à l'E. ou au levant équinoxial, Indra, porté par un éléphant, et 3.° au N.-E. ou au levant d'été, Roudra, assis sur un taureau (1). On les arma tous trois du terrible *Tchakra* qu'ils brandissaient comme un glaive et faisaient tourner comme une roue ; car le mot *Tchakra* signifie également cercle, orbe et roue. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'iconographie indienne ne met point cette arme circulaire dans les mains des cinq autres protecteurs des cinq autres régions célestes. La raison en est sans doute que les trois points de l'Orient, d'où viennent la lumière, la chaleur et la vie, étaient à la fois les plus importants et les plus accessibles en apparence, et que dès lors c'était ceux-là qu'il fallait défendre avec le plus de soin.

Mais la seconde hypothèse, celle d'un seul Keroub armé de la lame flamboyante est peut-être préférable. En effet, le texte ne porte point: « les Keroubim *avec* la flamme du glaive tournoyant, » ce qui supposerait qu'ils portaient tous une épée à la main droite, mais bien « les Keroubim *et* la flamme etc. »; ce qui semble indiquer qu'un seul tenait cette arme, à titre de commandant de l'escadron. D'un autre côté, les Vêdas n'admettaient d'abord que quatre Lôkapâlas préposés aux quatre points cardinaux seulement, et ayant chacun des compagnons d'armes sous leurs ordres (2). Nous serions ainsi amenés à

(1) *Relig. de l'antiq.*, IV, pl. XV, fig. 83-4 et 87, et pl. III, fig. 18 ou pl. IV, fig. 24.

(2) *Ci-dessus*, p. 23. — J'ai déjà rappelé *ci-dessus*, p. 153, que les Bouddhistes admettaient également avec les quatre *Mahadvîpas*, quatre gardiens du monde ou quatre grands rois (Mahâ-Râdjas), résidant aux quatre points cardinaux du Mêrou, et régnant sur quatre classes de génies aériens. Mais les noms des uns et des autres ne sont pas les mêmes que chez les Pourânistes. En outre, au lieu du Brahmâ central, ils placent au Zénith Indra, le roi des trente-trois dieux ou

comparer ce *Keroub* en chef au célèbre Garouda védique, ou homme-aigle, type du soleil levant, représenté comme aiguisant son glaive (Ayoudham) et portant dans les mains tous les biens qu'il vient de ravir aux puissances infernales (1).

Au surplus, la première hypothèse, celle d'un glaive unique se tenant tout seul dans les airs, n'est pas entièrement à dédaigner. Il est possible en effet que les Aryas et les Sémites aient considéré leur disque ou glaive flamboyant comme un symbole de puissance et de domination, représentatif de quelque génie supérieur et doué de force magique, témoin les roues d'Ezéchiel qui se tenaient auprès de ses quatre Keroubim (appelés par lui *Khayôth* ou animaux), devant leurs quatre faces, et qui suivaient tous leurs mouvements, parce que l'esprit des animaux était dans les roues (2).

Le rédacteur de la Genèse ne nous ayant rien dit ni du nombre ni des formes de ses Keroubim placés à l'orient du jardin d'Eden, plusieurs exégètes, d'accord en ce point avec la tradition rabbinique, ont pensé qu'il y en avait quatre, comme au chariot symbolique d'Ézéchiel, et qu'ils avaient tous quatre les figures compliquées des animaux de ce prophète (3), savoir : les quatre faces ou de l'homme, du lion,

Trayastrimçats. On peut consulter là-dessus soit le *Lalita-Vistara*, traduit par M. Foucaux, où les quatre gardiens figurent au moins vingt-quatre fois, soit le *Lotus de la bonne loi*, traduit par E. Burnouf, dans lequel ils jouent aussi un grand rôle. Ceci du reste n'empêche pas les Bouddhistes d'admettre en même temps huit points de l'espace, quatre cardinaux et quatre intermédiaires, par exemple, pour leurs seize Bouddhas qu'ils y disposent deux par deux. Voyez *Lotus de la bonne loi*, p. 113 et 391, et *ci-dessus*, 1re section, p. 23, note 2.

(1) Voir le texte du *Sâma-Véda*, trad. de M. Benfey, p. 55, et le petit commentaire de M. le baron d'Eckstein, *Journal asiat.*, 5.e série, VI, p. 485.

(2) Ezéch. I, 15-21.

(3) Voyez Bæhr, *Symbolik des Mosaischen Cultus*, I, p. 311-2, 352-3.

du bœuf et de l'aigle (1), ou du bœuf, de l'homme, du lion et de l'aigle encore (2); car Ézéchiel, tout en désignant les mêmes faces, les présente dans deux ordres différents. D'autres interprètes, trouvant qu'il y avait du luxe dans les descriptions de ce prophète, se sont bornés aux formes plus simples des quatre animaux de l'apocalypse (3), qui n'ont qu'une seule face, mais différente pour chacun d'eux, une face de lion pour le premier, une de veau ou de jeune bœuf pour le second, une d'homme pour le troisième et une d'aigle qui vole pour le dernier (4).

Je ne vois rien qui s'oppose à l'admission du nombre quatre qui, chez les Juifs, figurait le monde, ainsi que M. Bæhr l'a savamment démontré (5), et dans cette hypothèse, je serais porté à comparer le glaive tournoyant de la Genèse, non-seulement au *Tchakra* des Pourânistes, mais encore et surtout à l'*Ophan* ou roue d'Ézéchiel qui devient quatre roues emboîtées les unes dans les autres et placées devant ses quatre Keroubim à quatre faces (6); de sorte qu'en définitive, les Keroubim de la Genèse auraient eu chacun leur glaive tournoyant, comme les Griffons égypto-grecs avaient chacun leur roue en avant d'eux (7). Toutefois, l'Asie centrale nous offre encore ici d'autres points de comparaison, d'après les récits Bouddhiques, soit dans les *Gouhyakas* ou cachés, gardiens des trésors de *Kouvêra,* ayant chacun à la main *des foudres allumées*, soit dans les *Yakchas-Vadjra-Pânis*, ou *porte-*

(1) *Ézéchiel*, I, 10.
(2) *Ibid.*, X, 14.
(3) Voyez Gesénius, *Thesaur. ling. hebr.*, p. 710 A.
(4) *Apocal.*, IV, 7.
(5) *Ubi Suprà*, I, p. 154-74.
(6) *Ézéchiel*, I, 15-6.
(7) Voyez *Religions de l'Antiquité*, IV, pl. LII, fig. 172.

foudre, compagnons de ce dieu septentrionnal des richesses (1). Mais revenons aux formes ou figures de ces êtres symboliques.

On a vu à la première section que les quatre animaux placés autour du Mêrou servaient très-vraisemblablement de montures aux quatre Lôkapâlas placés au-dessus d'eux (2) ; de telle sorte que, l'imagination aidant, il serait facile de ne faire de chaque cavalier et de son porteur qu'un seul et même personnage, une espèce de *Keroub* à face d'homme et à corps d'animal ou à face d'animal et à corps d'homme. Mais passons. On y a vu aussi que deux des quatre animaux circum-mêrouens sont le lion et le bœuf-taureau, formes que l'on retrouve et dans l'Apocalypse et dans Ézéchiel. Mais les autres, l'éléphant et le cheval, n'ont rien de commun avec l'aigle et l'homme de ces deux ouvrages. Du reste, les Pourânas et les livres bouddhiques ne font correspondre leurs animaux paradisiaques ni aux mêmes fleuves, ni aux mêmes points de l'horizon, quoiqu'en les adoptant on ait eu la prétention de les rapporter, comme animaux distinctifs et caractéristiques, aux quatre contrées vers lesquelles se dirigent les quatre cours d'eau qu'ils sont censés produire. Ainsi, les Pourânistes nous présentent : à l'est l'éléphant pour le Tarîm ; au sud le bœuf pour le Gange ; à l'ouest le cheval pour l'Oxus ; et au nord le lion pour l'Iaxarte (3). Les Bouddhistes au contraire placent au sud-est le bœuf pour le Gange ; au sud-ouest l'éléphant pour l'Indus ; au nord-ouest le cheval pour l'Oxus, et au nord-est le lion pour le Tarîm (4). Ce n'est pas qu'en réalité ceux-ci adoptent pour l'orientation des quatre flancs du Mêrou les quatre points intermédiaires, en place des quatre

(1) Voyez le *Lalita-Vistara* de M. Foucaux, p. 72 et 210.
(2) *Ci-dessus*, 1re section, p. 46.
(3) *Ci-dessus*, ibid., p. 39.
(4) *Ci-dessus*, ibid., p. 31.

points cardinaux. C'est uniquement parce que, à la différence des Pourânistes, ils ont égard aux embouchures des quatre fleuves, au lieu de s'arrêter à leurs sources. On sait que les Tubétains, de leur côté, nomment et classent les quatre animaux dans l'ordre suivant : à l'est le cheval pour le Yarou-Dzangbo-Tchou ; au sud le paon (au lieu du bœuf) pour le Gange ; à l'ouest l'éléphant pour le Setledje, et au nord le lion (ou même le tigre) pour l'Indus supérieur ou Sampo (1). On leur attribue aussi une autre liste dans laquelle le chameau et le cerf sont substitués à l'éléphant et au lion (2). Nous ne trouvons là ni l'homme ni l'aigle qui nous manquent. Mais, en revanche, les ruines de Persépolis nous offrent leurs analogues, et Moorkroft nous apprend que les quatre pavillons de l'édifice bâti dans une île sacrée du lac Sir-i-Koul sont encore ornés de têtes et de queues de Yaks ou de bœufs Tubétains (3), circonstances qui rappellent la face de bœuf et les pieds de veau des quatre Keroubim d'Ézéchiel (4).

Il y a bien de l'apparence que ceux-ci ne figuraient pas les quatre vents du ciel ou les quatre points cardinaux de l'horizon. Le prophète se serait contenté, pour peindre ces derniers, de la comparaison employée par Zacharie, de quatre chars attelés de chevaux de quatre couleurs différentes, roux, noirs, blancs et cendrés (5), et par là il nous aurait rappelé les couleurs que les Indiens attribuent aux montagnes, aux animaux, aux lacs, aux fleuves et aux mers des quatre points cardinaux soit du Mèrou, soit du Djamboudvîpa (6). La fonction principale des *Khayóth* d'Ézéchiel consistait à soutenir l'étendue

(1) *Ci-dessus*, ibid., p. 29-30.
(2) *Ci-dessus*, ibid., p. 30.
(3) *Ci-dessus*, 2e section, p. 71.
(4) *Ézéch.*, I, 7, 10, etc.
(5) *Zacharie*, VI, 1-8.
(6) *Ci-dessus*, 1re section, p. 21-2.

céleste sur laquelle posait le Trône-Chariot de Jéhovah (1). Il semble dès lors que leurs quatre faces de bœuf, de lion, d'aigle et d'homme se rapportaient aux quatre principaux signes du zodiaque en dodécatémories, appelés fixes et solides par les astrologues, parce qu'ils marquaient le milieu des quatre saisons de l'année, je veux dire au Taureau, au Lion, au Scorpion et au Verseau. On sait, en effet, que ce dernier signe était représenté par un homme qui verse de l'eau, et que, chez les Juifs, des raisons astrologiques avaient fait substituer au Scorpion, animal immonde, l'aigle ou *Vultur volans* qui se lève et se couche en même temps que ce signe (2). Sous ce rapport, Ézéchiel chaldaïse plus que l'auteur du Boundehesch; car celui-ci se contente de prendre à la voûte céleste quatre astres visibles en même temps et de les placer en sentinelles aux quatre angles de l'Hémisphère supérieur, savoir: *Taschter*, ou *Sirius*, gardien de l'Est et de la planète Mercure; *Venand*, le pied d'Orion (ou mieux *Canopus*), gardien du Sud et de la planète Jupiter; *Satevis*, ou l'œil austral du Taureau, gardien de l'Ouest et de la planète Vénus; enfin *Haftorang*, ou la grande Ourse, gardien du Nord et de la planète Mars (3). Toutefois il se rapproche du prophète juif

(1) *Ézéchiel*, I, 4-5, 22-8; X, 1, 13, etc.

(2) C'est le sentiment d'Aben-Ezra, dans Kircher, *Œdipus Egyptiacus*, II, pars 1ᵃ, p. 20-22. — Ce Rabbin prétend que les douze tribus d'Israël avaient pour enseignes les douze constellations du zodiaque; que, dans cette distribution, le Taureau avait été affecté à Éphraïm (représentant de Joseph), le Lion à Juda, le Céraste (pour le Scorpion) à Dan, et l'homme du Verseau à Ruben; mais que la tribu de Dan ayant refusé de recevoir le serpent Céraste sur son drapeau, on avait remplacé celui-ci par l'aigle-volant. Il n'y a rien d'invraisemblable dans ce récit, sauf les dates peut-être. Au surplus, voyez *sur le Camp des Hébreux* ou Kircher, *Ubi Suprà*, ou Dupuis, *Origine des Cultes*, I, p. 152-4, et V, p. 490-5, avec la note 151 de la p. 610, 2ᵉ édit.

(3) *Zend-Avesta*, II, p. 356, et *Religions de l'Antiquité*, I, 2ᵉ part.,

en ce qu'il donne trois corps à ses quatre astres surveillants (1), en place des quatre faces attribuées aux *Keroubim* Ézéchiéliens.

Il résulte de toute cette discussion sur les quatre animaux du Mêrou indien, comparés à ceux du ciel hébraïque, que le prophète Ezéchiel et après lui l'auteur de l'Apocalypse paraissent avoir substitué aux quatre points cardinaux de l'horizon non pas ceux de la sphère entière, ou de l'équateur, *Est*, *Ouest*, *Zénith* et *Nadir*, mais bien ceux du zodiaque, ou de l'écliptique, je veux dire les quatre points où s'étaient opérés autrefois les équinoxes et les solstices, et qui, dès avant l'invention des *dodécatémories*, selon toute apparence, avaient eu pour signes caractéristiques le *taureau* et le *scorpion*, d'une part, le *verseau* et le *lion*, de l'autre; signes auxquels on aurait appliqué par analogie les noms d'Est et Ouest, de Sud et Nord ou de Nord et Sud; car on va voir que sur ces deux derniers points il y avait discordance entre les Grecs et les Indiens.

Je ne me suis arrêté si longtemps sur ce sujet obscur que pour préparer l'examen d'un système astronomique dont il faut bien que je m'occupe quelque temps, puisque son adoption entraînerait la ruine du mien. C'est par là d'ailleurs que je terminerai ces trop longues recherches.

Les animaux circummérouens et bien d'autres se retrouvèrent tout naturellement sur la sphère céleste des Indiens et des Perses à l'époque, indéterminée du reste, où ces peuples groupèrent les étoiles en constellations et les représentèrent par des êtres ou objets terrestres, en s'attachant surtout aux

p. 713. — C'est à tort que Bailly (*Histoire de l'Astron. anc.*, p. 480-1) et Dupuis après lui (*Orig. des Cultes*, passim, et *Mém. explic. du zodiaque chronologique et mythologique*, p. 48-9), y ont voulu voir les quatre anciens signes des équinoxes et des solstices.

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 359.

27 ou 28 astérismes du zodiaque lunaire, beaucoup plus ancien chez eux que le zodiaque solaire en douze signes (1). En effet, le Mêrou et l'Albordj embrassant les trois mondes du ciel, de l'atmosphère et de la terre, et ceux-ci étant à leur tour divisés chacun en quatre régions principales, on conçoit sans peine que les quatre gardiens des quatre points cardinaux s'étendent de la terre au firmament. On conçoit aussi que la source unique, *Ardouissour* ou *Gangâ*, et les quatres fleuves qui en découlent, soient réputés arroser successivement et les trois mondes et les quatre régions de chacun d'eux, soit qu'on les fasse descendre du ciel sur la terre, soit qu'on les fasse remonter de la terre au ciel. De là l'idée de reporter dans l'Empyrée le paradis terrestre avec tous ses accessoires.

De toute antiquité, les peuples de l'Asie se représentaient la voûte bleue du firmament comme un jardin de délices, tapissé d'étoiles brillantes ou de pierres de feu, ainsi que les nomme un prophète juif (2), image pittoresque que M. A. de Humboldt a retrouvée dans un poète grec inconnu, cité par Hésychius (3). Rien de plus naturel, en effet, que de comparer les étoiles aux pierres précieuses qui jonchaient le jardin de *Kouvêra*, le dieu du nord et des richesses, ainsi que les grands astres aux gardiens de ses trésors dans la bien-

(1) C'est l'opinion qui prévaut aujourd'hui dans la science. Voyez Colebrooke, *Miscellan. Essays*, II, p. 447-50, et Lassen, *Ind.-Alterth.*, II, p. 1121-30. Cependant voyez *ci-après*, p. 176-7, en notes.

(2) *Ezéchiel*, XXVIII, 14.

(3) *Cosmos*, I, p. 452, note 92. — Le Χόρτος Ουράνου du poète grec (en vieux français *Cortil du ciel*), serait en sanscrit *Varounasya-Oudyânam*, le jardin de Varouna, dieu du ciel étoilé. Comparez d'ailleurs le *Gn Ihouh* de la Genèse, XIII, 10, et d'Isaïe, LI, 3. — J'ai cité le mot *Cortil*, resté en picard, parce que M. A. de Humboldt a oublié de le joindre aux nombreuses dénominations indo-germaniques qu'il a rapprochées du nom grec Χόρτος dans la note à laquelle je renvoie.

heureuse ville d'*Alakâ*, c'est-à-dire de Khôtan, sa capitale, selon Hiouen-Thsang (1). Comme l'éclat des montagnes neigeuses se mêlait à l'azur des espaces éthérés et se fondait avec lui dans l'éloignement du paysage, le paradis des dieux paraissait se confondre avec celui des premiers hommes, et, pour exprimer cette notion vague, on avait imaginé la dénomination sanscrite de *Svargabhoumi* « terre céleste. »

L'auteur du livre de l'*Origine des cultes* en a conclu que c'était au ciel, et non sur la terre, comme il l'avait écrit lui-même (2), après beaucoup d'autres, qu'il fallait chercher les paradis terrestres des Indiens, des Chinois, des Mongols, des Perses et des Hébreux (3). D'abord, il confond la source céleste non plus avec la voie lactée, à l'exemple des Indiens (4), mais avec la bande zodiacale, à l'exemple des Chinois qui nomment celle-ci la *fontaine jaune* ou le *chemin jaune* (5). Il prend ensuite les quatre fleuves paradisiaques pour les colures des équinoxes et des solstices qui se coupent sous un angle droit et fixent les quatre points de l'orbite du soleil, en partageant le zodiaque en quatre segments de trois signes chacun et l'année en quatre saisons, chacune de trois mois. Enfin il voit dans les quatre animaux indiens du mont Mêrou des constellations identiques ou équivalentes aux quatre signes zodiacaux du taureau, du lion, du scorpion et du verseau

(1) *Hiouen-Thsang*, I, p. 279.— Ce rapprochement qui m'avait échappé d'abord, prouve que l'*Outtara-Kourou* des livres indiens ne dépassait pas la petite Boukharie, comme je l'ai dit ci-dessus, sect. I, p. 36, après M. A. de Humboldt.

(2) Dans son *Origine de tous les cultes*, V, 22 et suiv, 2.e édit.

(3) Voyez son *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique*, note 9, p. 129-35, Paris, 1806, in-4°.

(4) *Ci-dessus*, 1.re section, p. 21.

(5) *Mémoires concernant ces Chinois*, I, p. 106-8.

qui, selon lui, auraient marqué autrefois les équinoxes et les solstices (1).

Dupuis avait préludé à ce système dans son grand ouvrage où il avait comparé le jardin d'Eden à l'antre mithriaque, représentatif de la sphère céleste; et Volney, son copiste habituel, n'a pas manqué de suivre son exemple. Ces deux écrivains systématiques assimilent le *Gan-Eden* de la Genèse au jardin d'Ormuzd planté dans le ciel d'été. Ils casent les deux arbres, l'un couvert de feuilles verdoyantes, dans le taureau printanier, l'autre chargé de fruits, beaux à voir et bons à manger, dans le scorpion automnal. A l'égard des Chérubins, ils les réduisent à un seul qui serait, suivant eux, l'astérisme de Persée, génie ailé, brandissant un glaive, et nommé *Keloub* par les Arabes. Ils supposent que les Chaldéens et les Perses fixaient l'entrée de nos premiers parents dans le jardin d'Eden au commencement du printemps, vers le matin, à l'époque de l'année où le soleil passait du bélier

(1) Voyez le *Mémoire explicatif* ci-dessus cité. — On sait que cet auteur fait remonter l'invention du zodiaque en Égypte à l'époque très-reculée où la Balance aurait marqué l'équinoxe du printemps, le Capricorne le solstice d'été, l'Agneau l'équinoxe d'automne et le Cancer le solstice d'hiver, hypothèse insoutenable, et aujourd'hui abandonnée par tout le monde. M. Ideler qui attribue cette invention aux Chaldéens, en fixe la date au VIII.e siècle avant notre ère (voyez son mémoire *Uber den ursprung der Thierkreises* dans les dissert. de l'acad. royale des sciences de Berlin, année 1838, p. 17 et suiv. — M. Guigniaut, dans les *Religions de l'antiquité*, II, 3.e partie, p. 904, n.° 5, adopte cette opinion; mais si elle est fondée *quant à la date*, comme elle paraît l'être *quant à l'origine*, ne s'expose-t-on pas à considérer comme interpolé le récit genésiaque d'un songe de Joseph sur le *soleil*, la *lune* et *onze étoiles* qui se prosternaient devant lui; récit qui a fait dire à Jacob: « Que » veut-dire ce songe que tu as eu? Faudra-t-il que nous venions, » *moi, ta mère et tes frères*, nons prosterner en terre devant toi? » (Gen. XXXVII, 9-10).

dans le taureau, et leur sortie de ce jardin après leur chute, au commencement de l'automne, vers le soir, à l'époque de l'année où le grand astre passait de la balance dans le scorpion. Ils conjecturent en conséquence que ces peuples, par une belle soirée d'automne, voyaient se lever à l'Orient, entre autres astérismes, le *Keloub* ou *Keroub* Persée, armé de son épée flamboyante, en même temps qu'ils voyaient se coucher à l'occident le serpent d'*Ophiucus* entraînant dans sa chute le *Bootès* et la *Vierge*, c'est-à-dire Adam et Eve, ou Meschia et Meschiané (1).

Ces deux explications astrologiques semblent spécieuses au premier abord ; mais pour peu qu'on les envisage de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles ne peuvent soutenir l'examen.

D'abord la seconde pèche relativement aux deux arbres, puisque, suivant la Genèse, ils étaient plantés tous deux au milieu du jardin et non à deux de ses quatre côtés. Elle pèche aussi quant aux Chérubins placés à l'Orient, puisque la Genèse se sert du pluriel Keroubim et non du singulier Keroub. Elle pèche enfin à l'égard d'Adam et Eve, puisque l'auteur sacré fait clairement entendre qu'après leur expulsion du jardin de délices les deux exilés se retirèrent à l'Orient, et non pas à l'Occident. Mais elle pèche surtout pour la Perse et pour l'Inde par l'emploi qu'elle fait de constellations figurées à la manière des Chaldéens, des Egyptiens ou des Grecs, comme on voudra, quoique leur usage paraisse ne s'être introduit dans ces deux contrées qu'à des époques relativement modernes (2).

(1) On peut consulter, pour les développements, ou l'*Origine des Cultes*, V, p. 71-5, ou les *Œuvres de Volney*, IV, p. 181-9.

(2) M. Erard Mollien, dans ses *Recherches* ci-après citées *sur le Zodiaque indien* qu'il croit originaire de l'Inde et transmis en Grèce par

Ce dernier vice affecte plus spécialement la première explication. En effet, celle-ci s'appuie moins sur le zodiaque lunaire en 27 ou 28 astérismes que sur le zodiaque solaire en 12 signes, beaucoup plus récent que l'autre dans l'astronomie indienne (1). En outre, l'auteur oublie ou paraît ignorer que les Chinois, les Perses et les Indiens auxquels il recourt ici successivement, n'appliquaient pas aux mêmes divisions des deux zodiaques les noms des points cardinaux de l'horizon, E. S. O. N.; qu'il y avait entre eux d'assez grandes différences, provenant d'ailleurs de l'arbitraire qui préside à cette application; qu'ainsi, pour ne citer que le zodiaque solaire, le point E. commençait chez les premiers à la Vierge; chez les seconds au Cancer, et chez les derniers au Bélier, et ainsi des trois autres points (2); que, d'un autre

l'entremise de la Chaldée, conclut à la p. 276 *quater* que le zodiaque en 12 signes n'a jamais été autre chose chez les Indiens que la division de l'écliptique en 12 régions, qui n'étaient pas affectées à des constellations portant les noms de ces signes, mais que les *Nakchatras* (astérismes du zodiaque lunaire) occupèrent successivement par l'effet de la précession des équinoxes. Il termine en disant que, selon lui, les *Nakchatras* sont les seules constellations des Indiens.

(1) L'opinion de M. Schlegel qui revendiquait en faveur des Indiens et l'invention du zodiaque en dodécatémories et son usage chez eux au temps de la rédaction des lois de Manou, est aujourd'hui abandonnée, quoique M. Erard Mollien, dans une dissertation spéciale, insérée au *Recueil de l'acad. des inscr.*, parmi les *Mémoires présentés par divers savants*, 1.re série, III, p. 239-76 *quater*, ait essayé tout récemment de montrer comment ce zodiaque se serait formé dans l'Inde au XI.e ou même au XII.e siècle avant notre ère, à l'aide du zodiaque lunaire qui y daterait au moins du XV.e siècle. Je dois dire pourtant que M. Wilson (*Rig-Véda*, II, p. 130, en note) ne paraît pas écarter le système de M. Mollieu.

(2) On peut consulter là-dessus, savoir : pour les Chinois, ou le *Mémoire* de Deguignes *sur l'origine du zodiaque* (dans l'anc. recueil de l'acad. des inscriptions, XVII, p. 411-20) ou l'*Uranographie mongole* d'A.

côté, les Hindous donnent aux tropiques des dénominations inverses des nôtres; qu'ils appellent sentier austral ou point Sud, et sentier boréal ou point Nord les tropiques d'été et d'hiver, nommés chez nous tropique boréal ou point Nord et tropique austral ou point Sud, parce que nous avons égard aux lieux d'arrivée du soleil dans le N. ou dans le S., tandis que les Hindous considèrent ses lieux de départ pour le S. ou pour le N. Dupuis n'a tenu aucun compte de ces divergences (1). De là ses vaines tentatives pour retrouver sur la sphère les quatre animaux et les quatre côtés du mont Mêrou (2).

Prenons d'abord la distribution des Brâhmanes. Nous y verrons, à la vérité, leur taureau du S. et leur lion du N, casés dans leur zodiaque lunaire l'un sous un astérisme répondant à la fin du lion et au commencement de la Vierge dans

Rémusat (dans ses premiers *Mélanges asiat.*, p. 222-34); 2.° pour les Perses, le *Mémoire explicatif* de Dupuis, p. 32-3, et 3.° pour les Indiens, soit le zodiaque rapporté de l'Inde par John Call et publié en France par Court de Gébelin dans son *Histoire du calendrier*, p. 67, soit les deux zodiaques de Chellabaram et de Trichinapaly publiés par M. Erard Mollien, *Ubi Suprà*, Pl. n.° 2, et Pl. n.° 4. — Ces trois zodiaques offrent les douze signes distribués trois par trois, ceux du printemps et de l'automne à l'E. et à l'O. et ceux de l'été et de l'hiver au S. et au N. — Le P. Souciet (*Observations*, etc., III, p. 33), attribue le même arrangement aux Chinois pour leurs douze lunes de l'année.— Les zodiaques indiens publiés soit dans les *Recherch. asiat.*, II, p. 334 de la traduction franç., soit dans les *Relig. de l'Antiq.*, IV, pl. XVII, fig. 94, sentent l'influence grecque; car les trois signes de l'été y sont au N. et les trois de l'hiver au S.

(1) Voyez, par exemple, la confusion dans laquelle il tombe à ce propos, en mêlant les indications du Boundebesch avec celles des astronomes Indiens, *Mém. explicatif*, p. 32-8.

(2) Voyez le même *Mémoire explicatif*, p. 129-32. C'est-là surtout que l'auteur a mêlé et confondu des documents de provenance et de significations très-diverses.

le zodiaque solaire, côté méridional selon les Indiens, et l'autre sous un astérisme répondant à la fin du verseau et au commencement des poissons, côté septentrional suivant les mêmes. Mais, en revanche, leur éléphant de l'E. et leur cheval de l'O. figurent tous deux dans le même zodiaque lunaire sous des astérismes qui répondent au bélier du zodiaque solaire. tandis que le premier devrait répondre au taureau, côté oriental, et le second au scorpion, côté occidental du même zodiaque.

Si maintenant nous passons à la classification des Bouddhistes, nous remarquerons tout de suite que leur bœuf-taureau de l'E. et leur lion du nord ne figurent *aux deux places indiquées* que sur le zodiaque solaire des Grecs où le lion est réputé septentrional. On sait que c'est le contraire chez les Hindous. On vient de voir que sur le zodiaque lunaire de ceux-ci, le taureau siége au côté S. entre le lion et la Vierge du zodiaque solaire, position qui ne convient pas ici. Quant au lion du même zodiaque lunaire, sa situation est plus convenable, puisqu'elle est au côté N. des Indiens entre le verseau et les poissons. Mais les deux autres animaux circummérouens des Bouddhistes, le cheval de l'O. et l'éléphant du S., sont casés tous deux dans le zodiaque lunaire sous deux astérismes répondant au bélier. Il en faudrait un à un astérisme opposé répondant à la balance, supposé d'ailleurs que la balance et le bélier du zodiaque solaire, nouveaux signes des équinoxes, pussent remplacer les anciens signes de Dupuis, le scorpion et le taureau, dans un système où l'on adopte pour anciens signes des solstices le verseau et le lion, en place des nouveaux, le capricorne et le cancer.

Les mêmes observations s'appliqueraient également aux animaux circummérouens des Thibétains, lesquels sont le cheval à l'est; le paon, en place du bœuf, au sud; l'éléphant

à l'ouest, et le lion au nord (1). En effet, si le premier et le dernier peuvent convenir jusqu'à un certain point comme répondant l'un à une partie du bélier et l'autre à une partie du verseau, le second et le troisième ne conviennent plus, puisqu'ils répondent tous deux à d'autres parties du même bélier. Quant au chameau et au cerf ou au tigre, que les Tubétains substituent quelquefois l'un à l'éléphant et les deux autres au lion (2), le premier ne figure pas sur les sphères orientales (3), et le second et le troisième y sont casés sous des astérismes répondant au scorpion et à la balance, côté ouest, au lieu du côté nord.

Vainement, pour sortir d'embarras, le docte mythologue a-t-il recours à sa théorie favorite des *Paranatellons*, c'est-à-dire des étoiles qui contrastent par leur lever ou par leur coucher avec d'autres qu'elles remplacent quelquefois dans les mythes astronomiques. Cette méthode, malgré son élasticité merveilleuse, ne se prête pas ici à ses vues. Elle n'aurait pu être employée avec quelque apparence de succès qu'autant que les quatre animaux circumměrouens auraient tous été casés au ciel sous des astérismes opposés aux points qu'ils occupent autour du Mêrou. Il serait ridicule, en effet, de prétendre que, de quatre astérismes placés deux par deux à deux côtés différents de la sphère, deux doivent rester à leurs places respectives et deux autres être reportés aux côtés opposés, le tout à l'effet d'obtenir les quatre points cardinaux. C'est pourtant ce qu'il faudrait admettre dans la circonstance.

J'avoue, du reste, que l'on pourrait être tenté de voir les

(1) *Ci-dessus*, 1re sect., p. 29-30, et 4.e sect., p. 169-70.

(2) *Ci-dessus*, p. 30 et 170.

(3) Je ne le trouve que dans la sphère égyptienne des Décans, *Origine des Cultes*, VII, p. 84, 88-9.

quatre animaux circummërouens des Pourânistes dans la lionne, la jument, la vache et l'éléphant femelle qui figurent sous divers astérismes lunaires répondant au capricorne, au verseau et aux poissons, si leur sexe ne s'y opposait. Je conviens aussi que, parmi les formes compliquées des 36 *décans* de la sphère indienne, on remarque, d'une part, deux *Çarabhas*, répondant l'un au troisième décan du Taureau et l'autre au premier du Cancer, et, d'autre part, un *Garouda*, répondant au second décan des Gémeaux (1). Je confesse également que la sphère céleste des Mongols, moitié indienne, moitié chinoise, nous présente les quatre fleuves paradisiaques des Chinois réunis sous un astérisme lunaire répondant à une partie des Gémeaux, où ils figurent sous le nom commun de *See-Tou*, les quatre canaux, titre par lequel les lettrés de la Chine désignent leurs quatre fleuves sacrés, le Yang-Tseu-Kiang, le Tsi, le Hoai et le Ho-ang-ho (2). Je reconnais, enfin, que la même sphère nous offre encore les quatre fleuves, non plus réunis, mais séparés, savoir : deux sous le nom commun de fleuves du ciel (en place de fleuve de l'est pour l'un et de fleuve de l'ouest pour l'autre), correspondant le premier au Scorpion et le second au Taureau, et deux sous les noms de fleuve du Nord et fleuve du Sud, correspondant l'un aux Gémeaux et l'autre à Procyon (3). S'il y manque le jardin de délices et le premier homme qui l'habite, en revanche ceux-ci paraissent se retrouver sur la sphère indienne d'Aben-Ezra au premier décan des Gémeaux (4).

Mais que prouvent ici toutes ces inventions postiches?

(1) Colebrooke, *Miscell. Essays*, II, p. 365-6.

(2) Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, I, p. 235, n° 9.

(3) Id., *Ubi Suprà*, I, p. 225 et 233-5.

(4) Voyez *Origine des Cultes*, VII, p. 56.

Si Dupuis s'était rappelé alors les quatre fleuves et les quatre lacs du Tartare décrits par Platon d'après une fable étrangère (1), et si, en même temps, il avait connu les quatre génies funèbres à têtes d'animaux que Champollion-le-Jeune a le premier découverts dans l'*Amenti* égyptien (2), il aurait pu placer les quatre fleuves paradisiaques et les quatre animaux symboliques dans l'hémisphère inférieur tout aussi facilement que dans l'hémisphère supérieur. Les quatre génies orientés de l'Amenti formaient sans doute le pendant des quatre dieux célestes également à têtes d'animaux que les prêtres de l'Égypte promenaient dans leurs processions publiques, comme représentants des solstices et des équinoxes, au rapport de saint Clément d'Alexandrie (3); car ces mêmes génies symboliques reparaissent dans les tableaux de la déesse ciel ou *Tetpé*, comme gardiens des quatre courants de l'Océan céleste, en d'autres termes, des quatre points cardinaux du ciel (4), ainsi mis en rapport avec ceux du Nil infernal dont les ondes vivifiantes étaient offertes aux âmes dans le monde souterrain, comme l'a très-bien vu M. Guigniaut (5). Quant

(1) *Œuvres de Platon*, traduction de M. Cousin, I, p. 808-12.

(2) Voyez son *Diction. hiérogl.*, p. 355, et les *Relig. de l'Antiquité*, par M. Guigniaut, I, 2e part., p. 819 et 890-1; IV, pl. xv, fig. 181-2; xvi, fig. 184 et xvii, fig. 190, avec les explications, p. 60, 66, 78 et 85. — Voyez aussi les deux *Notices des monuments égyptiens exposés au Musée du Louvre*, par M. le vicomte Emmanuel de Rougé, membre de l'Institut, 1re notice (1852), p. 110-2; 2e notice (1855), p. 114.

(3) *Strom*, V, 7, p. 671 avec les explications ou corrections de M. Guigniaut, *Ubi Suprà*, p. 866-7.—Rosellini, dans ses *Monumenti civili*, III, p. 469, y voyait uniquement les génies des quatre points de l'horizon.

(4) *Relig. de l'Antiq.*, I, 2e part., p. 866, avec les notes 2 et 3.

(5) *Ibid.*, IV, p. 60, explication de la pl. xv, no 181. — Depuis la publication de ce grand ouvrage, M. le vicomte Emmanuel de Rougé et M. Biot, d'après lui, ont trouvé que les Égyptiens casaient ces quatre chefs, fils d'Osiris, parmi les constellations après celle de la grande



aux quatre fleuves et aux quatre lacs du Tartare, ils sont d'origine aryenne plutôt qu'égyptiaque, car les descriptions de Socrate nous rappellent l'Inde, bien mieux que l'Égypte. Telles sont, entre autres, ses trois terres céleste, tellurique et infernale, ses quatre fleuves qui traversent quatre lacs sans y mêler leurs ondes, et les divers circuits que font les deux derniers autour du Tartare (1).

Ce n'est pas du reste que les rapprochements de Dupuis soient dénués de tout fondement. Il est certain que les Perses et les Indiens confondaient souvent leurs paradis terrestres avec les célestes paradis de leurs grandes divinités, de même qu'Ézéchiel et saint Jean après lui confondent la Jérusalem renouvelée avec la Jérusalem céleste, bâtie en carré sur une haute montagne. On sait que ces auteurs sacrés voient dans leur ville sainte un fleuve unique, sortant du trône de Dieu, l'arbre de vie ou des arbres de vie plantés sur ses deux rives et portant douze fruits salutaires, un pour chaque mois, douze portes percées dans le mur d'enceinte et douze fondements ornés de douze pierres précieuses, etc. (2); en sorte que les quatre animaux placés autour de ce trône ont tout l'air d'être ceux d'où s'échappent les quatre fleuves paradisiaques, à l'exemple des quatre petits cours d'eau qui étaient censés

Ourse, appelée la cuisse (Khopisch) du ciel boréal. Voyez *Journal des Savants* de 1855, p. 467-8, note 1.

(1) Socrate, dans Platon, *Ubi Suprà*, ne désigne nominativement que deux lacs, quoiqu'au fond il en suppose quatre. Son second fleuve, l'Achéron, qui traverse des lieux déserts et s'enfonce sous la terre, pour reparaître ensuite et se jeter dans le marais achérusiade, fait songer à la fable chinoise du Tarim devenant le Ho-ang-Ho (*ci-dessus*, sect. 1, p. 32). Quant aux troisième et quatrième fleuves, le Puriflégéton et le Cocyte, qui font plusieurs fois le tour du Tartare, ils rappellent et le *Sindhoû* des Bouddhistes et la *Gangâ* des Brâhmanes faisant sept fois le tour du Mérou (*ci-dessus*, sect. 1, p. 19 et 52).

(2) *Ézéch.*, XLVII et XLVIII, passim.—*Apocal.*, XXI et XXII, passim.

sortir du temple de la terrestre Jérusalem pour arroser les quatre quartiers de cette ville, ainsi qu'on l'a vu à la section 3e (1). Mais en remontant à l'origine du récit genésiaque, on s'aperçoit bientôt que les analogies signalées par le docte mythologue ne reposent que sur des fictions posthumes. La vérité est que, pour la partie topographique, les anciens avaient généralement fait le ciel à l'image de la terre, et l'enfer à l'image du ciel. De là un Eden céleste, puis un Eden infernal, formés successivement sur le modèle du terrestre Eden avec ses principaux accessoires. L'un fut d'abord placé dans l'hémisphère supérieur, soit au pôle-nord, séjour des dieux et des justes, soit dans la partie orientale de la sphère, je veux dire dans celle d'où le soleil, en se levant, ramène la lumière, la chaleur et la vie. L'autre, à son tour, fut relégué d'abord (et durant bien des siècles) dans les entrailles de la terre, puis, quand la sphéricité du ciel fut bien connue (2), dans l'hémisphère inférieur, soit au pôle-sud, demeure des démons et des réprouvés, soit dans la partie occidentale du monde, dans celle d'où nous viennent, après le coucher du grand astre, les ténèbres, le froid et la mort. En effet, les Aryas avaient adopté le nord pour les habitants du ciel, et le sud pour ceux de l'enfer, tandis que les Égyptiens et les Grecs avaient fait choix de l'est pour les uns et de l'ouest pour les autres. Quant aux Sémites, ils paraissent avoir partagé sur ces deux points les vues des Aryas, puisque, d'un

(1) *Ci-dessus*, p. 105.

(2) La distinction des deux Hémisphères célestes et de leurs habitants est clairement indiquée chez les Indiens par ce texte du Vichnou-Pourâna, p. 209. « Les dieux dans le ciel sont vus par les habitants de » l'enfer, parce que ceux-ci *ont la tête en bas*, tandis que les dieux *dont* » *les regards sont tournés en bas*, voient les souffrances des habitants » de l'enfer. » — Comparez dans *Saint-Luc*, XVI, 23-31, la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche, et revoyez *ci-dessus*, sect. 1, p. 35.

côté, Isaïe place les Elohim supérieurs au côté du Septentrion où résidaient les sept *Kôkabim* des Chaldéens, les sept *Amschaspands* des Perses et les sept *Richis* des Indiens (1), et que, de l'autre, le psalmiste demande à Jéhovah de le délivrer du *démon* du midi (2), côté du ciel où la secte persane des Manichéens continua de placer l'empire du mauvais principe (3).

On conçoit dès lors que les fleuves et les animaux paradisiaques aient été reportés successivement dans les deux Hémisphères supérieur et inférieur. La chose était d'autant plus naturelle chez les Aryas de l'Inde et de la Perse que leur mont sacré (Mêrou ou Albordj) était réputé embrasser et réunir les trois mondes, en sorte que la source divine qui en découlait (Gangâ ou Ardouissour) pouvait s'y diviser en quatre canaux dans le ciel et dans l'enfer, tout aussi bien que sur la terre. Dans tous les cas, il est évident que les peuples qui ont placé quatre fleuves, soit au ciel, soit dans l'enfer, soit dans les deux à la fois, en ont emprunté les noms à ceux de la terre. En cela, ils n'ont point cherché à nous donner le change, comme le suppose Dupuis (4); ils ont au contraire voulu nous en indiquer l'origine terrestre. Ils espéraient revoir dans le monde à venir les cours d'eau qu'ils avaient fréquentés dans le monde actuel, et ils les ont reportés de celui-ci dans celui-là. Voilà tout. Si plus tard leurs prêtres ont fait descendre ces fleuves favoris, soit de la voie lactée au pôle-nord, soit de la bande zodiacale aux quatre points d'intersection des colures, ce n'a été que pour les rendre plus

(1) Voyez *ci-dessus*, introduction, p. 6-7.

(2) *Ps.*, XC, 6.

(3) Beausobre, *Histoire du Manichéisme*, II, p. 298. — Dupuis, *Origine des Cultes*, V, p. 547, note 9.

(4) *Mémoire explicatif*, etc., p. 132.

sacrés aux yeux des croyants. Au surplus, les livres des Perses et des Indiens nous expliquent cette fiction sacrée lorsqu'ils racontent, les uns que les morts ressusciteront par la vertu des eaux de la source divine Ardcuïssour (1), et les autres que celles de la céleste Gangâ ont déjà ressuscité les soixante mille fils de Sagara, lors de la descente de la déesse sur la terre (2).

(1) *Zend-Avesta*, II, p. 384, 399, 404.

(2) Voyez *ci-dessus*, sect. 1, p. 11, note 5, l'indication des ouvrages contenant l'analyse du *Gangâvataram*.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Je crois avoir suffisamment établi dans le cours de ce mémoire (1) :

1° Que les traditions sémitiques, ou mieux sémitico-khamitiques, s'accordent avec les traditions aryennes pour placer le berceau de l'espèce humaine au nord de l'Inde, c'est-à-dire dans une contrée orientale par rapport aux Sémites, échelonnés en Asie depuis la Médie-Atropatène jusqu'à la méditerranée (2);

2° Que cette région fut d'abord conçue comme étant identique à celle sur les montagnes de laquelle s'était arrêtée, après le déluge, l'arche de Noé, de Xisuthrus et de Manou-Vâivasvata (3);

3° Que, par suite du déplacement des peuples et de leurs migrations de l'est au sud et à l'ouest de la mer Caspienne, la montagne diluvienne fut reportée successivement dans les monts Hindou-Kouch, Soulaiman-Kôh, Damavend, Elbours, Gordyéens, Ararat et Caucase, avec changement de son nom aryen en nom sémitique (4);

4° Que les mêmes causes ayant agi sur la conception du séjour primitif de l'humanité après la création, ce séjour se trouva finalement transporté de l'Asie centrale dans la grande

(1) Au besoin, ce résumé pourra servir de table analytique des matières pour les principaux points traités, discutés ou exposés dans les quatre sections qui précédent.

(2) Ci-dessus, p. 3-4.

(3) P. 3-5.

(4) P. 9-11.

Arménie, mais pour les Sémites et les Khamites seulement, les Aryas ou Japhétiques ne lui ayant fait subir que des déplacements bien moins considérables (1);

5° Que, comme la Genèse annonce que les descendants de Japhet, de Sem et de Khâm émigrèrent de l'Orient à Babylone, on doit suivre la route inverse pour retrouver le berceau de l'espèce humaine, c'est-à-dire passer de l'*Ararat* sémitique à ce que j'appelle l'*Aryaratha* aryen, nommé *Mérou* par les Indiens, *Albordj* par les Perses et *Eden* par les Hébreux (2);

6° Que, dans l'origine, l'Eden, l'Albordj et le Mêrou étaient tous trois envisagés comme un seul et même plateau, de figure quarrée, ayant ses quatre côtés tournés vers les quatre points cardinaux de l'horizon, et d'une hauteur tellement prodigieuse qu'il semblait se confondre avec le ciel, séjour des puissances supérieures (3);

7° Que cette haute région, suspendue, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre et conçue comme le berceau de l'espèce humaine, passait pour être arrosée par un fleuve unique qui de là se divisait en quatre bras ou canaux, coulant vers quatre grandes contrées environnantes et orientées (4);

8° Que l'orientation des quatre cours d'eau et leur sortie d'une source commune constituaient, en quelque sorte, deux conditions fondamentales du premier séjour de l'humanité (5);

9° Qu'en admettant pour point de départ de la première migration des peuples la région de la petite Boukharie, bor-

(1) P. 11-12.

(2) P. 5-8.

(3) P. 19, 45-6, 56-8, 105, 115-6 et 185.

(4) Mêmes pages. — Par imitation, l'Inde et la Perse avaient été l'une et l'autre divisées en quatre parties, p. 47-8 et 128.

(5) Mêmes pages.

née à l'est par le désert de Gobi ou Chamo, au nord par le Thian-Chan, à l'ouest par le Belour-Tag et au sud par le Kouen-Lun, les deux conditions que je viens de rappeler se rencontrent tout d'abord et exclusivement, avec le degré d'exactitude et de précision que l'on peut espérer en pareille matière, sur la vallée alpine de Pamir, située entre les sources du *Tarîm* à l'est, de l'*Iaxarte* au nord, de l'*Oxus* à l'ouest et du *Kameh-Indus* au sud (1);

10° Que ce plateau, surnommé *Bâm-i-Dounyâ*, faîte du monde, en raison de son altitude démesurée, a reçu le nom de *Pamir* (en sanscrit *Oupa-Mîra*, pays auprès ou autour des lacs), par allusion aux quatre lacs, à peu près orientés, savoir : le *Kara-koul* à l'est, l'*Issi-koul* au nord, le *Sir-i-koul* à l'ouest et le *Hanou-Sar* au sud, réputés sources des quatre fleuves paradisiaques (2);

11° Qu'il a l'avantage d'être environné par quatre régions que fertilisent les quatre fleuves et qui aboutissent à quatre mers également orientées, régions et mers qui étaient : à l'est la petite Boukharie et le lac Lop, au nord la Transoxiane et le lac Aral, à l'ouest la Bactriane et la mer Caspienne et au sud le Zaboulistan (petit Tubet, Kaboul et Pendjâb) et le golfe d'Oman (3);

12° Que les quatre fleuves paradisiaques étaient originairement les mêmes pour les deux grandes branches de la race aryenne, alors qu'elles résidaient ensemble sur le plateau de Pamir, aux environs des quatre lacs ci-dessus mentionnés, dont le plus célèbre fut le Sir-i-koul, appelé eau *Arvanda* dans les livres zends et *Vindousaras* dans les livres sanscrits; en sorte qu'à cette époque le Mêrou et l'Albordj se confon-

(1) P. 66-72.
(2) Mêmes pages et p. 82-5.
(3) P. 52-3.

daient, aussi bien que les quatre lacs et les quatre fleuves (1);

13° Que les différences ne survinrent et ne se manifestèrent qu'après la séparation de ces deux branches, la première ou l'orientale ayant émigré vers l'Inde, et la seconde ou l'occidentale s'étant répandue dans la Perse, par des routes différentes et presque opposées, puisque l'une a pris par le nord et le nord-ouest, et l'autre par le sud et le sud-ouest (2);

14° Que les Aryas de l'Inde, après leur première migration vers le sud et leur établissement dans le Pendjâb, conservèrent les quatre fleuves primitifs, sortant du plateau de Pamir, satisfaits d'avoir chez eux celui du sud, le Kamch-Indus, considéré dans son cours inférieur, après sa jonction d'abord avec le Kaboul, puis avec le grand Indus ou Sampo (3);

15° Que, dans la suite, s'étant étendus vers l'est sur la chaîne de l'Himâlaya et ayant trouvé dans la plaine alpestre de *Ngari* un point de partage des eaux, qui leur parut en état de rivaliser avec celui du plateau de Pamir, ils transportèrent leur mont Mêrou sur le Gangdisri-Kailâsa, et choisirent pour leurs quatre fleuves sacrés les quatre grands courants, admis encore aujourd'hui par les Bouddhistes du Tubet; savoir : à l'est le Yarou-Dzangbo-Tchou; au nord l'Indus supérieur, Dzangbo ou Sampou; à l'ouest le Setledje et au sud le Gange (4);

16° Que, toutefois, ce dernier fleuve n'eut d'abord accès dans le cadre que chez les Brâhmanes qui avaient quitté le Pendjâb pour s'établir dans l'Inde centrale; que les autres, en continuant de résider dans la Pentapotamie indienne, lui

(1) P. 61-2, 65, 81-2.

(2) P. 86-90.

(3) P. 39-42 et 47-8.—Voyez en outre sur ce premier séjour des Aryas, p. 25-6, 36, 53, 83-90.

(4) P. 29.

préférèrent l'Indus inférieur, au risque de faire deux fleuves d'un seul, l'un pour le sud et l'autre pour le nord, l'Indus restant pour eux ce qu'il était pour les chantres védiques, c'est-à-dire le fleuve par excellence, la source commune de toutes les rivières (1);

17° Que les Brâhmanes de l'Inde centrale, pour mieux affermir la supériorité du Gange sur l'Indus, essayèrent de prendre pour mont Mêrou le *Mahâpantha* de la province de Garhval ou Gorhval, situé à l'ouest du Kailâsa, parce qu'ils trouvaient dans le voisinage les sources des quatre principales rivières dont la réunion forme le Gange; mais que ce pic colossal, malgré son titre fastueux de *Soumêrou* (bon Mêrou), non plus que ses quatre petits cours d'eau, marchant d'ailleurs dans des directions peu convenab es, n'ont pu prévaloir contre le Kailâsa et ses quatre fleuves (2);

18° Que ceux du Pendjâb, de leur côté, voulurent placer leur Mêrou dans les monts *Nichadhas*, situés au nord de l'ancien Oudyâna, aujourd'hui pays des *Kafirs*, où les compagnons d'Alexandre crurent retrouver et le Mêros de Jupiter et la Nysa de Dionysos; mais que les cours d'eau qui en découlent n'ayant ni les dimensions ni surtout les directions désirables, ce Mêrou n'obtint pas non plus la préférence sur le Gangdisri-Kailâsa (3);

19° Qu'en souvenir de l'ancien Mêrou, je veux dire du plateau de Pamir et de ses quatre lacs sacrés, les Brâhmanes des bords de l'Indus en revinrent aux quatre fleuves primitifs dont ils possédaient un, et que ceux des rives du Gange suivirent leur exemple, en substituant, bien entendu, le Gange à l'Indus (4);

(1) P. 40-2, 49-53.
(2) P. 15 et 137-8.
(3) P. 17 et 108-12.
(4) P. 49-50.

20° Que les Bouddhistes, venus ensuite, unirent ces deux grands fleuves et se bornèrent à supprimer l'Iaxarte; d'où résulta pour eux, non pas la nécessité, mais la convenance de remplacer les quatre points cardinaux du Mêrou, origines des quatre fleuves, par les quatre points intermédiaires de l'horizon, lieux de leurs embouchures (1);

21° Que les Pourânistes, relativement plus modernes, agrandirent le cercle à l'E. et au N., par suite de leurs nouvelles connaissances géographiques, placèrent le Mêrou au centre de l'Asie centrale et admirent dans leur cadre grandiose :

A l'E., l'Oriu-noor, le Ho-ang-ho, la Chine et la Mer jaune, en place du Karakoul, du Tarîm, de la petite Boukharie et du lac Lop;

Au N., soit le Baïkhal et le Iénissey, soit plutôt le Dzaïssang et l'Obi, puis la Sibérie et la Mer glaciale, en place de l'Issi-koul, de l'Iaxarte, de la Transoxiane et du lac Aral;

A l'O., le Sir-i-koul, l'Oxus, la Bactriane et la mer Caspienne;

Enfin au S., le Manassarovar, le Gange, l'Inde centrale et le golfe du Bengale, en place du Hanou-sar, du Kameh-Indus, des pays montagneux qu'il arrose et du golfe d'Oman (2);

22° Que les Birmans, les Chinois et les Singhalais, par imitation, tentèrent aussi de se créer chez eux un mont Mêrou avec ses quatre fleuves dont le principal fut le Ho-ang-ho en Chine, le Brahmapoutre dans l'Assam et la Mahâvalî à Ceylan, sauf à ramener à la même source les trois autres courants d'eau à l'aide de conduits souterrains (3);

23° Que, de leur côté, les Aryas de la Perse, après avoir quitté le plateau de Pamir, pour s'étendre à l'O. et au S.-O.,

(1) P. 31, 40.
(2) P. 33-5, 41-2.
(3) P. 30-2, 48 et 118, note 1.

ont transporté successivement leur Albordj du Belour-Tag sur l'Indou-Kouch, le Soulaiman-Kôh, le Balkan du Khovarezm, l'Elvend, etc., etc., et le Caucase, en deux mots, sur presque tous les groupes de montagnes où les Sémites crurent reconnaître leur mont Ararat (1);

24° Que cependant le quatres fleuves primitifs des Perses restèrent longtemps les mêmes que les plus anciens courants paradisiaques des Indiens; que notamment l'Arg-roud et le Véh-roud, les plus renommés des quatre et les seuls auxquels le Boundehesch donne une couleur mythique, représentaient d'abord le Tarim et l'Oxus, bien plutôt que l'Iaxarte et l'Oxus, puisque l'un est dit s'écouler à l'E. et l'autre à l'O.; qu'à l'égard des deux autres, l'Iaxarte et le Kameh-Indus, si les fragments des livres zends, parvenus jusqu'à nous, ne les mentionnent pas aussi souvent, cela tient sans doute à ces deux circonstances que l'un était tombé tout entier au pouvoir des rois du Touran et que l'autre appartenait autant à l'Inde qu'à la Perse (2);

25° Que néanmoins les Mazdayaçnas conservèrent le Kameh-Indus au nombre des quatre fleuves, parce que leurs possessions s'étendaient jusqu'à ses rives dans le Baltistan et le Kaboul; mais qu'ils remplacèrent l'Iaxarte par l'Helmend du Sedjestan, afin d'obtenir au S.-O. un cours d'eau qui servît de pendant à l'Indus inférieur, ce dernier étant à leur égard un courant du S.-E. (3);

26° Que, malgré cette modification, plus politique que géographique, l'Albordj ne fut point changé et continua de se confondre avec le Belour-Tag, sauf extension à l'Hindou-

(1) P. 9-11, 57-66.
(2) P. 73-81, 85-6, 90-1,
(3) P. 92-6.

Kouch depuis le mont Pouchti-Gour, source du Kameh-Indus, jusqu'au mont Kôh-i-Baba, source de l'Helmend (1);

27° Qu'à une époque beaucoup plus tardive et relativement moderne, les Perses, par suite de leurs déplacements successifs, paraissent avoir abandonné le Tarîm et l'Indus, repris l'Iaxarte pour le joindre à l'Oxus et adopté le Mourghâb pour l'unir à l'Helmend, ces quatre derniers fleuves de l'aryane occidentale figurant dans le Boundehesch comme des rouds célestes, c'est-à-dire issus du trône d'Ormuzd, placé alors sur les deux chaînes méridiennes de l'Hindou-Kouch et du Belour-Tag (2);

28° Que cette dernière position des quatre fleuves où l'orientation est presque entièrement négligée, date d'une époque postérieure de bien des siècles à celle de la première rédaction de la Genèse dans laquelle nous voyons figurer quatre fleuves sortant d'une source commune, et placés tous quatre, comme l'Eden d'où ils s'écoulent, à l'orient des peuples sémitiques, alors échelonnés le long de la chaîne du Taurus, à partir de la Médie-Atropatène ou même de la Médie-Ragiane (3);

29° Que, comme l'auteur hébreu paraît avoir respecté les deux conditions fondamentales du récit traditionnel, l'orientation des quatre courants et leur origine unique, tout porte à croire que sa contrée d'Eden ou de délices répondait à l'*Airyanem-Vaêdjô* des Médo-Perses, bien plutôt qu'à l'*Oudyâna* des Brâhmanes et des Bouddhistes (4);

30° Que, par conséquent, ses quatre fleuves figuraient le Tarîm, l'Oxus, le Kameh-Indus et l'Helmend; absolument

(1) P. 99-100.
(2) P. 61-4 et 137-8.
(3) P. 99-100.
(4) P. 99-116.

comme chez les Médo-Perses qui avaient substitué l'Helmend à l'Iaxarte (1);

31° Que les deux premiers, le *Phison* et le *Gihon*, représentés comme entourant, l'un la terre de *Havilah*, et l'autre la terre de *Kouch*, correspondent au Tarîm et à l'Oxus qui, en effet, par leurs bras ou affluents, enveloppent la pétite Boukharie et l'ancienne Bactriane, et leur forment une espèce de ceinture (2);

32° Que les noms hébreux des deux régions qu'ils arrosent traduisent les dénominations aryennes de ces contrées, et que notamment les productions indiquées comme abondantes dans la première, l'or, le Bedoulakh et la pierre de Choham, abondent, en effet, dans la petite Boukharie, la pierre de Choham représentant le Jaspe oriental ou la pierre de Yu, et le Bedoulakh le lapis-lazuli, qui se trouve surtout dans le Belour-Tag, appelé *Vidourah* en sanscrit (3);

33° Que les deux derniers fleuves, le *Hiddeqel* et le *Phrat*, désignaient l'Indus et l'Helmend pour l'auteur de la Genèse, aussi bien que pour les Médo-Perses; que l'un coulait à l'orient d'Assur ou du Kaboul, considéré soit comme pays des Asouras par les Indiens, soit comme possession assyrienne par les Sémites; que, quant à l'autre, la Genèse se borne à le nommer, parce que la contrée qu'il arrose, la Sakastane, était alors bien connue des Sémites, dont plusieurs branches résidaient encore dans les provinces voisines (4);

34° Que, dans la suite des temps, les Assyrio-Chaldéens ayant revendiqué pour eux le *Hiddeqel* et le *Phrat* dont les noms aryens avaient été reportés à leurs fleuves nationaux,

(1) P. 99-100.
(2) P. 117-30.
(3) Ibid.
(4) P. 131-6.

le Tigre et l'Euphrate, on joignit ces derniers à l'Oxus et à l'Iaxarte, réputés alors représentants du Phison et du Gihon, pour obtenir un cadre moitié aryen, moitié sémitique, cadre défectueux sous les deux anciens rapports de l'orientation et de la source unique (1);

35° Que, vers la même époque, les Ibéro-Arméniens, moitié Aryas, moitié Sémites, revendiquèrent à leur tour le *Phison* et le *Gihon*, en faveur de leurs fleuves *Phasis* et *Araxes;* que, par suite, l'Eden se trouva transporté du Belour-Tag, l'ancien Albordj, jusque dans le Caucase, le dernier Elbrous, après avoir fait au Sud le demi-tour de la mer Caspienne (2);

36° Que, plus tard encore, les Égyptiens qui n'avaient que faire ici, ayant voulu introduire leur fleuve dans la tradition sémitico-aryenne, on s'imagina de placer le *Hiddeqel* et le *Phrat* entre le *Phison* et le *Gihon*, contrairement à l'ordre suivi par la Genèse, et d'y voir le Gange, le Tigre, l'Euphrate et le Nil, sans avoir aucun égard soit à la source commune, soit à l'orientation, soit aux cours opposés des quatre fleuves édénitiques (3);

37° Que toutes ces déviations n'empêchèrent point les Pères de l'Église, plus fidèles à la tradition primitive, d'indiquer pour le Paradis terrestre le N. de l'Inde, c'est-à-dire les contrées où le plaçaient les Brâhmanes, les Bouddhistes, les Mazdayaçnas et les Jéhovites, sans toutefois préciser les montagnes où Jehovah l'aurait planté, nous laissant ainsi la liberté de choisir entre l'Himâlaya, le Kouen-Lun, l'Hindou-Kouch et le Belour-Tag (4);

(1) P. 137-8.
(2) P. 139.
(3) P. 140-3.
(4) P. 3-4.

38° Que la préférence donnée ici au plateau de Pamir sur celui de Ngari, les seuls entre lesquels il puisse y avoir doute, induit à penser qu'Adam et Ève, après leur expulsion du jardin de délices, ont dû se retirer à l'Est dans le pays du Bolor qui faisait partie d'Eden, et que Caïn, après le meurtre de son frère Abel, ayant été chassé d'Eden et de la présence de Jehovah, se sera écarté plus à l'orient encore, c'est-à-dire jusqu'au désert de Gobi ou Chamo, véritable terre de *Noud* ou d'exil (1);

39° Qu'à l'égard des symboles mentionnés par la Genèse, je veux dire les deux arbres placés au milieu du jardin, les Keroubim postés à l'Orient, et le drame qui s'y était joué entre le serpent, la femme et l'homme, les traditions Indiennes, Persanes et Hébraïques se prêtaient un mutuel secours; que si, d'un côté, les Pourânas brâhmaniques, avec leurs quatre arbres de vie et leurs quatre animaux circum-mérouens, préparaient le lieu de la scène, de l'autre, le Boundehesch des Perses ouvrait le drame par l'introduction d'Ahriman ou du serpent infernal qui séduit Meschia et Meschiané, en leur faisant goûter des fruits, et, de l'autre encore, la Genèse hébraïque complétait le dénouement en nous montrant Adam et Ève chassés du jardin de délices, pour leur désobéissance aux ordres de Jehovah, et condamnés aux labeurs, aux souffrances, au maux de ce bas monde, et finalement à la mort, eux qui avaient été créés pour le ciel et pour l'immortalité (2);

40° Enfin que ce drame s'étant passé sur la terre, suivant les narrateurs, ou dans une région très-haute appelée le milieu entre la terre et le ciel, c'est à tort que Dupuis et Volney ont voulu chercher au firmament, c'est-à-dire sur la

(1) P. 101-2 et 157-9.
(2) P. 146-72.

sphère céleste, et le jardin d'Eden et les quatre fleuves et les deux arbres et les animaux appelés Chérubins et les personnages de l'homme, de la femme et du serpent : système ingénieux en apparence, mais radicalement faux, que j'ai dû analyser et combattre, parce que ceux qui pourraient être encore tentés de l'admettre, feraient fausse route en attribuant aux patriarches voisins du déluge les rêveries relativement modernes des astrologues Chaldéo-Persans, sectateurs de Mithra (1).

Je n'ai pas d'ailleurs prétendu soutenir que le paradis terrestre aurait été réellement situé dans la haute région où je l'ai placé. Je me suis moins occupé des réalités anté-historiques que des croyances religieuses, abstraction faite des modifications que le déluge a pu apporter à la surface de nos continents. Or, j'ai vu les plus anciennes traditions venir converger vers le plateau de Pamir, comme vers un centre commun, et j'en ai conclu que ce plateau avait été le point de départ de la migration des peuples après le dernier cataclysme. De là à la croyance que ce point central avait été le berceau de l'espèce humaine, il n'y avait qu'un pas, et ce pas a été franchi par les Sémites aussi bien que par les Aryas.

Je laisse aux ethnographes le soin de marquer sur la carte les routes suivies par les races humaines dans leurs migrations de l'Asie centrale vers les quatre parties du monde (2). L'auteur de la Genèse ne s'est guère occupé que des déplacements vers l'ouest depuis l'Oxus jusqu'au Nil, et il paraît résulter de son tableau géographique que les Khamites ont ouvert la marche ; que les Sémites les ont suivis d'assez près, et que les Japhétiques, en vertu de la force d'expansion qui

(1) P. 172-86.

(2) On lira avec fruit sur ce sujet l'*Histoire générale des langues sémitiques* de M. E. Renan.

leur était propre, ont fini par remplir les *îles des nations* (1). Les Aryas de l'Inde et ceux de la Perse qui figuraient en tête de ces derniers, paraissent être restés plus longtemps en possession du séjour primitif, et ne l'avoir abandonné que très-tard, chassés qu'ils furent soit par les intempéries survenues dans le climat de l'*Airyanem-Vaêdjô*, comme l'insinue le Boundehesch (2), soit plutôt encore par les irruptions des hordes Khamitiques, Tartaro-Finnoises ou Touraniennes, ainsi que les appelle M. Max. Müller (3).

Il va sans dire qu'en quittant leur berceau commun, les Noachides en emportèrent le souvenir avec eux dans leurs nouvelles résidences. C'est de là que proviennent les ressemblances étonnantes qui se remarquent dans un grand nombre de dénominations géographiques de l'Asie depuis le Turkestan chinois jusqu'à la mer méditerranée.

Le récit du jardin d'Éden, de ses deux arbres merveilleux, de ses quatre fleuves et des quatre contrées qui l'entourent, fait essentiellement partie des traditions primitives communes aux trois races de Japhet, de Sem et de Kham, pour parler le langage de la Bible, mais conservées avec plus de soin par la première que par la seconde et par la seconde que par la troisième. En effet, les courtes descriptions de la Genèse ne s'expliquent bien que par les récits plus développés des Indiens et des Perses. Les unes et les autres nous reportent nécessairement dans la partie ouest de l'Asie centrale, soit entre les sources du Kameh-Indus, du Tarîm, de l'Iaxarte et de l'Oxus, soit entre celles du Gange, du Yarou-Dzangbo, de

(1) Ne semble-t-il pas que ces mots bibliques les *îles des nations* (*Genèse*, X, 5) répondent aux *Dvîpas* des Indiens? Voyez *ci-dessus*, p. 20, note 2.

(2) *Zend-Avesta*, I, 1re part., p. 264-5.

(3) Dans les *Outlines* de M. Bunsen, I, p. 263 et suiv., 473 et suiv.

l'Indus supérieur ou Sampou et du Setledje, selon que l'on adopte pour point de départ le plateau de Pamir ou celui de Ngari. On peut choisir entre ces deux plaines alpines. Cependant la première, à tous égards, me semble mériter la préférence sur la seconde. Aussi n'ai-je pas hésité à donner ici le pas aux Mazdayaçnas-Iraniens sur les Aryas-Brâhmaniques. De ce côté donc, il ne saurait y avoir d'objection sérieuse.

Mais une difficulté bien plus grave se présente, et c'est le moment de l'examiner.

Dans tout le cours de ce mémoire, j'ai raisonné dans l'hypothèse où les trois récits du Mérou, de l'Albordj et de l'Eden seraient trois versions différentes d'une antique tradition commune dès l'origine aux Indiens, aux Perses et aux Hébreux. Ne peut-on pas prétendre au contraire qu'elle a passé de l'un de ces trois peuples aux deux autres, de celui du milieu, par exemple, et que par conséquent elle n'a pas l'antiquité que je lui attribue?

Je ne suppose point que cette tradition anté-historique se serait transmise de l'Inde à la Perse, et de la Perse à la Judée à travers l'Assyrie, la Mésopotamie et l'Arabie.

En effet, quoique la religion des Mazdayaçnas n'ait été qu'une réforme de celle des Aryas de l'Inde, ce n'est pas vraisemblablement à ceux-ci que les Bactro-Mèdes ou les Médo-Perses ont emprunté le dogme des deux principes contraires, représentés par Ormuzd et Ahriman, qui jouent chacun leur rôle dans l'histoire de la chute de Meschia et Meschiané Ce drame est persique et non pas indien, et le lieu de la scène est resté plus longtemps au pouvoir des Bactriens qu'à celui des Brâhmanes.

Le débat ne s'élèverait donc qu'entre les Hébreux et les Perses, et ici l'avantage paraîtrait encore tourner en faveur des seconds. Car, il faut bien le reconnaître avec M. E.

Renan (1), les premiers chapitres de la Genèse sont tout-à-fait isolés dans la tradition Israélite, et il n'y est fait aucune allusion dans les autres livres hébreux. D'un autre côté, les noms de Paradis, d'arbre de vie, de serpent tentateur et de Keroubim ont de grandes analogies avec les noms iraniens correspondants. On en peut dire autant d'abord de la culture du jardin d'Éden, offerte comme passe-temps à Adam et Ève, puis de celle de la terre qui leur fut imposée comme châtiment après leur chute, idées persanes qui cadraient parfaitement avec le système agricole et civilisateur de Zoroastre, mais qui se raccordaient assez mal avec les mœurs pastorales et les goûts nomades des anciens Hébreux. Enfin les noms des deux fleuves *Hiddeqel* et *Phrat*, qui reparaissent dans la géographie positive de ces derniers avec application au Tigre et à l'Euphrate, semblent indiquer l'hypothèse d'un emprunt fait par les Hébreux aux Perses, bien plutôt que par les Perses aux Hébreux, et d'un emprunt qui daterait de l'exil babylonien, époque où l'empire des Akhéménides, parvenu à son apogée, comptait, parmi ses nombreux cours d'eau, quatre fleuves célèbres, d'un côté l'Euphrate et le Tigre, de l'autre l'Iaxarte et l'Oxus (2). Joignez à cela que, même en prenant le *Hiddeqel* et le *Phrat* pour l'Indus et l'Helmend, ainsi que je l'ai fait ci-dessus (3), on ne remonte pas à la période primitive ou Bactro-Médique qui nommait d'autres courants plus éloignés ; on s'arrête uniquement à l'époque secondaire ou Médo-Persane ; en sorte que, dans l'hypothèse la plus favorable, le récit genésiaque ne serait parvenu aux Hébreux que par l'entremise des Assyrio-Chaldéens, et cela,

(1) *Histoire générale des langues sémitiques*, I, p. 457, note 2.

(2) Voyez là-dessus *Yaçna*, addit. et correct., p. CLXXXIV.

(3) Voyez 2e *sect.*, p. 90-6, et 3e *sect.*, p. 130-7.

selon toute probabilité, vers le temps de la dispersion des dix tribus.

Cette objection suppose nécessairement ou que le récit genésiaque du *Gan-Eden* serait interpolé ou que la Genèse elle-même aurait été rédigée longtemps après Moïse, hypothèses qui touchent au problème plus général de l'authenticité du Pentateuque. L'exégèse allemande s'est beaucoup préoccupée de celui-ci dans ces derniers temps (1). Mais, en France, on a le bon esprit de passer outre, en reconnaissant l'interpolation quand elle est manifeste (2), et en acceptant le reste comme authentique (3). Ici nous n'avons à examiner que les trois premiers chapitres de la Genèse. Or, il est évident pour des yeux non prévenus, que ces fragments ont été écrits avant le contact intellectuel des Hébreux avec les peuples Aryens, et que,

(1) M. S. Munk, dans son livre de *la Palestine*, p. 132-42, a résumé ce grand débat en quelques pages lucides, impartiales et consciencieuses auxquelles je me plais à renvoyer, ainsi qu'aux très-judicieuses observations de M. Ch. Lenormant, membre de l'Institut, dans son *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*, chap. IV, sans oublier le Traité de l'abbé Duvoisin, depuis évêque de Nantes, intitulé : l'*Autorité des livres de Moyse*, 1re partie.

(2) Pour la Genèse, par exemple, on peut citer XII, 6; XIV, 14; XXII, 14 et XXXVI, 31.

(3) Les études bibliques ne sont pas aussi avancées chez nous qu'en Allemagne, à beaucoup près. Mais on y supplée à l'érudition par le bon sens, je veux dire qu'on se garde bien de prendre acte de quelques éclaircissements historiques ou topographiques qui ont pu passer de la marge dans le texte (comme dans les exemples cités à la note précédente), pour en tirer cette conséquence extrême que le livre entier est supposé.— Quelques Pères de l'église, tels que : Tertullien, St. Jérôme et l'auteur des Homélies Clémentines, attribuaient ces légères interpolations au lévite Esdras, qu'ils appelaient le *Restaurateur du Pentateuque*. (Voyez leurs textes dans l'ouvrage ci-dessus cité de M. Ch. Lenormant, p. 122-3). Ils avaient probablement raison.

suivant la judicieuse remarque de M. E. Renan (1), ils tranchent fortement avec la couleur des livres conçus sous l'influence persane depuis la captivité. A l'égard des Assyrio-Chaldéens, la Bible atteste que leur influence sur les vrais Jéhovites a été nulle, à tel point que les rois de Juda, fidèles à leur dieu, s'empressaient de détruire, sans distinction, les simulacres ou les objets de culte étrangers importés par leurs prédécesseurs idolâtres (2). D'ailleurs, cette influence n'aurait pu s'exercer sur la rédaction des livres sacrés, dont le sacerdoce avait le dépôt (3). Enfin, tout ce qui résulte de l'application des noms de *Hiddeqel* et de *Phrat* à l'Indus et à l'Helmend, c'est que les Assyrio-Chaldéens l'auraient faite ou acceptée en même temps que les Médo-Perses, sous le premier empire assyrien de Ninive. Mais, en concédant ce point, on n'est pas obligé de descendre au siècle de Salmanasar. On est au contraire en droit de remonter à celui d'Abraham, comme je l'ai fait ci-dessus (4). Ajoutons avec le jeune et sagace orientaliste cité tout à l'heure, que cette hypothèse est aujourd'hui reçue dans les plus hautes et les meilleures régions de la science allemande; qu'elle n'a contre elle aucune objection décisive, et qu'elle sert de lien à beaucoup de faits qui, sans cela, restent inexpliqués (5).

On sait que, parmi ces débris de l'héritage commun aux

(1) *Histoire des lang. sémitiq.*, p. 457.

(2) Parmi les nombreux exemples fournis par la Bible, on peut citer comme applicables aux Assyrio-Chaldéens les *Mazzaloth*, les chariots et les chevaux du soleil (II, *Rois*, XXIII, 5 et 11) que Josias fit détruire.— Voyez aussi les discours d'Ézéchias et d'Isaïe en réponse aux menaces du général Rabsaké (*Ibid.*, XIX, 15-34, ou *Isaïe*, XXXVII, 3-35).

(3) Voyez II *Rois*, XXII, 8.

(4) 3e *sect.*, p. 135.

(5) E. Renan, *Ubi Suprà*, p. 457.

Aryas et aux Sémites, Éwald, Lassen et Burnouf placent avant tout la croyance à un état primitif de perfection, l'idée d'âges fabuleux qui ont précédé l'histoire, et quelques-uns des nombres qui expriment la durée de ces âges. Le premier de ces trois savants persiste même à y ajouter le déluge de Noé, de Xisuthrus et de Manou-Vaivasvata. J'ai dit quelques mots de ce cataclysme dans mon introduction. Les trois sections qui la suivent ont amplement traité de la situation du *Mérou*, de l'*Albordj* et du *Gan-Eden*, et montré que, dans l'origine, ces trois séjours primitifs de l'homme se confondaient en un seul, le plateau de Pamir. Quant aux autres analogies qui s'observent entre le cycle des traditions sémitiques et des traditions aryennes, comme elles sont étrangères à mon sujet, je me borne à renvoyer au premier volume de la *Geschichte des Volkes Israël* de M. Éwald, seconde édition, ainsi qu'aux remarques critiques de M. E. Renan dans l'ouvrage déjà cité (1).

Reconnaissons donc avec les savants les plus modernes que si la tradition persane, en ce qui touche la chute de nos premiers parents, nous présente un thême analogue à celui de la Génèse, il ne faut pas voir dans cette rencontre un emprunt fait par la Judée à la Perse ou par la Perse à la Judée, mais bien plutôt un souvenir commun que les races aryennes et sémitiques ont rapporté de l'*Airyanem-Vaêdjô*, leur commune patrie. Reconnaissons que le récit du drame qui s'y serait passé n'est pas propre à l'une, à l'exclusion de l'autre, et que si le théâtre qui, depuis bien des siècles, ne leur appartient plus, porte moins de traces du séjour des Sémites que de celui des Aryas, c'est que les premiers l'ont abandonné beaucoup plus tôt que les seconds. Mais, pour les deux races, avant leur séparation, tout était commun entre elles, et le

(1) *Ubi Suprà*, p. 447-63.

plateau de Pamir et celui de Ngari, et les quatre fleuves qui découlaient de l'un ou de l'autre.

Les révolutions politiques et les susceptibilités nationales ont sans doute amené quelques changements dans le thême commun, ainsi que nous l'avons montré à la première section pour les Indiens, à la seconde pour les Perses et à la troisième pour les Assyrio-Chaldéens. Mais les Hébreux n'y ont apporté aucune modification. Ils ont conservé l'ancien récit, tel qu'ils l'avaient reçu, sans en rien retrancher, sauf peut-être la mention de l'orientation des quatre fleuves, si tant est qu'elle y eût figuré, car elle résultait virtuellement de la position respective des contrées qu'ils arrosaient.

Les Hébreux du reste n'avaient pas, comme les Grecs et les Romains, perdu tout souvenir de leur premier séjour dans les montagnes du nord de l'Inde, puisque l'historien Josephe, en récapitulant le tableau géographique du X.e chap. de la Genèse, prétend que les fils de Sem étendirent leur domination depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Indienne; que *Gether*, le troisième fils d'*Aram*, fut prince des Bactriens, et que les enfants d'*Ioktan*, fils de *Héber*, se répandirent depuis le fleuve Cophen qui est dans les Indes, jusques à l'Assyrie (1). Les érudits modernes ont contesté ces assertions de l'auteur Juif. Mais, parmi les descendants d'*Ioktan*, nous remarquons deux frères, c'est-à-dire deux pays voisins, *Khavilah* et *Ophir*. Et voilà que de nos jours, presque tous les savants qui ont repris en sous-œuvre l'examen du chap. X de la Genèse, revendiquent avec force ces deux mots ethniques en faveur de deux régions de l'Inde, situées l'une au Nord et l'autre au Sud (2), depuis les sources de l'Indus où la première se

(1) Josephe, *Archéol. jud.*, I, ch. 6, *in fine.*

(2) M. Rædiger, dans les addenda au *Thesaur. ling. hebr.* au mot *Auphir*, p. 72 A, cite un grand nombre d'auteurs anciens et modernes

rencontre avec *Khavilah*, fils de *Kouch*, jusqu'aux embouchures de ce fleuve où la seconde atteint *Sephara*, montagne d'Orient, habitée par les *Abhîras* ou *Sabhîras*, et répondant au Guzarat, appelé *Sou-Varna* (de couleur d'or) par les Indiens, *Supara* ou *Suppara* par les Grecs, *Sophir* (pour *Ophir*), par les Septante, *Sofala* ou *Soufala* par les Arabes et les Chinois, etc. (1). C'est donc le cas de répeter après le premier traducteur européen du Rig-Vêda, Frédéric Rosen : *Ab Oriente lux !* ou mieux encore, après le sacrificateur Juif Zacharie : *Oriens visitavit nos ex alto* (2), puisque le *Paradeçah* des Aryens et des Sémites était un lieu très-haut, placé à l'Orient des possessions Assyriennes et même des provinces Médo-Persanes. Les Pères de l'église l'entendaient si bien ainsi, et, sur ce point, leur tradition était si constante, que, dès les premiers siècles du christianisme, on supposa que les mages d'Orient, venus à Bethléem pour adorer l'enfant Jésus dans sa crèche, étaient originaires de l'un de ces monts symboliques de l'Orient, nommés *Albors*, ou *Albordjs*, qui, d'après les récits des Orientaux, n'avaient pas été souillés par les flots du déluge ou que les eaux avaient quittés les premiers. C'était même, racontait-on, en conséquence d'une prophétie explicite de Zoroastre, que ces mages avaient reconnu que le Christ venait de naître, à l'apparition de l'étoile miraculeuse qui devait les guider dans leur voyage en Occident (3).

parmi lesquels manquent St.-Ephrem, A. de Humboldt, Benfey, Ewald, Hanebert, baron d'Eckstein et E. Renan. — En France, Volney et Quatremère ne partageaient pas cette opinion. — Avant tout, il faut lire Lassen, *Ind. Alterth.*, I, p. 537-9, et Ritter, *Asien*, VIII, deuxième partie, p. 348 et suiv., outre Gesénius et Benfey cités *ci-dessus*, troisième section, p. 132, notes 1, 2 et 3.

(1) Lassen, *Ubi suprà.*

(2) *St.-Luc*, I, 78.

(3) Voyez les anciens écrits cités par 1.° Thom. Hyde de *Veteri reli-*

Enfin on allait jusqu'à désigner le nom de la haute montagne (de l'Albordj) d'où ils étaient partis.

Ce nom nous a été transmis par St.-Acon, écrivain du temps des croisades. C'était Πάος en Grec et *Vaus* en latin barbare (1), formes corrompues qui nous conduisent à un ethnique sanscrit *Bhâs*, lumière ou soleil, articulé *Bhâus* ou *Bâus*, ou décomposé, à la manière du zend, en *Bha-os* ou *Ba-os* (grec φάος). Peut-être les orientaux avec lesquels s'entretenaient nos pieux croisés, entendaient-ils parler soit du *Nourgil* (mont de la lumière) de l'Afghanistan propre, soit du *Noura-Tag* (mont de la lumière, encore) de la grande Boukharie, sommets que les peuples de ces contrées décorent du nom d'Ararat (2). Cependant le titre Chinois de montagne de *Poi* ou de *Pai*, appliqué par Soung-Yun au plateau de Pamir (3), les noms de *Poym*, *Peym* ou *Pen*, donnés par Marco-Polo à une région voisine (4), et le sens de *venant d'Orient* attribué par Josephe au mot *Gihôn* qui désigne le second fleuve paradisiaque, c'est-à-dire l'Oxus, tout me porte à penser que les narrateurs faisaient allusion à la chaîne méridienne du Belour-Tag, à ce primitif Albordj des Perses du haut duquel le dieu-soleil, l'invincible Mithra, comme un coursier plein de vigueur, s'élançait tous les matins, avec la majesté d'un dieu, pour donner sa lumière au monde (5). Aussi est-ce de ce côté que les premiers chrétiens se tournaient constamment pour faire

gione Persarum, p. 390; 2.° Beausobre, *Histoire du manichéisme*, I, p. 91 et 325; et 3.° Dupuis, *Origine des cultes*, V, p. 553-4, note 36.

(1) Voyez la *Vie de Jésus* du docteur Sepp, I, p. 67 de la traduction française de M. Charles de Ste.-Foi.

(2) Voyez les textes de Burnes et de Meyendorff, cités *ci-dessus*, introduction, p. 10.

(3) Dans A. de Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 389 et 456.

(4) Dans *Maltebrun*, III, p. 187, édit. Cortambert.

(5) *Zend-Avesta*, I, deuxième partie, p. 425.

leurs prières, et quand on leur demandait la raison de cette coutume apostolique, ils répondaient avec St.-Basile : « *Quia veterem quærimus patriam paradisum quem deus plantavit in Eden ad Orientem* (1). » C'était dire, en d'autres termes : nos premiers parents en ont été chassés par suite de leur désobéissance ; nous espérons y retourner par notre soumission aux volontés divines. Et ce langage n'était pas propre aux chrétiens occidentaux ; ceux de l'Orient, répandus en Asie jusqu'à la Gordyène, le tenaient également. Ils adoraient tous, la face tournée vers le *Paradêças* Médo-Bactrien, ce soleil de justice (2), cet Orient qui, au temps marqué, était venu d'en haut visiter son peuple pour éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort (3). *Ab oriente lux!*

(1) Voyez les notes de Ménard sur le *Sacramentaire* de St.-Grégoire, édit. des Bénédictins, III, 1.re partie, p. 328-30, note 271. — Ce commentateur cite en outre St.-Jean Damascène, St.-Germain, patriarche de Constantinople, et l'archevêque Grégence. — Dès les premiers siècles de l'église, les gentils accusaient les chrétiens d'imiter les Perses, sectateurs de Mithra, parce qu'à l'exemple de ceux-ci, ils se tournaient vers l'Orient pour adorer et chômaient le jour du soleil. Voyez Tertullien, *Apologetic.*, c. 16, et *lib.* 1, *ad nationes.* Ce grand apologiste se borne à écarter ce soupçon en disant que ses coreligionnaires agissent ainsi *aliâ longe ratione quam religione solis.* Cette raison toute différente qu'il ne donne pas est évidemment celle de St.-Basile.

(2) *Malachie*, IV, 2.

(3) *St.-Luc*, I, 78-9. Comparez *Zacharie*, III, 9, et VI, 12.



ERRATA.

Page 17, ligne 2, *au lieu de :* ffeuves, *lisez :* fleuves.
— — note 2, — toute entière, — tout entière.
— 18, ligne 11, — l'ignorance, — ignorance.
— 21, — 14, — les lés, — les.
— 23, en note, — Déméter, Je, — Déméter? Je.
— 26, ligne 21, — *Cita,* — *Çitâ.*
— 30, — 12, — il pêche, — il pèche.
— 33, — 4, — devaiont, — devaient.
— 35. note 3, — et au Sud, — et à l'Ouest.
et reportez-en le contenu à la note 2 de la p. suiv., la note 3 de celle-ci ayant été fondue dans la n. 4.
— 36, ligne 13, *au lieu de :* (5), *lisez :* (3).
— — — 22, — (3), — (4).
— — note 1, — *Ubi suprà*, p. 341, *lisez* en place le contenu de la note 3.
— — note 2, — A. W. S. de Schlégel, etc., *lisez* en place le contenu de la n. 3 de la p. 35.
— — note 3, — *Asie centrale*, I, etc., *lisez* (4) et remplazez en le contenu par celui de la note 1 de la p. 37.
— 37, n. 1 à 5, — lisez le contenu de la note 2 pour la note 1, de la note 3 pour la note 2, etc.
— — note 6, *au lieu de :* le second titre, etc. (pour la note 5), *lisez : Hiouen-Thsang*, I, 54, et *Asie centrale*, II. p. 22, en note.
— 38, après la note 4, *au lieu de :* (1), *lisez :* (5).
— 41, note 2, *au lieu de :* p. 22, *lisez :* p. 18.
— 47, n. 2. *in fine*, — l'*Aitaryéa*, — l'*Aitaréya*.
— 48, ligne 12. — quatres, — quatre.
— 49, — 17, — poéte, — poète.
— 50, — 14, — centr, — centre.

Page 51, note 3,	*au lieu de :*	E. Ersch,	*lisez :*	de Ersch.
— 60, — 2,	—	*Œgyptens*,	—	*Ægyptens.*
— 65, ligne 2,	—	Perside,	—	Perse.
— 69, — 17,	—	attribuaient,	—	attribuèrent dans la suite.
— 70, note 6,	—	p. 26,	—	p. 24.
— 71, — 3,	—	*Khaton*,	—	*Khôtan.*
— 73, n. 2 *in fine*,	—	p. 28,	—	p. 68.
— 80, ligne 12,	—	Ορεξάρτκς	—	Ορεξάρτης.
— — — 13,	—	Ορξάρτκς	—	Ορξάρτης.
— 81, note 1,	—	Αραυ	—	Αραγ.
— *Ibid.*	—	Ασαγον	—	Αραγου.
— 87, note 2,	—	p. 21, 27-8,	—	p. 17, 25-6.
— 88, ligne 4,	—	*Outtarakouru*,	—	*Outtara-Kourou.*
— 89, — 3,	—	*Manassotara*,	—	*Mânasôttara.*
— 105, — 14,	—	el,	—	et.
— 112, n. 1 *in fine*,	—	*Sprachforsehung*,	—	*Sprachforschung.*
— 116, ligne 6,	—	*Outtara-Kouron*,	—	*Outtara-Kourou.*
— — note 2,	—	ailes, ailés, allées,	—	ailes, ailés, ailées.
— 131, note 1,	—	in-8°,	—	*in Verbo.*
— 143, ligne 18-9,	—	de l'Eglise, serait-ce, etc.,	*lisez :*	de l'Eglise. Serait-ce, etc.

TABLE DES MATIÈRES.

Amiens. — Imp. Ve Herment, place Périgord, 3.



